



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



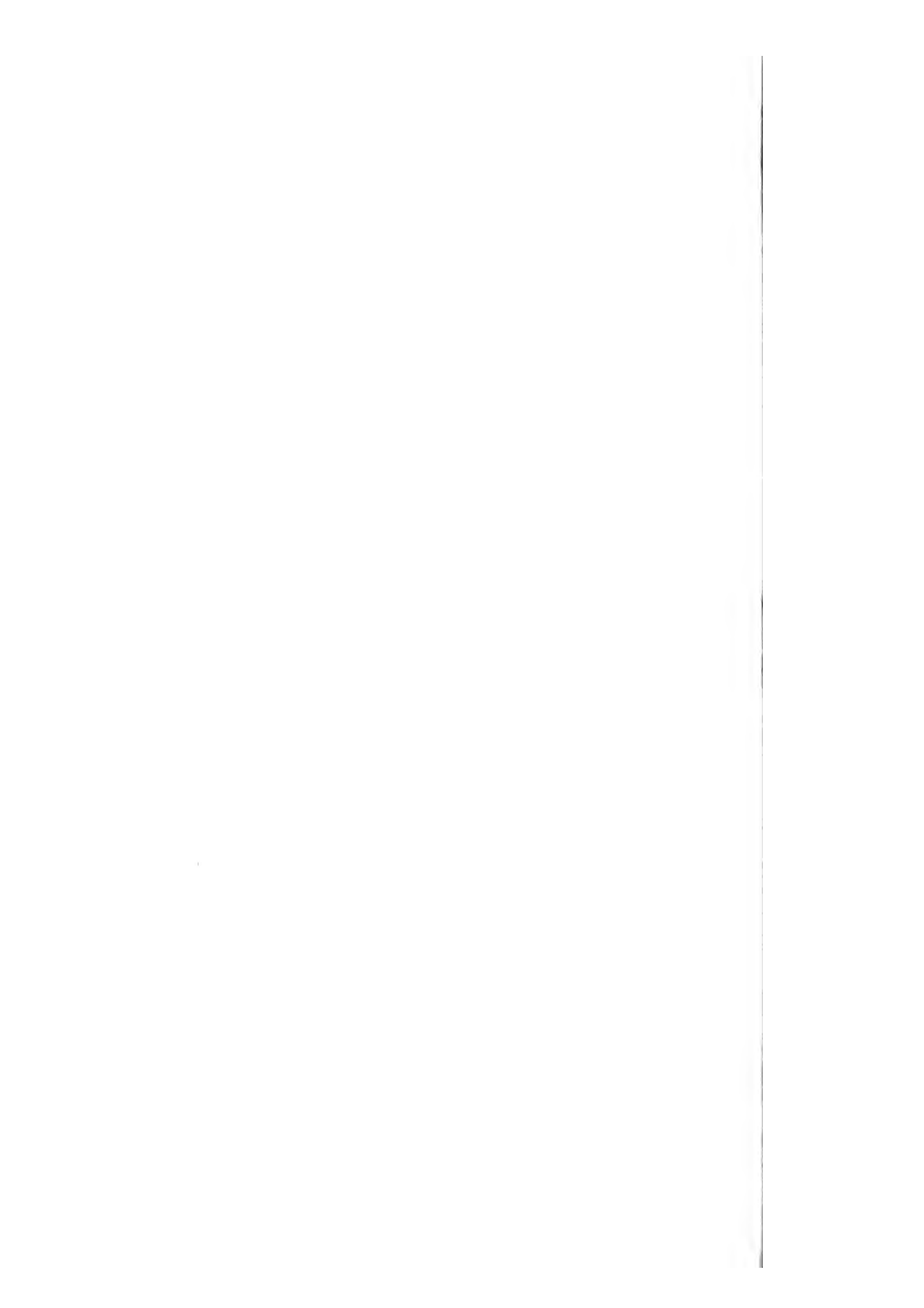
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



155 a 3







Cable

- 1^{er}. Bulzac
 - 24 Saul de Kock
 - 13 Scribe
 - 25 Ché: ^{le} Gantier
 - 22 Jules Garnier
 - 11. L'accordaire
-

1702

BALZAC

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 11.

100

100

100

100

100

A



Caroy

del. et sc.

BALZAC

Maison Imp. de Cour 10 63 Paris

LES CONTEMPORAINS

3

BALZAC

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS
RUE MAZARINE, 9.

—
1854

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

BALZAC

C'était hier, il nous semble y être encore.

Nous pleurions tous au bord de cette fosse ; nous regardions avec désespoir ce cercueil qui emportait tant de génie.

Et Victor Hugo nous disait :

« Sa mort a frappé Paris de stupeur.

Depuis quelques mois, il était rentré en France. Se sentant mourir, il avait voulu revoir la patrie, comme la veille d'un grand voyage on vient embrasser sa mère.

« Sa vie a été courte, mais pleine; plus remplie d'œuvres que de jours.

« Hélas! ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poète, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de lutttes, de querelles, de combats, commune dans tous les temps à tous les grands hommes. Aujourd'hui le voici en paix. Il sort des contestations et des haines; il entre, le même jour, dans la gloire et dans le tombeau. Il va briller désormais, au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie. »

Toute l'histoire de Balzac est conte-

nue dans ces nobles et solennelles paroles.

Vivant, il a eu sans cesse à combattre les rivalités haineuses, les médiocrités jalouses ; mort, chacun proclame son mérite, chacun lui tresse des couronnes. Ses ennemis eux-mêmes trouvent que sa tombe n'a pas assez de gloire.

Honoré de Balzac est né à Tours en 1799, le 20 mai, dans la maison de la rue Impériale ¹ qui porte le numéro 45.

Son père, consultant le calendrier et

¹ Cette rue, dit le *Journal d'Indre-et-Loire*, s'appelait alors rue de l'Armée-d'Italie. La maison qui appartenait au père du célèbre romancier est maintenant la propriété du général d'Outremont. Celui-ci l'a achetée de M. de Balzac père. On voit dans la cour un acacia planté par les ordres de madame de Balzac le jour même de la naissance de son fils, et qui depuis a été constamment respecté.

trouvant de bon augure le nom du saint du jour, décida que son fils recevrait ce nom au baptême.

Le jeune Honoré grandit à côté de deux sœurs charmantes, dont il refusait de partager les jeux, absorbé qu'il était, dès l'âge le plus tendre, par une sorte d'inspiration précoce qui l'emportait dans le monde des rêves. Il avait à ses côtés une fée mystérieuse, un ange gardien de son génie, qui le couvrait de ses ailes et le berçait doucement dans l'extase.

Madame de Balzac, effrayée de voir un enfant si jeune en butte à des tendances ascétiques, essaya de le rendre aux goûts de son âge.

On donna force jouets au petit Honoré.

Dans le nombre, un seul eut le don de lui plaire : c'était un de ces Stradivarius de vingt-cinq sous qu'on achète à l'étalage des boutiques foraines. Il l'emporta tout joyeux et s'escrima de l'archet du matin au soir.

— Entends-tu comme c'est beau ! disait-il à Laure, l'aînée de ses sœurs ¹.

— Ma foi, non, répondit celle-ci ; tu m'écorches les oreilles !

L'enfant la regarda d'un air scandalisé, quitta la chambre et alla tout seul continuer sa musique sous les arbres du jardin.

Deux heures après, on le retrouva, les

¹ Aujourd'hui madame Surville.

yeux au ciel, le visage inondé de larmes et jouant toujours du violon. Les notes grinçantes que les cordes rendaient au hasard se changeaient pour le jeune rêveur en une harmonie céleste. Il semblait faire sa partie dans le concert des anges.

Balzac lui-même a donné quelques détails pleins d'intérêt sur son enfance ¹.

A cinq ans, il lut les Écritures et se perdit avec un attrait ineffable dans leurs mystérieuses profondeurs. Tous les livres qui lui tombaient entre les mains étaient dévorés en un clin d'œil. Souvent, dès le point du jour, il partait chargé de volumes, avec un morceau de pain dans

¹ Voir le roman qui a pour titre *Louis Lambert*.

sa poche, et s'en allait au fond des bois, où il lisait jusqu'à la nuit tombante.

Envoyé au collège des Oratoriens de Vendôme, il continua de s'y livrer à sa passion pour la lecture.

Œuvres scientifiques, philosophiques¹ ou religieuses, tout lui était bon. Les dictionnaires eux-mêmes y passaient, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Il avait pour système de mériter le cachot et de s'y faire envoyer par les professeurs, afin de lire plus à l'aise et sans dérangement.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il

¹ Balzac, à l'âge de onze ans, composa au collège un *Traité de la Volonté*, qu'un régent lui brûla.

retenait tout, les lieux, les noms, les mots, les choses, les figures.

Bientôt il en résulta pour cette jeune tête un phénomène inquiétant. Au milieu du chaos produit par une myriade d'idées tourbillonnantes, la raison parut tout à coup s'éclipser.

Notre collégien, revenu à Tours, épouvanta sa famille.

On prenait pour de l'idiotisme la somnolence inévitable causée, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, par le travail de classement qui s'opérait dans le cerveau.

Assis au festin de l'intelligence, l'enfant avait absorbé des bibliothèques, et la digestion devenait pénible.

Ce philosophe de quatorze ans savait tout, excepté les choses les plus banales et les plus simples : il demandait avec quoi on faisait le pain, il ne distinguait pas une vigne d'un champ de blé.

Quinze jours durant, il conserva dans un vase, avec le soin le plus attentif et le plus délicat, une fleur de citrouille que sa sœur Laure lui avait donnée pour un cactus des Indes.

Cette sorte d'apathie intellectuelle rapportée du collège se dissipa bientôt. La mémoire avait terminé son classement ; les ténèbres faisaient place à la lumière, et déjà Balzac entrevoyait dans l'avenir le splendide rayonnement de sa gloire.

— Vous verrez ! vous verrez ! disait-il

à ses sœurs, je serai célèbre un jour !

Le mot lui coûta cher.

A partir de ce moment, les railleuses jeunes filles ne l'abordaient plus sans lui prodiguer les révérences et sans lui dire avec un ton de voix extrêmement respectueux :

— Salut au grand Balzac !

En 1813, toute la famille quitta la Touraine pour se rendre à Paris.

M. de Balzac père venait d'être promu à un emploi lucratif. Il plaça son fils dans un des pensionnats les plus en renom de la capitale. Le jeune homme y compléta ses études.

A dix-huit ans, après avoir reçu les diplômes de bachelier et de licencié ès-

lettres, il suivit simultanément les cours de l'École de droit, de la Sorbonne et du Collège de France.

Il était beau, vigoureux, plein de santé.

L'étude la plus assidue le laissait sans fatigue. Ses yeux pétillaient; il avait constamment le sourire aux lèvres. On trouvait en lui la personnification la plus complète de la joie.

Rentré au logis de son père, il apprenait en se jouant le latin à ses sœurs, ou bien il s'amusait à classer les livres dont il avait fait l'acquisition chez les libraires du quai des Augustins, avec l'argent destiné à ses menus plaisirs.

Il commença dès lors à former cette bi-

bibliothèque précieuse qu'il montrait fièrement aux derniers jours de sa vie, « et qu'il eût léguée à sa ville natale, dit quelque part le bibliophile Jacob, si cette ville ne lui avait pas témoigné tant d'indifférence et même tant d'hostilité. »

Balzac n'a pas été, plus qu'un autre, prophète dans son pays.

Rien n'est facile à expliquer, du reste, comme cette éternelle vérification du vieil adage.

Il y a chez les compatriotes une jalousie instinctive, un absurde orgueil qui les poussent à mettre à l'index les célébrités du cru. La sottise qui a eu le même berceau que le génie ne se résigne jamais à lui rendre hommage. Elle ne comprend pas

que sur le même terroir puissent naître le peuplier superbe et l'arbuste rabougri. Le talent d'un seul cause l'humiliation de tous les autres. On voit la faiblesse nier la force ; le roseau critique le chêne , et le cèdre subit les dédains de l'hysope.

« Un tel est illustre , allons donc ! nous avons joué aux billes ensemble ! »
Ou bien : « J'étais plus fort que lui en thème ! » Ou mieux encore : « Son père n'avait pas le sou ! »

Nous avons entendu de nos propres oreilles ce dernier et sublime argument donné par un Marseillais à propos de Méry.

Cette injustice du clocher cause aux grands hommes une affliction sérieuse.

Il serait si doux de cueillir des lauriers sur la terre natale ! Mais ils n'y trouvent que des verges. Le compatriote justifie pour eux un double proverbe et se range à l'opinion de leur valet de chambre.

Pour obéir aux ordres paternels, Balzac, tout en faisant son droit, travailla chez l'avoué Guyonnet de Merville, où il rencontra Scribe, qui n'avait pas plus de vocation que lui pour la procédure.

On nous affirme que Jules Janin remplissait alors, dans la même étude, les fonctions de petit clerc.

Jules, très-enclin à la paresse et à la taquinerie, se serait, dit-on, montré rétif aux courses et aurait eu l'inconvenance de narguer les clercs supérieurs, qui, ja-

loux de leurs privilèges, lui auraient fait exécuter plus d'une fois de brusques pirouettes, afin de lui répondre du bout de la botte.

Ce mode d'apostrophe, si nous en croyons toujours les renseignements qu'on nous donne, aurait déplu à leur jeune collègue. Janin se serait enfui de l'étude de M. Guyonnet de Merville, pour s'adonner au journalisme, où son esprit querelleur pouvait s'exercer à coup sûr sans craindre une application trop directe des réponses.

Mais n'anticipons pas sur l'ordre des faits.

Nous retrouverons trop tôt pour sa gloire celui qu'on nomme ironiquement aujourd'hui le prince des critiques.

La famille Balzac demeurait rue du Temple, et l'aîné de la maison eut, un certain soir de novembre, à soutenir l'interrogatoire solennel des auteurs de ses jours.

— Quatre mois encore, lui dit son père, et tu entres dans la vingt et unième année. Quel état choisis-tu ?

— Ma vocation, répondit Balzac, me porte du côté des lettres.

— Es-tu fou ?

— Non, c'est un parti pris, je veux être auteur.

— Il paraît, dit madame de Balzac en excitant du regard son mari à la sévérité, que monsieur a du goût pour la misère ?

— Oui, répondit le chef de la famille, on voit des gens qui éprouvent le besoin de mourir à l'hôpital.

— Honoré, dit madame de Balzac, nos plans sont arrêtés pour votre avenir ; nous vous destinons au notariat ⁴.

Le jeune homme fit un geste énergique de dénégation.

— Mais ignores-tu, malheureux, lui dit son père, à quoi peut te conduire le métier d'écrivain ? Dans les lettres, il faut être roi pour n'être pas goujat.

— Eh bien, dit Balzac, je serai roi !

⁴ On avait retiré Balzac de l'étude de M. Guyonnet de Merville pour l'installer comme clerc chez le notaire Passéz, ami de famille, et dont il devait être le successeur.

Il fut impossible de vaincre sa résolution tenace.

Alors on eut recours au système pénitentiaire adopté par les familles, et qui consiste (passez-nous la trivialité du mot) à faire manger de la vache enragée au fils rebelle.

M. et madame de Balzac décident qu'ils iront avec leurs autres enfants habiter la campagne.

Honoré reste seul à Paris, afin d'y exercer la carrière de son choix. Sa bourse, comme on le devine, est garnie très-médiocrement : le manque de fonds seul peut l'amener à résipiscence.

Installé dans une pauvre mansarde, voi

sine de la bibliothèque [de l'Arsenal¹, il travaille avec un courage surnaturel, au milieu de privations de toutes sortes et sans rien perdre de sa gaieté. Les lettres qu'il envoie à cette époque à ses sœurs sont des chefs-d'œuvre de naïveté comique et d'enjouement.

Sa mansarde, ouverte à tous les souffles de l'hiver, lui occasionne des maux de dents affreux. Il a les joues enflées par une fluxion perpétuelle.

¹ Rue Lesdiguières, n° 7. Balzac demeura ensuite rue du Roi-Doré, puis rue des Marais-Saint-Germain. En 1827, il s'installa rue de Tournon, n° 2, dans la maison de Henri de la Touche, avec lequel il se lia d'amitié. En 1830, il logeait rue Cassini. Ce fut là qu'il écrivit *Gobseck* et la *Peau de Chagrin*. Depuis, il a tour à tour habité la rue Saint-Honoré, Chaillot, Ville-d'Avray, Passy, et enfin ce petit hôtel des Champs-Élysée où la mort est venue le prendre.

« Ah ! ma pauvre Laure, écrit-il, si tu me voyais, tu ne me reconnaîtrais plus : je suis un *Pater dolorosa* ! »

Comme tous ceux qui débutent en littérature et qui ont encore l'imagination farcie des souvenirs de collège, Balzac se met à composer la tragédie de rigueur. Il dresse le plan d'un magnifique *Cromwell* en cinq actes, et nous avons la chance heureuse de pouvoir offrir à nos lecteurs quelques extraits de ce plan curieux, écrit en 1819 de la main de Balzac lui-même.

« Du respect, mademoiselle ! (C'est toujours à sa chère Laure qu'il écrit.) Sophocle cadet vous parle. Écoute, ingénue ! Dans la première scène du premier acte, on voit entrer la reine Henriette, accablée de fatigue et ayant dépouillé les vêtements prestige de la grandeur. Elle arrive, soutenue par le fils de Strafford, dans Westminster. Strafford, tout en larmes, lui décrit les

nouveaux malheurs, et finit par lui dire que Charles est prisonnier. Tu juges l'élan de la reine, qui veut qu'on la conduise à son époux pour partager ses fers et le défendre. — SCÈNE II. — Au moment où Strafford conduit la reine, apparaissent Cromwell et son gendre Ireton. Strafford fait cacher la reine. — SCÈNE III. — Les conjurés arrivent, et l'on discute si l'on fera mourir ou non le roi. Cette scène sera fort vive. Fairfax (honnête garçon) défend la vie du roi et dévoile l'ambition de Cromwell. — SCÈNE IV. — Cromwell rassure les conjurés sur les craintes que leur a inspirées Fairfax, et l'on convient de faire mourir le roi. — SCÈNE V. — A ce moment, la reine indignée (elle a tout entendu) s'élançe, et tu juges!... quel discours! (*Elle sort.*) — SCÈNE VI. — Cromwell et ses amis sont ravis; c'est une victime qui leur manquait. (*Ils sortent.*)

ACTE II (*toujours dans Westminster*).

SCÈNE I^{re}. — Le roi seul (dans sa prison) fait un monologue... ah!... aux oiseaux! — SCÈNE II. — La reine vient trouver le roi. (C'est là où il faut du talent!) Expansions. La reine rend compte de ses démarches. (Que de difficultés! l'amour

conjugal sur la scène pour tout potage ! mais il faut qu'il embrase la pièce), » etc., etc.

Tout le reste du plan est de la même candeur et du même style.

On aime à assister aux premiers tâtonnements de ce beau génie, qui, certes, n'était pas là dans sa route. Il se fourvoyait en essayant de parcourir les sentiers de l'art dramatique, beaucoup trop étroits pour les allures puissantes de son imagination.

Balzac, après avoir expliqué en détail le plan de *Cromwell* à sa sœur, termine de la sorte :

« Si tu as quelques belles pensées, communique-les-moi. Garde les jolies, il ne me faut que du sublime. Ma tragédie sera le bréviaire

des rois et des peuples; je veux débiter par un chef-d'œuvre ou me tordre le cou.

« Il est déjà une heure du matin, et j'ai encore à t'écrire. (Je ne l'intitule pas *Charles I^{er}* pour ne pas effaroucher S. A. R. duchesse d'Angoulême.) Si je m'écoutais, je couvrirais une rame en t'écrivant.

« Ce qui me coûte le plus, c'est l'exposition. Il y a à faire le portrait de *Cromwell*, et Bossuet m'épouvante. Cependant j'ai des vers déjà tournés... Ah! ma sœur, ma sœur! si je suis un Pradon, je me pends! »

A quelques mois de là Balzac, ayant terminé ses cinq actes, vint les lire à sa famille.

On avait invité quelques personnes capables de juger l'œuvre, entre autres Stanislas Andrieux, professeur de littérature au Collège de France¹.

¹ Auteur d'*Anaximandre*, de *Junius Brutus*, et de sept à huit autres pièces.

Celui-ci, la lecture achevée, déclara, d'un ton de pédagogue et en présence même du jeune auteur, que la pièce ne révélait chez celui qui l'avait écrite aucun germe de talent.

Sous le coup de cette critique brutale, Balzac retourna dans sa mansarde, humilié sans doute de voir condamner son œuvre, mais en appelant au travail et à son courage pour infirmer la décision d'un juge trop rigoureux, et peut-être jaloux.

Il renonça au laurier tragique et se fit romancier.

Bravant la souffrance matérielle et riant au nez de la misère, il écrivit quarante volumes, publiés tour à tour par ces éditeurs-vampires qui se tiennent au berceau

du génie et l'étouffent dans leurs embrassements avides. Ils ont pour système de laisser mourir un auteur de faim, l'exploitent à leur aise, vendent ses livres sous le manteau, presque toujours avec un pseudonyme ¹, ou à la faveur de quelque préface parasite, et lui enlèvent toute sa publicité, toute sa gloire.

— Tu le vois, dit M. de Balzac à son fils, tes efforts sont infructueux. Un homme qui arrive à l'âge de vingt-cinq ans sans pouvoir gagner par son travail

¹ Les premiers romans de Balzac ont été publiés sous les noms de lord R'hoone, anagramme d'Honoré, et d'Horace de Saint-Aubi). Ces romans avaient pour titre *Argow le Pirate*, la *Dernière Fée*, le *Sorcier*, l'*Israélite*, *Jane la pâle*, le *Vicaire des Ardennes*, *Jean Louis*, l'*Héritière de Birague*, etc., etc.

l'argent nécessaire à sa propre subsistance est dans une fausse route.

Le jeune homme soupira.

Bien certainement il n'était pas vaincu ; mais il sentait qu'il se brisait la tête contre une muraille de bronze. Par un suprême effort d'énergie, il résolut d'arriver à la fortune et à l'indépendance pour avoir enfin le droit d'écrire.

Un ancien camarade de collège lui prêta des fonds et le mit en mesure d'exploiter une idée de librairie assez féconde. Il s'agissait d'imprimer en un seul volume compacte les œuvres de Molière, et, en un second volume pareil au premier, celles de la Fontaine. L'affaire présentait toutes les chances de succès possibles.

Balzac écrivit une introduction remarquable en tête de chaque volume, et les publia.

Mais il avait compté sans le mauvais vouloir des libraires. Aucun de ces derniers, pour nous servir d'une expression reçue, ne poussa à la vente. L'édition dépréciée tomba au rabais, et Balzac vit s'engloutir la somme qui lui avait été confiée.

Son ami ne se découragea pas. Il lui prêta de nouveau de l'argent pour l'aider à se relever de cette perte.

M. de Balzac père, heureux de voir enfin son fils marcher dans une autre voie, fournit lui-même trente mille francs, destinés à l'achat d'une imprimerie.

Voilà donc notre romancier lancé à corps perdu dans toutes sortes d'entreprises typographiques.

Établi rue des Marais-Saint-Germain, n° 13, il monte douze presses, organise une fonderie de caractères, donne à toute sa maison l'activité la plus merveilleuse et croit enfin sortir vainqueur de sa lutte avec le sort.

Malheureusement, à cette époque, la Restauration menacée croyait échapper au péril en muselant la presse, en imposant à la librairie entrave sur entrave. Un fonds de roulement de cinquante ou soixante mille livres eût été nécessaire au jeune imprimeur pour attendre des temps moins rudes. Il ne le trouva pas, et fut

obligé de céder à vil prix un matériel qui a fait la fortune de ses successeurs¹.

Balzac revint à la littérature, non plus seulement pour vivre, mais pour payer les dettes qu'il avait contractées.

Au lieu d'abattre les grandes âmes, le malheur double leur énergie. La foi, chez l'artiste comme chez le chrétien, soulève les montagnes, et nous allons voir tout à coup resplendir, au plus haut du ciel littéraire, cette gloire si lente à son aurore.

Un libraire non vampire, M. Levasseur, édite les nouvelles œuvres de Balzac.

Il l'engage à les signer de son nom.

¹ M Deberny, acquéreur de la fonderie de caractères, y a gagné plus de six cent mille francs.

Le Dernier Chouan, *la Femme de trente ans*, *les Deux Rêves*, *la Maison du Chat qui pelote*, *le Bal de Sceaux*, publiés de 1827 à 1829, commencent à rendre populaire notre patient écrivain, et *la Physiologie du Mariage* achève d'asseoir sa renommée sur une base solide.

Dès ce moment, il ne s'arrête plus.

Ses nuits et ses jours sont consacrés au travail. Il absorbe à chaque page qu'il écrit une gorgée d'essence de café, chasse le sommeil et se brûle le sang ; mais aussi que de chefs-d'œuvre ! que de conceptions admirables ! *Gobseck*, *la Vendetta*, *la Peau de Chagrin*, *Sarrasine*, *Louis Lambert*, *l'Illustre Gaudissart*, *le Médecin de Campagne*, *Ferragus*, *Eugénie Grandet*, *Séraphita*, *la Duchesse de*

*Langeais, le Père Goriot, la Recherche de l'absolu, Un grand homme de province à Paris, le Lys dans la Vallée, le Curé de Village*¹ et vingt autres romans, en tout plus de soixante volumes, paraissent dans un intervalle de six années.

Et Balzac n'a jamais eu de collaborateurs !

Et ses plus grands ennemis n'osent pas soutenir qu'une ligne, une seule ligne étrangère, soit venue, à aucune époque, déshonorer son œuvre.

Tout lui appartient, à celui-là !

Jamais il n'a mis son nom glorieux

¹ Tous ces livres ont eu d'innombrables éditions et ont fait la fortune de beaucoup de libraires, parmi lesquels nous citerons M. Hippolyte Souverain.

comme estampille sur le livre d'un autre, afin de l'offrir à ses lecteurs en contrebande ; jamais il n'a passé avec le journalisme de ces marchés impudents que nous avons vu conclure à la honte des lettres françaises. La postérité n'aura pas à faire un triage dans les volumes signés de lui pour les rendre aux véritables auteurs et venger la morale publique.

Nous répéterons ici avec Victor Hugo :

« Ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poète, a vécu parmi nous d'une vie d'orages, de luttes, de querelles et de combats. »

En effet, dans tout le cours de son existence, Balzac eut constamment à se défendre.

L'envie, assise aux pieds du colosse, creusait à l'entour avec ses ongles pour essayer de l'abattre. A droite et à gauche de la pâle furie, messieurs les critiques venaient gratter de leur plume le piédestal d'airain.

Balzac, à les en croire, n'était « qu'un imitateur maladroit et confus de Rétif de la Bretonne et de Ducray-Duminil¹. » — N'est-il pas vrai, monsieur Philarète Chasles ?

« Il a écrit, sous un faux nom, des romans excentriques, dont le quai de la Vo-

¹ *Dictionnaire de la Conversation*, t. II du supplément, 1^{re} édition, p. 415. L'auteur de l'article se dissimulait sous le pseudonyme de V. CARALP; mais l'éditeur a rétabli dans la 2^e édition PHILARÈTE CHASLES en toutes lettres.

laille même ne voulait pas se charger ; il se traîne dans les tombeaux d'Anne Radcliffe, dans les blasphèmes de Pigault-Lebrun, dans les drôleries de Paul de Kock ; il tourne incessamment dans le même cercle d'aventures vulgaires et triviales ¹. » — N'est-il pas vrai, seigneur Jules Janin ?

Cette aimable et judicieuse critique est bien de vous.

Avant l'article que nous citons, vous aviez lancé dans les jambes du père d'*Eugénie Grandet* beaucoup d'autres phrases

¹ *Journal des Débats* du 18 février 1845. On n'attaquait pas seulement Balzac au sujet de ses œuvres, on lui contestait jusqu'à son nom. « Ah ! s'écria-t-il un jour, vous prétendez que je ne descends pas des Balzac d'Entragues ? eh bien, tant pis pour eux ! »

du même genre ; vous prétendiez *démolir* Balzac (nous n'inventons pas l'expression) ; vous grattiez le piédestal du bout de votre plume ; vous vous dressiez aussi haut que possible pour atteindre à la cheville du géant, et vous lui enfonciez dans le talon votre lance de pygmée.

Balzac se retourna, vous prit pour une mouche, et continua d'écrire.

Il ne daigna pas même vous administrer la correction pittoresque des anciens clercs de l'étude. Que lui importait votre sentiment ? Pouviez-vous abaisser sa taille à la vôtre et mettre la *Peau de Chagrin* au niveau de l'*Ane mort* ? Non, certes. Il vous imposa silence, à vous et à la tourbe

des Zoïles, en prononçant ce *Fiat lux* sublime de sa création :

COMÉDIE HUMAINE!

Un seul mot a suffi pour vous terrasser, ô critique imberbe et pansu ! Que diable aussi alliez-vous faire près de ce foyer lumineux, grosse phalène imprudente ?

Comédie humaine ! êtes-vous assez ébloui ? Le rayon vous semble-t-il assez étincelant ? Y voyez-vous mieux ? Tout est classé, tout s'arrange, tout converge à un même but avec un ensemble parfait ¹.

¹ La *Comédie humaine* se divise en huit grandes séries : 1^o *Scènes de la vie privée*; 2^o *Scènes de la vie de province*; 3^o *Scènes de la vie parisienne*; 4^o *Scènes de la vie politique*; 5^o *Scènes de la vie militaire*; 6^o *Scènes de la vie de campagne*; 7^o *Études philosophiques*; 8^o *Études analytiques*.

C'est le *cercle d'aventures triviales et vulgaires* dont vous parliez tantôt, seigneur Janin. Vous aviez mal choisi vos épithètes, vous étiez aveugle ; votre critique marchait à tâtons dans les ténèbres, et voici le grand jour. La société moderne tout entière est en scène. Regardez ! vous êtes au nombre des personnages.

Place au théâtre, illustre critique, et laissez-vous passer !

Notre cadre ne nous permet malheureusement pas d'entrer dans tous les détails qu'exigerait une sérieuse appréciation des œuvres du grand romancier. Un in-octavo suffirait à peine à la tâche. Nous sommes donc obligé de nous restreindre et de tracer seulement quelques-uns des

traits les plus caractéristiques de ce noble et beau talent.

Balzac est le Benvenuto Cellini de la littérature moderne : il a sculpté ses livres avec une patience admirable ; toutes ses phrases sont ciselées ; il excelle, passez-nous le mot, dans la fonte des passions et coule ses personnages en bronze.

Depuis Molière, aucun auteur n'a plus profondément exploré le cœur humain.

La femme, cet éternel désespoir du peintre de mœurs, cet être fugitif et mystérieux, cette fleur aux mille nuances insaisissables, ce gentil caméléon aux reflets si variés et si trompeurs, la femme a trouvé tout à coup son naturaliste, son historien, son poète. Elle lui a donné le

secret de ses joies et de ses misères; elle lui permet d'expliquer ses mignardises, ses chatteries, ses dédains, ses préférences, ses caprices et ses bonheurs. Chacune des phrases de ce grand livre, dont notre mère Ève a écrit la première ligne, est traduite fidèlement par Balzac. Il déchiffre les hiéroglyphes les plus obscurs du sentiment. Son scalpel met à nu les fibres les plus délicates de la pensée. Il dissèque le cœur de la femme, en analyse toutes les palpitations, toutes les tendresses; il nous montre dans leur exquise et parfaite essence les adorables qualités qui la distinguent; puis il cherche les défauts, il les surprend tour à tour avec une pénétration merveilleuse. L'ombre succède à la lumière, et, sous l'enveloppe de l'ange, on découvre quel-

quefois le démon. Ruses du sourire, perfidies du geste, diplomatie du regard, rien n'échappe à cet anatomiste habile. Le génie de la création lui-même semble lui avoir donné la clef de tous ses mystères ¹.

Quand on compare les femmes de Bal-

¹ M. de Balzac a reçu dans sa vie dix ou douze mille lettres de femmes qui se reconnaissaient dans ses livres et lui témoignaient leur admiration. Les femmes ont contribué beaucoup à le mettre à la mode. On se rappelle le livre de madame de Girardin qui a pour titre la *Canne de M. de Balzac*. « Cette fameuse canne, dit notre ami Champfleury, la dernière des cannes à glands connue, et qui frappait joyeusement les dalles du trottoir de la porte Saint-Martin aux jours mémorables de la représentation de *Tragaldabas*. » Champfleury connaissait beaucoup Balzac. Il était un des plus grands admirateurs de son talent descriptif. Deux mois avant sa mort, le célèbre écrivain, recevant la visite de son jeune confrère, lui fit voir pour la première fois sa galerie de tableaux. « Eh! s'écria Champfleury en se frappant le front, je connais cela! Attendez donc... mais oui, parbleu! c'est la galerie du *Cousin Pons!* »

zac aux femmes de George Sand, on y trouve toute la différence qui existe entre la saine logique et le paradoxe, entre la vérité et le mensonge.

Balzac instruit, madame Sand trompe.

Le premier moralise, la seconde atteint un but absolument contraire.

Toutes les *Indiana* et toutes les *Valentine* du monde pâlisent devant *Renée* et *Louise*, ces types délicieux que nous offrent les *Mémoires de deux jeunes mariées*.

On ne cherche pas longtemps la conclusion morale de ce livre.

Madame Sand, à qui Balzac l'a dédié ironiquement, a dû comprendre tout d'abord que l'amour exalté de ses héroïnes

n'enfante que perdition et malheur. *Renée* se sauve de l'amour par la maternité et vit heureuse, tandis que *Louise* est tuée par l'amour, parce qu'elle n'a pas eu la maternité.

Balzac n'aimait pas George Sand. Il disait d'elle :

— C'est un écrivain du genre neutre. La nature a eu des distractions à son égard : elle aurait dû lui donner plus de culotte et moins de style.

Dans ses relations avec la châtelaine du Berri, l'auteur de la *Peau de Chagrin* se montrait d'une réserve et d'une froideur extrêmes. Elle le jugeait par conséquent très-mal. Nous sommes obligé de nous inscrire en faux contre les phrases sui-

vantes que nous trouvons dans une préface signée d'elle :

« La vie de Balzac était, à l'habitude, celle d'un anachorète, et, bien qu'il ait écrit beaucoup de gravelures, bien qu'il ait passé pour expert en matières de galanteries, bien qu'il ait fait la *Physiologie du mariage* et les *Contes drolatiques*, il était bien moins rabelaisien que bénédictin. Ce grand anatomiste de la vie laissait voir qu'il avait tout appris, le bien et le mal, par l'observation du fait et la contemplation de l'idée, nullement par l'expérience. »

Madame Sand trahit ses rancunes secrètes.

Nous croyons, et le plus grand nombre

des femmes qui ont connu Balzac partagent notre avis, que la contemplation de l'idée seule ne lui a pas donné cette science du cœur féminin que l'homme n'acquiert jamais sans approfondir l'amour, sans en expérimenter les joies et les dégoûts, les transports et les fatigues.

Puisque madame Sand se dispose à publier ses *Mémoires*, ce qui nous semble parfaitement inutile au point de vue de l'enseignement de la jeunesse, il est bon de mettre le lecteur en garde contre les appréciations plus ou moins injustes auxquelles elle pourra se livrer.

Cependant Balzac, malgré le succès de ses livres, ne s'enrichissait pas.

Il travaillait avec trop de conscience et

trop de lenteur. Jamais il n'était content de lui-même. Un de ses romans, *Pierrette*, fut remis quatorze fois sur le chantier.

— Mais, lui disait l'imprimeur, vous allez avoir pour dix-huit cents francs ou deux mille francs de corrections.

— Qu'importe ? répondait Balzac, allez toujours !

On lui obéit ; il ne s'arrêta qu'à la vingt-septième épreuve.

Pierrette était dédiée à la charmante femme qui devait un jour porter son nom¹ ; il voulait lui envoyer tout son talent avec tout son cœur. Les corrections du livre

¹ Madame Ève de Hanska.

dépassèrent le prix de vente de trois ou quatre cents francs.

Certes, il était difficile que Balzac payât ses dettes avec un pareil système.

« Il poussait si loin le mérite de la vérité et de l'exactitude, dit le bibliophile Jacob, qu'il ne dépeignit jamais un pays sans l'avoir visité, et qu'il ne craignait pas de faire un voyage pour voir une ville, une rue, un lieu quelconque où il voulait placer les scènes de son drame. De là ces merveilleux tableaux du logis Grandet à Saumur, et de la maison Rouget à Issoudun. M. de Balzac était peintre à la manière de Gérard Dow, de Miéris et de Rembrandt. »

Les voyages d'une part et les correc-

tions de l'autre absorbaient tous les bénéfices de la plume ; le gouffre des dettes ne se comblait pas.

Ahuri par les clameurs de ses créanciers, Balzac avait des moments de tristesse profonde, que la douce affection des siens s'appliquait à dissiper.

Presque chaque soir, il dînait chez sa sœur Laure, établie à Paris avec son époux et ses deux filles.

— Voyons, mes gazelles (il appelait ainsi ses nièces), dit-il un jour en entrant, prêtez-moi du papier et un crayon... Vite ! vite !

On lui donna ce qu'il demandait.

Il passa près d'une heure, non pas à écrire des notes, comme on se l'imagine

peut-être, mais à aligner des chiffres les uns sous les autres et à les additionner.

— Cinquante-neuf mille francs ! murmura-t-il, je dois cinquante-neuf mille francs ! Il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle ou à me jeter à la Seine.

— Et le roman que tu as commencé pour moi, tu ne l'achèveras donc pas ¹ ? lui dit en pleurant sa nièce Sophie.

— Cher ange !... En effet, j'ai tort de me décourager de la sorte. Travailler pour toi, cela me portera bonheur. Voyons, plus d'idées sombres ! J'achève ton roman, c'est

¹ Balzac défendait à ses nièces de lire ses œuvres. Il composa tout exprès pour elles *Ursule Mirouet*, un angélique et chaste livre dont toutes les pages sont empreintes du sentiment chrétien le plus pur, ce qui néanmoins n'a pu lui rendre ni M. Veuillot ni M. de Pontmartin favorables.

un chef-d'œuvre, je le vends trois mille écus, les éditeurs me proposent des traités superbes... A merveille ! Je paye en deux ans tous mes créanciers, je vous amasse une dot, et je suis pair de France ! Voilà qui est convenu, dînons !

— Et les places de théâtre que tu nous as promises, mon oncle ?

— Tiens, justement je les ai dans ma poche ! Nous irons au Gymnase.

— Mais tu n'es pas habillé.

— Surville me prètera son habit... N'est-ce pas, Surville?... A table, mes gazelles, à table !

Le dîner fut d'une gaieté folle.

Balzac ne pensait plus au chiffre de ses

dettes. On apporta du bordeaux et des marrons au dessert.

— Habille-toi donc, mon oncle ! crièrent les jeunes filles ; nous serons en retard !

— C'est juste, dit Balzac, se levant de table et passant pour faire toilette dans une pièce voisine.

La porte restait entr'ouverte. Au bout de quelques minutes, il cria :

— Eh ! Surville, laisse-moi du bordeaux !

— Diable ! fit son beau-frère, la bouteille est vide, nous avons tout bu ; mais je vais descendre à la cave.

— Non, non, ne te dérange pas. S'il n'y a plus de bordeaux, je mangerai des marrons en place.

Et toute la famille d'éclater de rire à cette bonne et grosse naïveté.

Si nos lecteurs trouvent ces anecdotes puériles, bien certainement ils auront tort, car elles peignent Balzac au naturel.

La Providence, à côté des traverses sans nombre et des inquiétudes dont fut semée sa vie, lui donnait ce caractère heureux sur lequel glissait le chagrin. Une minute de joie effaçait chez lui des heures de désespoir et lui rendait tout le ressort nécessaire à ses travaux.

Souvent il jouait avec ses nièces pendant des jours entiers, comme Henri IV faisait avec ses enfants. Quand sa sœur le grondait de perdre ainsi des moments précieux, il s'écriait :

— Tais-toi, Pétrarque¹ ! Il faut que ma tête se soulage, sans quoi je deviendrais cerveau !

Les douleurs de dents qu'il avait gagnées dans sa froide mansarde de la rue Lesdiguières le tourmentaient encore. Il refusait de se soigner, prétendant que, les loups n'ayant jamais recours aux dentistes, les hommes devaient être comme les loups.

— Allons donc ! tu manques de courage, et tu n'oses pas te faire arracher une dent ! dit sa sœur.

— Par exemple ! J'en ai là une qui

¹ Il lui donnait plaisamment ce nom, parce qu'elle s'appelait Laure.

braule ; donne un bout de fil, tu verras si je ne l'extirpe pas moi-même !

Il se mit en devoir de procéder à l'opération ; mais il y allait avec tant de délicatesse et de mesure, que sa sœur, impatientée, se précipita sur la main qui tenait le fil et arracha, par l'effet de cette brusque secousse, la canine malade.

— C'est bizarre ! dit Balzac ; il paraît que je ne tirais que moralement.

L'esprit de réplique et d'à-propos ne lui manquait jamais. Il lançait tout ce qui lui venait aux lèvres, accompagnant ses saillies de ce gros rire tourangeau qui l'a fait comparer à Rabelais, son joyeux compatriote, avec lequel, n'en déplaise à madame Sand, il a plus d'un trait de ressemblance.

Comme la littérature ne lui fournissait décidément pas de quoi payer ses dettes, Balzac se creusa l'imagination pour arriver à la découverte d'une industrie capable de l'enrichir.

Lisant un jour Tacite, et voyant que les Romains avaient exploité jadis en Sardaigne des mines d'argent, il se frappe le front et s'écrie :

-- Je suis millionnaire !

Sans plus de retard, il emprunte cinq cents francs, court à Marseille, s'embarque sur un bâtiment génois et communique son idée au capitaine, qui la trouve délicieuse. Il est de toute évidence que les Romains, peu versés dans l'art de la chimie, n'ont dû scorifier que médiocrement les

mines. Balzac s'assure du fait à son arrivée en Sardaigne, rapporte du minerai à Paris, acquiert par l'analyse la preuve qu'il renferme encore beaucoup de métal, et demande au gouvernement sarde l'autorisation de glaner après les Romains.

On lui répond qu'il est trop tard.

Le capitaine du bâtiment génois a trouvé l'idée si bonne, qu'il s'est hâté de solliciter à son profit la susdite autorisation.

Victime de cet abus de confiance, Balzac ne se déconcerte pas et cherche d'autres moyens de conquérir la fortune.

Si M. Dutacq, ancien gérant du *Siècle*, veut y mettre de la franchise, il conviendra que, deux mois durant, sous un ber-

ceau des Jardies⁴, loin des regards indiscrets et dans le plus profond mystère, l'auteur de la *Comédie humaine* et lui se sont torturé le cerveau pour résoudre le vieux problème du mouvement perpétuel.

Un soir, Balzac bondit comme Archimède en s'écriant : « *Eureka !* Je l'ai trouvé ! »

Séance tenante, il fait signer à Dutacq que la découverte leur appartient en commun.

Celui-ci donne son parole de grand cœur.

Mais, hélas ! après avoir étudié plus

⁴ Maison de campagne que Balzac habitait alors à Ville-d'Avray.

scrupuleusement le système, Balzac y reconnaît un vice, et son associé reçoit, le lendemain, le billet suivant :

« N'y comptez plus, il manque deux chevaux à la machine. »

Un plan condamné, Balzac se rejetait sur un autre. Tantôt il cultivait des ananas pour se faire deux cent mille livres de rente, oubliant que ces fruits exotiques ne peuvent mûrir sous notre froid soleil ; tantôt il se livrait à des combinaisons mathématiques on ne peut plus savantes, avec l'espoir d'en trouver une au moyen de laquelle il ferait sauter les banques de Bade et de Hombourg.

Jules Sandeau lui venait en aide dans

la recherche de ce paroli puissant qui devait leur amener des montagnes d'or.

« *Euréka* ! je l'ai trouvé ! cria pour la seconde fois Balzac, ivre d'espoir.

— Oui... mais le double zéro ? vous n'en avez pas tenu compte, lui dit Sandeau. Tout s'écroule, c'est à recommencer.

Sans le double zéro, les banques d'Allemagne auraient vu leur dernier jour.

Balzac renonça définitivement à ces fous rêves¹. On lui fit comprendre qu'il était plus simple de chercher la fortune

¹ Sa dernière fantaisie de ce genre fut d'aller en Corse cultiver l'opium. Il élaborait avec un soin extrême tous ces plans étranges, et il était impossible, en

au sein du domaine littéraire, dont il avait la libre exploitation.

— Créez un journal, une revue, lui disaient ses amis ; votre nom seul amènera des souscripteurs par phalanges.

Balzac suivit ce conseil.

Mais une chance fatale s'acharnait après lui et paralysait tous ses efforts. Le *Feuilleton littéraire*, la *Revue parisienne* et

l'écoutant, de ne pas partager ses illusions ; il magnétisait son auditeur, il le tenait pantelant sous l'action de sa parole et de son regard. Datacq se sauva un jour des Jardies en s'écriant : « Ma parole d'honneur, il me rendra fou comme lui ! » Édouard Ourliac, Lassailly, Gérard de Nerval, Laurent Jan et le marquis de Belloy ont raconté des choses merveilleuses de cette puissance de fascination de Balzac. On ne pouvait pas collaborer avec lui. Son imagination vous emportait dans les espaces. Il effrayait, il donnait le vertige.

la *Chronique de Paris* moururent entre ses mains.

Il était trop artiste.

Quand il écrivait lui-même de bonnes et consciencieuses pages, quand les Méry, les Théophile Gautier, les Charles de Bernard¹, les Chaudesaigues, les Gustave Planche répondaient à son appel et lui prêtaient leur concours, il croyait avoir assez fait pour le public. Il ne *girardinisait* pas ses lecteurs ; il regardait comme indigne de lui-même et de sa gloire de recourir à toutes les promesses mensongères de l'affiche, à toutes les bourdes de l'annonce.

¹ Balzac, pour s'attacher cet écrivain, paya trois mille francs que celui-ci devait à la *Revue de Paris*, alors dirigée par M. Buloz.

Balzac était un de ces hommes naïfs, faciles à duper, mais incapables de duper personne. Il avait la confiance et la bonhomie d'un bourgeois de province.

On lui présente, un soir, à la *Chronique de Paris*, un très-jeune homme qui veut, dit-on, commanditer l'entreprise.

Balzac invite ce jeune homme à dîner en compagnie de tous les rédacteurs de la *Revue*. Son convive est traité en prince. Le champagne mousse, les bouteilles se vident, l'esprit court en fusées d'un bout de la table à l'autre. Après le café, le prétendu commanditaire se lève et dit à l'illustre rédacteur en chef :

— Eh bien, monsieur de Balzac,

voilà qui est entendu, j'en parlerai à papa !

Ce j'en parlerai à papa produisit sur les dineurs l'effet du *mané thécel pharès*. Balzac avait pris le collégien candide pour un bailleur de fonds sérieux. On lui eût affirmé, dans ses moments de gêne, qu'un sac d'or lui descendrait de la lune, à minuit, qu'il aurait tendu les deux mains pour le recevoir.

La *Chronique* perdait des abonnés chaque jour. Elle publiait en vain des chefs-d'œuvre¹ ; il y avait autour d'elle, dans la presse parisienne, une légion de charla-

¹ Balzac donna dans cette revue le *Cabinet des Antiques*, *Ecce Homo*, *l'Interdiction* et la *Perle brisée*.

tans qui faisaient rage sur leurs tréteaux et vendaient, à grand renfort de coups de tam-tam, leurs drogues politiques et littéraires, au détriment des saines élucubrations de Balzac et de ses amis.

L'auteur du *Lys dans la Vallée* travailla dix-huit mois pour ajouter vingt-cinq mille francs de plus au chiffre de son passif.

Il en devait dix mille à l'ancien propriétaire du journal ¹.

Celui-ci, gêné lui-même, fut obligé de poursuivre rigoureusement son débiteur et le menaça de la contrainte par corps.

¹ M. Duckett, aujourd'hui rédacteur en chef du *Dictionnaire de la Conversation*.

Mais Balzac était introuvable.

Le garde du commerce chargé de le prendre venait de passer trois semaines en courses inutiles, quand une Ariane vindicative (elle mériterait bien de voir écrire ici son nom en toutes lettres) se présenta chez le créancier et lui dit :

— Monsieur, vous faites chercher M. de Balzac. Or j'ai *un intérêt très-grand* à ce que M. de Balzac soit conduit en prison (charmante femme!), et je vais vous faire connaître le lieu de sa retraite : il demeure aux Champs-Élysées, à l'hôtel de madame Visconti.

Rien n'était plus exact que ce renseignement.

Deux heures après, l'hôtel était cerné. Balzac, interrompu au milieu d'un chapitre de roman, vit entrer deux recors, armés du gourdin traditionnel. Ils lui signifièrent qu'un fiacre attendait à la porte.

Une femme avait trahi notre écrivain, ce fut une femme qui le sauva.

Royalement hospitalière, madame Visconti jeta dix mille francs au nez des recors et leur montra la porte.

Guéri à tout jamais des entreprises industrielles, Balzac se remit au travail avec cette énergie victorieuse et cette passion du beau qui sont les deux traits les plus saillants de sa nature.

Outre les œuvres mentionnées précé-

demment, il publia, de 1837 à 1845, la *Vieille Fille*, le *Cabinet des Antiques*, *César Birotteau*, la *Filandière*, *Une Fille d'Ève*, *Mercadet*, *Vautrin* ¹, les *Ressources de Quinola*, *Une Ténébreuse Affaire*, *Béatrix*, *Albert Savarus*, *Un Début dans la Vie*, *Honorine*, et cette admirable *Monographie de la Presse parisienne* ², qui le vengea d'un seul coup de tant d'agressions odieuses.

¹ Drame en cinq actes, dont Frédérick Lemaître joua le principal rôle. Le ministère prétendit que l'acteur s'était grimé de manière à ressembler à Louis-Philippe. On défendit la pièce.

² Nous ne citons que les principaux ouvrages imprimés alors. On trouvera la liste complète des œuvres de M. de Balzac en tête de la magnifique édition Housiaux. Cette édition contient quatre-vingt-dix romans ou nouvelles, et représente plus de cent vingt volumes ordinaires de cabinet de lecture. M. Dutacq prépare une édition spéciale des *Contes drolatiques*,

Comme tous les hommes d'un talent supérieur et qui se trouvent, par cela même, au-dessus de l'injure, comme le soleil se trouve au-dessus des nuages, Balzac méprisait profondément cette tourbe d'écrivassiers qui s'agitent dans les limbes du petit journalisme.

— Ce sont les punaises de la littérature, disait-il ; on les écrase quelquefois, parce qu'elles mordent, mais on ne se met pas en colère contre elles.

avec illustrations de Doré. N'oublions pas de dire qu'un investigateur patient vient de réunir en une sorte de faisceau lumineux toutes les *Pensées de Balzac*, recueillies pieusement dans ses œuvres complètes. Un autre a dressé la liste de tous les personnages de la *Comédie humaine* ; ils sont au nombre de cinq mille.

Harcelé sans cesse, il se défendait avec calme, sans descendre de la hauteur de son génie. L'introduction du *Lys dans la Vallée* est une preuve de ce que nous avançons. Balzac l'écrivit à l'époque de son procès avec M. Buloz ¹. Aujourd'hui que les passions sont éteintes et que la mort a séparé les adversaires, le survivant peut dire si une seule page de cette introduction est tachée de fiel.

En 1834, on décida l'auteur du *Père Goriot* à sonder le terrain académique.

C'était grave. Il avait de ce côté-là plus

¹ 1836. — M. Buloz avait fait paraître une édition incomplète du *Lys de la Vallée* dans le *Journal de Saint-Petersbourg*, sans l'aveu de M. de Balzac.

de jaloux encore et plus d'ennemis que partout ailleurs.

Ne voulant pas s'exposer directement à des rebuffades, il fit pressentir sur sa candidature trois académiciens qui passaient pour de chauds meneurs en matière d'élections. Ceux-ci ne parurent pas décidés le moins du monde à lui ouvrir les portes du temple. Le plus influent des trois appuya son refus de cette magnifique raison :

— Que voulez-vous? M. de Balzac n'est pas dans un état de fortune convenable.

A cela Balzac répondit :

— Puisque l'Académie ne veut pas de mon honorable pauvreté, plus tard elle se passera de ma richesse.

Il était convaincu que la fortune allait enfin lui sourire.

Hélas! il la vit effectivement apparaître, mais derrière elle se tenait la mort!

Balzac devait être la victime du mauvais goût de son époque. Il fut assassiné par le mercantilisme littéraire, auquel, de jour en jour, la complicité de certains journaux donnait plus de force.

On mettait à la mode les romans dialogués et accidentés, œuvres rapides et folles qui se pliaient aux exigences de la colonne, tenaient le lecteur en suspens par des combinaisons stupides de chandelle éteinte, de porte close ou de chausse-trappe béante,

renonçaient aux détails de mœurs, à la peinture de caractères, tiraient à ligne, encombraient la place et s'étalaient d'un bout du journalisme à l'autre en flasques et désolantes tartines.

Balzac voulut lutter contre cet envahissement et rester lui-même.

Il eût été de force à le faire, si ses ennemis eussent combattu à armes courtoises, c'est-à-dire en opposant plume à plume, travail à travail.

Mais ils avaient juré de lui fermer la lice et de rendre le combat impossible.

C'est alors que nous avons vu marcher en plein soleil et en plein scandale ces marchands éhontés qui trafiquaient de

l'honneur des lettres, établissaient à tous les coins des fabriques de romans, faisaient travailler des esclaves, et signaient sans honte, en face du public, les produits d'une plume anonyme.

Et vous croyez, pirates, avoir impunément écumé l'océan littéraire? Non ! non ! l'heure de la justice arrive.

A genoux, et rendez gorge ! car votre gloire est volée. Nous le crions bien haut, afin que chacun le sache.

Vous avez à vous seuls absorbé l'héritage commun.

Non-seulement, par vos manœuvres indignes, les jeunes talents qui voulaient grandir furent étouffés dans leur berceau,

mais encore sur la route du génie vainqueur, du mérite incontestable, du premier des fils de l'art, sur la route de Balzac enfin, vous avez semé de criminelles entraves. Quand il portait ses livres à un journal, il se heurtait contre vos interminables et insolents traités avec le charlatanisme des directions. Se tournait-il du côté des libraires, il trouvait là, comme partout, votre littérature au rabais. Vous anéantissiez son travail, vous brisiez ses espérances, vous lui voliez sa part dans le budget des lettres.

Il est mort à la peine, sachez-le bien, ce grand homme, ce puissant génie !

Car il travaillait toujours, il tenait à compléter son œuvre, il ne pouvait croire

à une dépravation littéraire aussi générale et aussi profonde.

A présent l'opinion le venge, oui, sans doute.

Mais vous n'êtes pas assez punis ; mais écoutez bien ce que nous allons vous dire.

Un jour viendra, ce jour est proche, où vous tomberez dans la déconsidération la plus absolue. Le public tout entier, rendu malade par votre impure cuisine, ne pourra plus ni la sentir ni la manger sans dégoût.

Voyez donc, est-ce que déjà le châtiement n'a pas commencé ?

Balzac triomphe sur son glorieux pié-

destal, et vous descendez la pente rapide qui mène aux abîmes de l'oubli.

Pendant cette période honteuse où Mercure était devenu le dieu des lettres, Balzac imprima des livres qui passèrent presque inaperçus¹. Nous citerons *Eve et David*, *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Modeste Mignon*, les *Comédiens sans le savoir*, et les *Parents pauvres*. Ce dernier ouvrage surtout prouve que le talent de l'auteur grandissait encore.

On ne s'imagine pas combien Balzac

¹ On doit dire, à la louange de l'éditeur Hippolyte Souverain, que, malgré l'indifférence du public, il s'appliqua constamment à maintenir Balzac à la hauteur de sa renommée.

était humilié quand un éditeur établissait un point de comparaison quelconque entre ses romans et ceux du mousquetaire Dumas ou du socialiste Eugène Sue.

Voici un fait dont nous avons été témoin.

C'était pendant l'hiver de 1843.

MM. Maulde et Renou publiaient un *Tableau de la Grande Ville*, dont Marc Fournier, directeur actuel de la Porte-Saint-Martin, surveillait la rédaction.

Balzac entre, un soir, dans le cabinet des éditeurs et leur dit :

— Nous sommes convenus, messieurs, que la *Monographie de la presse pari-*

sienne me serait payée à raison de cinq cents francs la feuille.

— C'est vrai, répondirent-ils.

— J'ai reçu quinze cents francs ; il y a quatre feuilles, c'est donc cinq cents francs que vous restez me devoir.

— Mais vos corrections, monsieur de Balzac, savez-vous à quel chiffre elles montent ?

— Il n'a pas été dit que je payerais les corrections.

— Sans doute, répliqua M. Renou. Pourtant je dois vous dire que l'article d'Alexandre Dumas, *Filles, Lorettes et Courtisanes*, a produit également quatre

feuilles. Nous n'avons pas donné un centime de plus.

Balzac tressaillit et devint pâle. Évidemment, pour faire une pareille démarche, il se trouvait dans une grande pénurie financière. Mais il oublia tout devant les paroles qu'il venait d'entendre, n'insista plus, se leva, prit son chapeau, et dit avec un accent de dignité solennelle :

— A partir du moment où vous me comparez à ce nègre-là, j'ai bien l'honneur de vous saluer !

Il sortit. Le nom seul d'Alexandre Dumas fit gagner cinq cents francs à la caisse de la *Grande ville*.

Balzac et Dumas étaient ennemis. De

son vivant, l'auteur des *Parents pauvres* a pu quelquefois manquer de charité chrétienne envers un homme dont il n'estimait ni le talent ni les œuvres. Que sa rancune ait été juste ou non, peu nous importe. Il est mort, et son ennemi, qui ne l'est pas, sonne bruyamment de la trompette pour lui élever un tombeau.

Quelle magnanimité ! quelle noble et généreuse initiative !

Des méchants prétendent que le *Mousquetaire* languissait, qu'une réclame monstre, un vacarme infernal, un ouragan de publicité, devenaient indispensables pour lui rendre un peu de nerf et de vigueur.

Mais nous n'en croyons rien.

Tout le monde a eu tort dans cette affaire, tout le monde, excepté M. Dumas.

La veuve de l'illustre romancier ne devait pas se plaindre¹, et M. Nogent-Saint-Laurens devait refuser à madame de Balzac, devant les tribunaux, l'appui de son éloquence. Pourquoi donc empêcher ce bon *Mousquetaire* de vivre? Ne voyez-vous pas qu'il redresse les abus, qu'il signale de condamnables oublis, qu'il se drape (ô merveille!) dans un pan du manteau de saint Vincent de Paul?

¹ Un article de M. de Fiennes, dans le feuilleton du *Siècle*, reproduit avec empressement par le *Mousquetaire*, affirmait que l'herbe croissait sur la tombe de Balzac. Or M. de Fiennes s'était trompé. Ce qu'il avait pris pour de l'herbe était du laurier-thym, de l'alatène et du jasmin blanc. La tombe de Balzac a été constamment et religieusement entretenue par sa veuve. On peut interroger là-dessus tous les jardiniers du Père-Lachaise. Balzac repose à côté de Charles Nodier et de Casimir Delavigne. Son buste en bronze, œuvre de David d'Angers, couronne le faite du monument.

Sancte Dumas, ora pro nobis! Saint Dumas, priez pour nous!

Oui, d'Artagnan, tu as raison, mille fois raison. Tu es entré dans une sublime fureur quand un tiers officieux a osé t'apostropher ainsi au sujet du tombeau :

« Vous vous méprenez, mon cher Dumas. Ce que vous faites là manque de délicatesse. Madame de Balzac n'a donné et ne veut laisser à personne le soin de faire le monument de son mari. Elle est assez riche pour le payer elle-même; elle s'en occupe. Cessez, de grâce, d'imprimer le nom de M. de Balzac. Il le faut, même dans votre intérêt : des médisants vont jusqu'à dire que c'est une spéculation, une affaire de commerce; que tout ce bruit est au bénéfice du *Mousquetaire* bien plus qu'au bénéfice de je ne sais quel tombeau problématique, » etc., etc.

Là-dessus d'Artagnan se place un poing

sur la hanche, relève les crocs de sa moustache et s'écrie :

— Par le sang ! par la mort ! vous me la donnez belle ! Balzac a été mon ennemi ; son talent m'est antipathique, et je ferai son tombeau comme je l'entendrai. Voilà ma vengeance ! L'inscription sera celle-ci : « A Balzac, Dumas son rival ! » (Textuel).

Bravo ! d'Artagnan, bravo !

Mais, aimable mousquetaire, où en est le monument ? quand l'offrirez-vous à nos regards ? Après tant de bruit, tant d'esclandre, tant d'articles, tant de concours offerts, tant de lettres sympathiques, tant de dévouements aussi admirables que le

vôtre, la caisse de souscriptions doit être pleine.

Où en sommes-nous? Voyons les comptes.

Il est bon de s'entendre. L'ombre de Balzac est pressée... de voir la *Comédie humaine* s'achever sur sa tombe.

D'Artagnan-Dumas a coupé notre fil biographique, rattachons-le. Nous avons laissé Balzac en lutte avec les contrebandiers et les pirates littéraires. Ce noble Christ de l'art avait, comme le Christ du Golgotha, des larrons à sa droite et à sa gauche. Par malheur, ceux-ci n'étaient pas crucifiés; leurs mains étaient libres, ils s'en servaient pour tout prendre.

Non-seulement ils repoussaient Balzac

au seuil des journaux, mais ils parvenaient à lui fermer la porte du théâtre.

On sait que, de ce côté-là, beaucoup de succès se font à la main, et que, par contre, les chutes s'organisent avec la facilité la plus grande.

Depuis la mort de Balzac, *Mercadet* a eu les honneurs de la rampe. Jouez aujourd'hui les *Ressources de Quinola*, *Vautrin*, *Paméla Giraud*, la *Marâtre*, ils obtiendront également un triomphe posthume.

On ne ment plus en présence d'une tombe. Les envieux se taisent quand la postérité parle.

Balzac a été le plus grand travailleur des temps modernes. Il faut remonter jus-

qu'aux moines du moyen âge pour trouver le même zèle, la même assiduité, la même patience.

Il se couchait tous les soirs à cinq heures et demie, après son dîner, se levait à onze heures ou minuit, s'enveloppait du froc monacal qu'il avait adopté pour robe de chambre, et travaillait sans désespérer jusqu'à neuf heures du matin.

Son domestique François lui apportait alors à déjeuner, prenait en même temps les épreuves attendues par l'imprimeur, et Balzac, tirant sa montre, lui disait avec un sérieux imperturbable :

— Je te donne dix minutes pour porter cela à Charenton.

L'imprimerie était *extrà muros*, et

l'écrivain restait rue Saint-Honoré, c'est-à-dire à une distance de près de deux lieues, ce qui n'empêchait pas François de répondre :

— Dix minutes, soit. Je pars.

Balzac, après son déjeuner, reprenait la plume jusqu'à trois heures, faisait une promenade dans les champs jusqu'au dîner, se couchait ensuite, et recommençait le même train de vie tous les jours.

Quand on songe à la manière dont il écrivait ses romans, on est effrayé de la force de ce génie, assez sûr de lui-même pour ne pas craindre de perdre ses éléments créateurs et pour appliquer aux lettres le procédé que les peintres adoptent pour leurs toiles.

Balzac ébauchait un roman comme on ébauche un tableau.

Son premier jet, même en écrivant ses livres les plus longs, n'a jamais dépassé trente ou quarante pages. Il lançait chaque feuillet derrière lui sans le numéroter, afin d'échapper à la tentation de relire, et, le lendemain, on lui donnait, avec des marges énormes, les épreuves de son manuscrit.

Les quarante pages en formaient cent sur la seconde épreuve, deux cents sur la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Cette manière d'écrire faisait le désespoir des compositeurs d'imprimerie.

Retrouvant avec une multitude prodi-

gieuse de renvois et de surcharges leur travail de la veille, ils se croyaient en face du chaos. C'était un rayonnement bizarre, un véritable feu d'artifice, dont les fusées se croisaient, s'enchevêtraient, tournaient à droite, revenaient à gauche, descendaient, montaient, se heurtaient et leur donnaient le vertige.

Dans chaque traité qu'ils passaient avec leurs patrons, ils spécifiaient, comme clause rigoureuse, qu'ils n'auraient pas, journée commune, plus de *deux heures de Balzac*.

Toutes ces épreuves du maître ont été conservées et se vendent à prix d'or.

Nous ne terminerons pas cette biographie sans mettre le lecteur en garde contre

les fausses anecdotes et les calomnies indécentes que les ennemis de Balzac ont inventées à toutes les époques pour attaquer sa réputation ou le tourner en ridicule.

Il y a des gens qui se plaisent à déposer des immondices au pied des pyramides.

Quand les journaux de France n'osaient pas imprimer tel ou tel mensonge, on l'expédiait sous enveloppe aux feuilles étrangères, et la presse parisienne, dégagée de toute responsabilité, faisait écho sans scrupule¹.

¹ Ce fut ainsi qu'on accusa M. de Balzac d'enfourer des millions au lieu de payer ses dettes. Les uns soutenaient qu'après la publication du livre de M. de Custine sur la Russie, l'auteur du *Père Goriot* s'était hâté de prendre la poste pour aller offrir sa plume au czar, et que le czar l'avait honteusement chassé de Saint-Pétersbourg. D'autres lui reprochaient d'avoir laissé mourir une de ses sœurs à l'hôpital. C'était un concert

Balzac ne daignait pas répondre à ces attaques déloyales. Il riait ou haussait les épaules en écoutant toutes ces grenouilles coassant dans les marais de la critique.

Après avoir terminé les *Parents pauvres*, il ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait l'emporter, juste au moment où lui arrivaient la fortune et le bonheur.

Le 18 août 1850, quatre mois après son hymen avec la comtesse de Hanska, il mourut à Paris dans sa maison de la rue Fortunée ¹.

de calomnies plus infâmes les unes que les autres, et dont la *Gazette d'Augsbourg* ou la *Gazette de Milan* prenaient tour à tour l'initiative. Théophile Gautier seul avait le courage de défendre M. de Balzac, son premier protecteur et son maître.

¹ Aujourd'hui rue de Balzac.

Cette mort fut **un deuil** public.

Balzac arrivait à peine au milieu de la **carrière**. Une large moisson de gloire était encore debout devant ce faucheur intrépide, qui avait déjà amassé tant de gerbes glorieuses. Mais, tout inachevée que soit son œuvre, elle n'en est pas moins gigantesque.

Il y a trois choses contre lesquelles la rage des passions humaines devient impuissante : Dieu, la lumière et le génie.

Quand un esprit supérieur se révèle, quand un flambeau s'allume au foyer de l'intelligence, il est aussi impossible de souffler dessus et de l'éteindre qu'il est impossible d'empêcher Dieu d'être et le soleil de rayonner aux cieux.

Créez des entraves, suscitez des obstacles, amassez en nuages autour de l'astre les plus noires émanations de l'envie et de la haine, le rayon dissipera les ombres, la flamme percera toujours.

Vous tuerez l'homme peut-être, mais l'intelligence aura sa manifestation radieuse.

L'enveloppe sera brisée, mais le génie éclatera.

Tous vos efforts, toutes vos colères, ne réussiront qu'à donner à votre victime deux auréoles au lieu d'une : la gloire sera doublée du martyre.

FIN.

~~.....~~

.....

.....
.....
.....

Tiré de la Collection de M l'el Drouin



PAUL DE KOCK

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 41.

100



Ch. Carey del et sc

Hollande Imp r du Four S.G. 6.5

PAUL DE KOCK



THE
LIFE OF
GEORGE
WASHINGTON
BY
LIEUTENANT-GENERAL
LUDWIG VON MONTAGU
VOL. I.



LES CONTEMPORAINS

PAUL DE KOCK

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

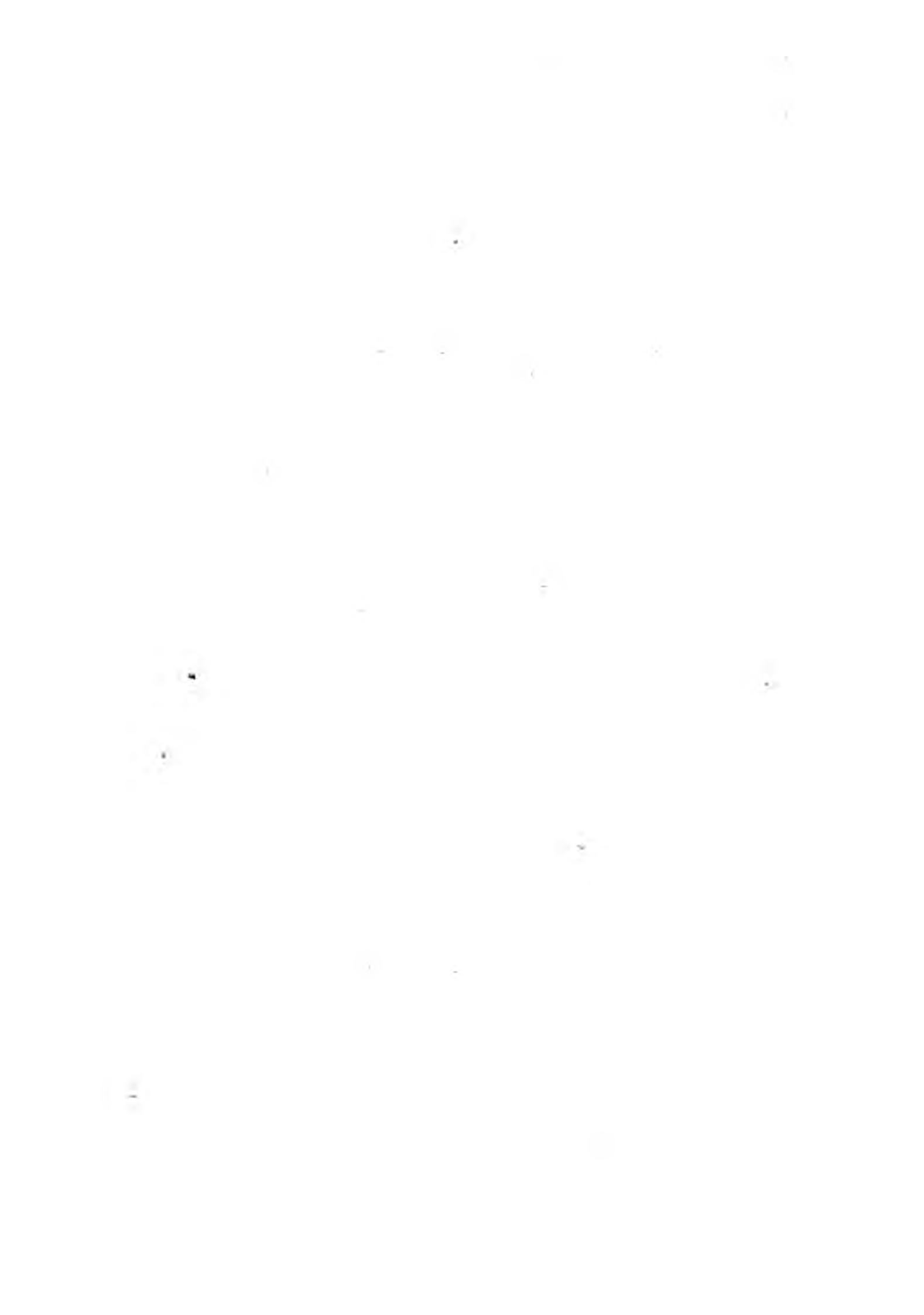
PARIS

J.-P. RORET ET C^{ie}, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE.

1854

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



PAUL DE KOCK

O muse légère, muse débraillée ! espiègle et pétulante grisette, qui es venue te joindre effrontément à la troupe des neuf sœurs, et que les puritains de la critique ont en si piteuse estime ! muse de Casanova, de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock, est-ce à toi que nous al-

lons aujourd'hui demander des inspirations ? Faut-il te suivre dans le sentier des amours faciles, où tu marches le nez en l'air, la robe retroussée, l'œil mutin, la gaudriole aux lèvres ? Il nous semble, friponne, que tu soufflettes assez gaillardement la morale et que tu te permets de fronder la vertu ?

— Eh ! non, dit la muse, je suis bonne fille. Parole d'honneur, on me calomnie ! J'ai l'allure franche, le mot vif, le geste risqué ; mais, après tout, le cœur est excellent. Mon Dieu, la vie n'est pas déjà si amusante ! il faut bien rire et plaisanter un peu.

— Oui, sans doute, pourvu que nous restions, ma chère, dans les limites de la décence.

— Bah ! s'écrie-t-elle, « si la volupté est dangereuse, les plaisanteries ne l'inspirent jamais ! »

Et la folle, après avoir fait preuve d'érudition en citant M. de Voltaire, nous quitte pour aller courir la pretantine.

Malheureusement, sous le double rapport de la décence et de la morale, M. de Voltaire nous semble d'une autorité contestable.

Interrogeons à présent le héros de cette biographie ; nous le trouvons de la même opinion que sa muse.

« — Lisez mes livres, nous dira Paul de Kock ; je suis beaucoup plus moral qu'on ne pense. »

A-t-il raison ? Voilà ce que la suite

nous apprendra. Le moment n'est pas venu de critiquer ses œuvres. Il s'agit de raconter son histoire.

Charles Paul de Kock est né à Passy, près Paris, le 21 mai 1794.

Son père, riche banquier hollandais, s'établit en France, où le général Dumouriez, son ami, lui obtint la fourniture de l'armée du Nord. M. de Kock suivit Dumouriez dans ses premières campagnes ¹, et le quitta malheureusement, vers la fin de 93, pour venir toucher à Paris les sommes qui lui étaient dues par la Convention.

Mais la Convention payait ses dettes

¹ Le père du romancier avait le grade de colonel. Il s'est battu à Jemmapes et à Valmy,

à sa manière : elle se faisait donner quittance par la hache du bourreau.

Arraché des bras de sa femme, le banquier hollandais fut une des victimes de cette époque sanglante. Madame de Kock elle-même, emprisonnée à l'Abbaye, ne dut qu'à son état de grossesse de ne point être envoyée à la guillotine par les terroristes.

Paul de Kock, avant de naître, sauva les jours de sa mère ¹.

Il avait un frère aîné que la famille gardait en Hollande. Ce frère embrassa la carrière des armes et partit pour les

¹ Madame de Kock est morte, l'an dernier, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Elle était d'origine suisse et son nom de famille était Imhoff. Un de ses oncles tenait à Genève ce fameux hôtel des *Trois-Rois*, dont parle Casanova dans ses *Mémoires*.

Indes, où il donna les preuves du plus éclatant courage. Devenu général et gouverneur de Batavia, il fit triompher le drapeau hollandais dans plusieurs batailles contre les Hindous, revint en Europe, fut créé baron, et remplit pendant quinze ans à La Haye les fonctions de ministre de l'intérieur. Il conserva ce poste éminent jusqu'à sa mort¹.

Le général baron de Kock était très-orgueilleux de la renommée de son frère l'écrivain.

Comme l'auteur de *Sœur Anne* déteste les voyages et n'a jamais été, de sa vie, plus loin que Versailles, le ministre du roi de Hollande passa la frontière en

¹ Il mourut en 1844.

1840, et vint rendre visite au romancier sous les ombrages de Romainville.

On a vu rarement une ressemblance plus merveilleuse que celle de ces deux hommes. Ils avaient même taille, même physionomie, même son de voix, même regard et même sourire.

Paul de Kock pouvait prendre le chemin de La Haye et se présenter au cabinet du roi, le portefeuille du baron sous le bras ; sa Majesté Hollandaise l'eût pris à coup sûr pour son ministre.

On aurait tenté l'expérience peut-être, si le général avait pu terminer le roman du *Tourlourou*, dont les premières feuilles étaient sous presse.

Mais Barba s'opposa formellement à la substitution.

Rien dans le caractère de Paul de Kock enfant n'annonçait le romancier grivois et facétieux dont le monde entier connaît aujourd'hui les œuvres. Il se montrait fort timide, observait beaucoup, parlait peu et préférait l'étude à tous les amusements de son âge.

Sa mère, dont il était l'unique affection, ne voulut pas se séparer de lui pour l'envoyer au collège. Elle lui donna des précepteurs à domicile.

Un de ces derniers, au lieu de faire traduire à son élève le *de Viris illustribus*, préféra lui mettre quelques romans entre les mains, afin d'avoir tout le loisir possible pour en lire lui-même.

En même temps il lui apprenait à fre-

donner de magnifiques couplets, dans le genre de celui-ci :

Qu'on est heureux,
Qu'on est joyeux,
Tranquille
A Romainville !
Ces bois charmants
Pour les amants
Offrent mille agréments.

Paul, à force de chanter la romance, voulut que son précepteur le conduisît sur les lieux mêmes qui avaient inspiré de si beaux vers.

Madame de Kock n'habitait plus sa maison de Passy. Elle demeurait alors sur le boulevard, non loin du Château-d'Eau¹.

¹ Dans la maison où est aujourd'hui le restaurant Truchot.

Tous les matins le précepteur et son élève gagnaient le faubourg du Temple, emportant cinq ou six volumes de Ducray-Duménil, avec des provisions de bouche pour la journée. Ils passaient la barrière, gravissaient la côte de Belleville, et ne tardaient pas à gagner les *bois charmants* de la romance, où provisions de bouche et volumes se dévoiraient à l'ombre des jeunes chênes.

Voilà ce qui explique le goût persistant de Paul de Kock pour la forêt de Romainville.

A l'âge de dix ans, il y faisait l'école buissonnière, de complicité avec son maître; plus tard, il y égara ses premières amours, et finit par y dresser une tente, qu'il habite encore.

Le goût de la lecture avait remplacé chez lui le goût de l'étude sérieuse.

Il lisait en mangeant, il lisait au lieu de dormir ; il emportait un livre avec lui dans les salons où le conduisait sa mère.

— Comme votre fils est studieux ! dit à madame de Kock un ancien ami du banquier son époux. Que lis-tu là, mon petit homme ? L'histoire romaine, je gage !

— Non, répondit Paul, je lis *Alexis ou la Maisonnnette des bois*.

— Un roman ! s'écria le personnage tout scandalisé. Vous laissez lire des romans à un enfant si jeune, madame ?

— Son précepteur le lui permet, répondit la mère un peu confuse.

— Eh bien ! son précepteur mérite d'être cassé aux gages !

— Pourquoi cela, je vous prie ? demanda Paul, avec un accent de résolution qu'on ne lui avait jamais connu jusqu'alors. Je lis des romans, monsieur, parce que je veux en faire, et j'apprends mon métier ! De quoi vous mêlez-vous ?

La réponse était vive.

Madame de Kock gronda son fils et ne parut pas très-émervueillée de la vocation qu'il annonçait.

Elle renvoya le précepteur, pour en choisir un autre, qui avait un système d'enseignement moins romanesque.

Adieu les promenades à Romainville ! adieu les attrayantes lectures sous l'ombrage ! Il fallut en revenir bon gré malgré aux thèmes et aux versions. Les vo-

lumes de Ducray-Duménil furent cruellement arrachés des mains de Paul, et, deux années après, on le fit entrer dans une maison de banque, afin d'éteindre sous les glaces de l'arithmétique et du calcul le feu de l'imagination qui éclatait dans cette jeune tête.

A quinze ans, il était commis chez MM. Scherer et Finguerlin.

Ces financiers avaient établi leur comptoir au coin de la rue Taitbout, dans ce vaste hôtel occupé depuis par un Russe millionnaire, M. Demidoff, qui déménagea vers 1822 pour céder la place au *Café de Paris*.

Sachant que sa mère avait une fortune médiocre, et ne voulant pas lui résister dans la direction qu'elle donnait à son

avenir, Paul sembla prendre goût aux arides travaux de la maison de banque.

Mais, sous les grands registres où ses patrons lui faisaient écrire des comptes, se cachait plus d'un volume que n'avait pas signé Barrême ; et, dans une poche du portefeuille aux négociations, les regards indiscrets auraient pu découvrir certain cahier mystérieux, sur les pages duquel notre admirateur de Ducray-Duménil traitait des questions un peu moins sèches que les questions financières.

Paul écrivait un chapitre entre deux bordereaux, additionnant ou dialoguant tour à tour, se consolant des chiffres par la phrase, et négligeant un total pour mieux calculer une péripétie.

Les comptes étaient faux ¹, mais le chapitre finissait bien.

Chaque jour le manuscrit devenait plus considérable, et Paul n'osait pas emporter au logis maternel ses élucubrations secrètes, dans la crainte qu'on ne les trouvât en son absence et que le feu n'en fît justice.

— Eh ! mais, lui dit, un matin, M. Scherer, en frappant sur le portefeuille mentionné plus haut, il est donc venu par le courrier beaucoup de mandats de la province ?

— Non, monsieur, pas plus que d'habitude, répondit Paul déconcerté.

¹ Paul de Kock, depuis son séjour dans la maison de banque, conserve la prétention d'être excessivement fort en calcul.

— Que diable, pourtant, ce portefeuille est plein ! Vous en avez la clef, voyons un peu.

Il fallut obéir. Le manuscrit fut découvert.

— Je ne me trompe pas... c'est un roman que vous écrivez là, jeune homme ?

— Pardon, murmura Paul ; prenez garde, je vous prie... Vous allez déchirer les feuillets.

— Le beau malheur ! cria le banquier qui passait de la surprise à la colère et tournait avec violence les pages du manuscrit. Vous ne rougissez pas de perdre à de telles sottises le temps que vous devez consacrer ici aux affaires sérieuses ? *L'Enfant de ma femme*. On ose

fabriquer chez moi un roman qui a pour titre *L'Enfant de ma femme* ! C'est d'une immoralité notoire. Et les titres de chapitre, écoutez cela, je vous prie : *La Ferme et le Grenier à foin* !... Que se passe-t-il dans votre grenier à foin ?.... *La Tante de Jeanneton* !... Cette Jeanneton n'est probablement qu'une gourgandine ?

— Je vous prie, monsieur, dit Paul, de vouloir bien vous dispenser de toute espèce de commentaire. S'il ne vous plaît pas qu'un de vos commis écrive des romans, je vais à l'instant même quitter vos bureaux.

— Ah ! monsieur me met le marché à la main ! Soit. Vous n'êtes plus attaché à ma maison de banque.

— Et j'en suis dans le ravissement ! dit Paul avec un salut profond.

Il sortit pour aller apprendre cette nouvelle à sa mère, et lui déclara que tout son temps à l'avenir serait consacré à la littérature.

— Voilà mon premier roman, lui dit-il, et ce ne sera pas le dernier. Si tu pleures, tu m'ôteras mon courage ; il vaut bien mieux rire ! Écoute seulement un chapitre.

Une demi-heure après, madame de Kock se tordait sur un fauteuil et riait aux larmes.

Son fils venait de se révéler à elle avec toute son originalité comique et sa verve désopilante.

Dès le jour même, Paul se mit à la

recherche d'un éditeur ; mais il n'en trouva pas un seul qui daignât examiner son œuvre. Il se heurtait à l'éternel obstacle que l'écrivain rencontre au début de la carrière.

« Un bon éditeur ne doit pas savoir lire ! » C'est le triomphant axiome que tous ces messieurs vous jettent à la tête. Avant de vous imprimer, ils exigent que vous soyez connu. Or, comment serez-vous jamais connu, si l'on ne vous imprime pas ? Ceci n'est plus leur affaire ; ils vous laissent empêtré dans le cercle vicieux.

Madame de Kock avait quelques économies devant elle.

— Prends mille francs, dit-elle à Paul, et porte ton manuscrit à un imprimeur.

Le jeune homme ne se fit pas répéter deux fois cette bienheureuse invitation.

Mais il n'était pas au bout de ses peines.

Une fois un livre imprimé, l'essentiel est de le vendre, et *l'Enfant de ma femme* ne trouva point d'acheteurs. Paul déposa vainement ses exemplaires dans les principales maisons de librairie. Jamais un éditeur ne pousse un livre dont il n'a pas fait les frais.

Cependant notre héros ne perd point courage.

Il écrit un second livre qui a pour titre : *Georgette ou la Fille du tabelion* ; mais ceux auxquels il le propose lui répondent :

— Attendez au moins que le premier

soit vendu ! Nous avons encore tous vos exemplaires au grand complet.

Paul de Kock attendit deux ans.

Vingt fois il fut sur le point de livrer aux flammes cette pauvre *Georgette*, dont la folle histoire et les malheurs ont depuis excité tant d'éclats de rire et fait couler tant de larmes.

Une circonstance inattendue rendit tout à coup les libraires plus favorables au jeune écrivain.

Las de frapper continuellement à leur porte sans résultat, Paul avait pris le parti de travailler pour le théâtre, et un mélodrame de sa composition, *Catherine de Courlande*¹, reçu à l'Ambigu-

¹ Paul de Kock, avant cette pièce, en avait déjà fait jouer quelques autres, dont voici les titres : *Ma-*

Comique, obtint un succès étourdissant.

Ce ne fut plus alors le jeune homme qui alla frapper à la porte des éditeurs, ce furent ces messieurs qui vinrent lui rendre humblement visite et lui acheter le droit d'imprimer sa pièce.

— Ne m'avez-vous pas autrefois, lui dit Barba, proposé certain ouvrage?...

— Oui, mon roman *Georgette*.

— Est-ce que vous l'avez toujours?

— Le manuscrit est là dans mes cartons.

dame de Valnoir (sujet emprunté à Ducray-Duménil), — *le Moulin de Mansfeld*, — *la Bataille de Veilane*, — *Monsieur Mouton*, — *Monsieur Graine de lin* — et *les Époux de quinze ans*. Les trois premières sont des mélodrames, les autres sont des vaudevilles.

— Je m'occupe à peu près exclusivement de pièces de théâtre, dit Barba ; mais je puis vous trouver un éditeur de romans.

— En vérité ? s'écria Paul avec joie.

— Combien lui vendrez-vous ce livre ?

— Ce qu'il m'en offrira.

— Vous êtes sûr alors de traiter avec mon homme. Je vous l'enverrai.

Le lendemain Paul de Kock vit entrer chez lui l'éditeur Hubert de la Galerie de bois, qui débuta par se plaindre de l'indifférence du public pour les livres.

— Ah ! monsieur, dit-il, aujourd'hui les romans ne se vendent plus, et les affaires sont détestables ! Néanmoins,

comme Barba s'intéresse à vous, je veux bien imprimer *Georgette*; mais je ne vous paierai pas le manuscrit bien cher.

— Combien ? demanda Paul.

— Deux cents francs.

— En espèces ?

— Non pas ! Je vous ferai un règlement à huit mois de date. Il faut me laisser vendre mon édition.

— Fort bien. Mais si vous la vendez tout entière ?

— Alors je vous compterai deux cents francs de plus.

— Voilà mon manuscrit, emportez-le, dit le jeune homme.

Notre libraire de la Galerie de bois s'en alla, très-satisfait de la rondeur de

Paul de Kock en affaires. Il publia *Georgette* de compte-à-demi avec Barba. La vente fut magnifique. Au bout de six semaines les associés eurent environ mille écus de bénéfice net.

Seulement il se trouva que l'édition n'était jamais entièrement épuisée. Toujours on avait des volumes de *Georgette* à montrer à l'auteur, quand il réclamait les deux cents francs supplémentaires.

Il faut, dans l'intérêt des écrivains à venir, dévoiler ces petites ruses de librairie, auxquelles nous nous sommes tous laissé prendre.

Après *Georgette*, Paul de Kock donna successivement à ses lecteurs *Gustave ou le Mauvais sujet*, — *Frère Jacques* et *le Voisin Raymond*. Le succès de ces

deux derniers livres fut immense, et l'auteur se vit littéralement assiégé par les libraires.

C'était une course au clocher pour avoir ses manuscrits.

Barba résolut d'en finir avec toutes ces rivalités commerciales. Il avait le premier découvert la mine; en conséquence il se mit en mesure d'exploiter à lui seul le talent de Paul de Kock et de ne pas laisser aux autres le plus léger filon.

— Vous avez quelquefois en ma présence, lui dit le fin libraire, manifesté le désir de louer dans les environs de Paris une maison de campagne?

— A Romainville, Barba! oui, c'est mon rêve!

Qu'on est heureux
Qu'on est joyeux...

— Je connais la suite, interrompit l'éditeur. Il est certain que là-bas, sous la verdure, aux côtés d'une petite femme aimable, vous travailleriez comme un ange.

— Mieux qu'un ange, Barba, beaucoup mieux, mon cher !

Ces bois charmants
Pour les amants...

Mais vous m'avez dit que vous connaissiez la suite. Pourquoi diable venez-vous ainsi renouveler mes douleurs ? La femme est prête, Barba ; mais la maison ?... Je dépense déjà plus que je ne gagne ; un double loyer me ruinerait.

— Bah ! si je vous fais des rentes ?

— Vous voulez me faire des rentes, généreux éditeur. Touchez là, j'accepte !

— Par exemple, il faut vous engager à ne travailler que pour moi.

— Tout ce que vous voudrez, Barba !
Ma maison de Romainville, et je suis à vous, encre et plume, jusqu'au dernier chapitre !

L'éditeur tira de sa poche un traité dont toutes les clauses étaient prêtes. Paul de Kock se liait par cet acte, pour dix années entières, et chacun de ses ouvrages ¹ était acheté d'avance au prix de deux mille six cents francs.

— Bravo !.... c'est convenu, Barba !...

¹ En quatre volumes in-douze.

je signe des deux mains, et je pars pour Romainville ¹.

— Allons, voilà ma fortune faite ! pensa l'éditeur.

Monsieur Dupont, publié deux mois après, se vendit à six mille exemplaires.

Le jour où l'on mettait en vente un roman de Paul de Kock, il y avait une véritable émeute en librairie. On courait prendre les volumes par centaines, et les cabriolets brûlaient le pavé pour aller répandre l'œuvre nouvelle d'un bout de Paris à l'autre. L'affiche était presque simultanément collée à toutes les vitres des cabinets de lecture, qui achetaient quelquefois jusqu'à dix exemplaires du

¹ Paul de Kock n'eut cependant sa maison que bien des années après, comme on le verra tout à l'heure.

même ouvrage, sans pouvoir contenter l'impatience des lecteurs.

Jamais romancier n'eut une vogue plus universelle et plus soutenue.

Après *Monsieur Dupont* vinrent *le Barbier de Paris*, — *Jean*, — *la Laitière de Montfermeil*, — *Sœur Anne*, — *la Femme, le Mari et l'Amant*, — *la Maison blanche*, — *André le Savoyard*, — *l'Homme de la nature et l'Homme policé*, — *Madeleine et le Cocu*¹, titre au-

¹ Tous les romans dont nous donnons ici la liste ont été publiés par Barba père, de 1816 à 1827. A cette époque, Barba fils conclut avec le romancier un nouveau traité, à des conditions pécuniaires plus fortes, et publia les ouvrages dont les titres suivent : *Un bon Enfant*, — *Zizine*, — *l'Homme à marier*, — *la Jeune homme charmant*, — *le Tourlourou*, — *Ni jamais ni toujours*, — *la Pucelle de Belleville* — et les *Mœurs parisiennes*. Paul de Kock, à l'expiration du traité de Barba fils, ne voulut plus se lier par au-

dacieux qui épouvanta les lectrices, mais que l'auteur conserva sur toutes les éditions du livre, en s'appuyant, à tort ou à raison, de l'exemple de Molière.

Celles de ces dames qui n'osaient pas prononcer le mot, disaient, en entrant au cabinet de lecture :

— Voulez-vous, je vous prie, me donner le *dernier* de Paul de Kock ?

cun engagement. Il vendit à différents libraires, et souvent à des prix énormes, *la Jolie Fille du faubourg*, — *l'Homme aux trois culottes*, — *l'Amoureux transi*, — *Ce Monsieur*, — *Carotin*, — *Mon ami Piffard*, — *Jenny ou les Trois Marchés aux fleurs*, — *Sans cravate*, — *la Famille Gogo*, — *l'Amant de la lune* (payé vingt-deux mille francs par le libraire Baudry), — *l'Amour qui passe et l'Amour qui vient*, — *Taquinot le bossu*, — *Une Gaillarde* — *Cerisette*, — *la Mare d'Auteuil*, — *les Étuvistes* (roman dans le genre du *Barbier de Paris*), — un *Monsieur très-tourmenté* — et *la Bouquetière du Château-d'Eau*. Les œuvres complètes de Paul de Kock forment plus de cent volumes in-octavo.

Et Dieu sait comme le rouge leur montait au front, quand un malin commis s'exclamait devant quinze ou vingt lecteurs de journaux :

« — C'est *le Cocu* que vous demandez ? Voici *le Cocu*, madame ! »

On n'alla plus chercher le livre soi-même ; on l'envoya prendre par les femmes de ménage et par les concierges.

Nous venons de raconter les faits sans appréciations, sans commentaires. Dans la littérature de haut parage, on a pour Paul de Kock un dédain superbe. Il faut voir le sourire de pitié qui contracte certaines lèvres lorsqu'on prononce le nom de cet écrivain. Paul de Kock, allons donc ! Est-ce que Paul de Kock sait

écrire ? C'est le romancier des cuisinières, des valets de chambre et des portiers !

Là-dessus on fait une pirouette , et notre auteur est condamné sans miséricorde , en dernier ressort.

Il n'y a plus d'appel possible.

Ceux même qui ont éprouvé quelque plaisir en lisant ses ouvrages n'osent point en faire l'aveu, dans la crainte de passer pour des sots ou pour des gens de mauvais goût.

Jusqu'ici, dans nos petits livres, nous avons eu la parole franche, et nous continuerons de formuler notre pensée nettement et sans ambages. Loin de nous la prétention ridicule de nous poser en juge infallible ; mais ce que nous pou-

vons affirmer sans crainte, c'est que le préjugé, la mauvaise foi, l'envie n'ont sur nous aucun empire.

Nous étudierons, en conséquence, les œuvres de Paul de Kock, absolument comme si nos grands seigneurs de lettres n'avaient pas donné leur avis avant nous ¹.

Il est certain que l'auteur de *Frère Jacques* et du *Voisin Raymond* ne cultive que médiocrement le style et soigne

¹ Un seul a toujours rendu justice à Paul de Kock, c'est M. Alexandre Dumas. Un soir, aux beaux jours de Saint-Germain, un flatteur disait à sa table : « Maître, il ne restera que trois romanciers de notre siècle, vous, madame Sand et Balzac. — Veuillez, répondit l'amphitryon, en ajouter un quatrième. — Qui cela ? — Paul de Kock ; il vivra plus longtemps que nous. Si vous ne partagez pas mon opinion, c'est que vous ne l'avez point lu. » Cette anecdote est parfaite-

fort peu ses périodes ; il ne recherche ni l'éclat, ni la pureté, ni la correction. Le mot arrive, il l'écrit comme il se présente. Sa phrase est sans gêne ; elle se rit de toutes les délicatesses de la forme, et marche cavalièrement, à l'hurluberlu, sans s'inquiéter ni de l'élégance, ni de la tournure, ni de la méthode.

C'est un tort sans doute, un tort très-grave, et Paul de Kock en est le premier puni, puisqu'il n'a point l'estime des hauts barons littéraires.

ment authentique, et les occasions de féliciter M. Dumas sont trop rares, pour que nous ne saisissions pas celle-ci avec empressement. Ah ! si les œuvres de Paul de Kock avaient seulement cinquante ans de plus, quelle abondante moisson M. Dumas pourrait y cueillir ! Du reste, certains auteurs ne se gênent pas pour dépouiller Paul de Kock de son vivant. Nous citerons, entre autres, Maximilien Perrin et M. Clairville.

Mais, entre nous, et bien bas, de peur que ces messieurs ne viennent à nous entendre, croyez-vous qu'une renommée s'établisse sur une échelle aussi vaste, et qu'un écrivain soit lu d'un bout du monde à l'autre, sans avoir des qualités réelles, un mérite incontestable ?

Chut !..... Parlons toujours à voix basse.

Les qualités de Paul de Kock sont précisément celles que beaucoup de ces messieurs n'ont pas. Il est d'un naturel exquis ; ses caractères ont un cachet de vérité saisissant. Vous avez vu ses types, vous les connaissez ; ils sont autour de nous, on les coudoie. Cela marche, cela palpite, cela respire. Hier, vous les avez rencontrés, demain vous

les rencontrerez encore. L'auteur les a pris tout grouillants dans la société vivante pour les transporter sur ses livres. Mœurs, allures, langage, originalité populaire, malice parisienne, bonhomie campagnarde, sottise bourgeoise, tout est reproduit, calqué, daguerréotypé le plus fidèlement du monde, au physique comme au moral. Paul de Kock ignore la convention et la fantaisie, il ne sait que la nature. Ses œuvres sont un miroir où une multitude de personnages peuvent s'admirer de pied en cap.

S'ils font la moue, s'ils refusent de se reconnaître dans leur niaiserie ou dans leur extravagance, le voisin se met à rire et les reconnaît toujours.

Ce mérite complet d'observation chez

un écrivain est sans contredit une puissance énorme, et le succès de Paul de Kock s'explique déjà plus facilement. Si vous joignez à cela une science parfaite de l'âme, une sensibilité véritable, une délicatesse merveilleuse à toucher les cordes du cœur, vous conviendrez avec nous que les partisans exclusifs du style ont mauvaise grâce à ne pas lui tenir compte de ces ressources précieuses de son talent.

Ne riez pas, messieurs, quand on vous parle de la sensibilité de Paul de Kock !

Si vous avez lu l'histoire de *Sœur Anne*, et si vous n'avez pas été profondément émus par les souffrances de cette pauvre muette, dont l'âme tout entière

est passée dans le geste et dans le regard, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer.

Si Denise, la gentille *Laitière de Montfermeil*, avec son candide amour, ne vous semble pas un type ravissant et plein de grâce; si les scènes de la Chaumière, la marmite de Coco, la chèvre blanche qui dort aux pieds de l'enfant, tous ces tableaux naïfs d'innocence vous laissent froids et insensibles; si vous ne pleurez pas à l'arrivée d'Auguste, malheureux et ruiné, chez ces bons villageois qui l'aiment, nous n'y comprenons plus rien.

Nécessairement il vous manque quelque chose au cœur.

Le Cocu lui-même, en dépit de son

titre risqué, est un chef-d'œuvre de sentiment, un drame plein d'émotions, une étude de première force, un tableau sinistre qu'une femme ne peut envisager sans frémir, et dont chaque détail est une menace ou une leçon.

Retranchez la phrase leste et le mot grivois que Paul de Kock a l'habitude d'employer trop souvent; enlevez de ses livres quelques situations saugrenues, coupez çà et là quelques scènes décolletées, et vous aurez, quoi qu'on dise, un écrivain moral ¹, qui n'attaque ni la religion, ni la société, ni la famille.

¹ « Le sage, dit-on, n'affirme rien sans preuve. » On sera curieux peut-être d'apprendre quel a été le but moral de Paul de Kock dans quelques-uns de ses romans les plus en vogue. — *Georgette* est la vie d'une femme entretenue, dont la fin terrible est une cruelle

Nous ne prétendons pas dire qu'il faille, pour cela, donner ses œuvres aux jeunes personnes, afin de leur former l'esprit et le cœur.

Mais, puisque les romans pullulent autour de nous, puisque la France en est couverte; puisque le hasard, malgré

punition de ses erreurs. — *Gustave* montre le danger des folles amours, châtiées par l'infortune quand l'amour honnête obtient sa récompense. — *Frère Jacques* est l'histoire de deux frères, dont l'un, gâté par ses parents, tombe, de débauche en débauche et de crime en crime, jusqu'au bagne, tandis que celui qu'ils avaient déshérité de leur affection devient un modèle de probité, de vertu et d'honneur. — *Mon Voisin Raymond* est l'apologie complète et le triomphe de la femme vertueuse. — *L'Homme de la nature et l'Homme policé* fait ressortir les heureux résultats de l'éducation. — *La Femme, le Mari et l'Amant* est une leçon pour les maris, toujours portés à délaisser une compagne aimante, dévouée, fidèle. — Dans *Un bon Enfant*, Paul de Kock veut corriger les caractères faibles, qui, sans être absolument vicieux, descendent

la surveillance la plus active, peut les faire tomber à chaque minute entre les mains de nos femmes et de nos filles, mieux vaut encore qu'elles lisent *le Cocu* et *Monsieur Dupont* que certaines œuvres de madame George Sand ou de l'auteur d'*Antony* ¹.

parfois jusque sur la pente du crime. — On trouve dans *André le Savoyard* le type le plus touchant de la reconnaissance pour un bienfait. — *Cerisette* est une jeune fille que la séduction et la misère ont fait tomber jusqu'aux derniers rangs de la société, et qui se relève à force de bonne conduite, de travail et de repentir. Nous ne pousserons pas plus loin cette étude. Un seul des ouvrages de Paul de Kock ne renferme pas une leçon de moralité satisfaisante : c'est *la Pucelle de Belleville*. Souvent il exprime le regret d'avoir écrit ce livre.

¹ « Nous sommes bien certain, dit M. Louis Huart dans la *Galerie de la presse*, qu'*Antony* a causé plus de désordre dans la société que tous les romans de Paul de Kock réunis. »

De deux maux, a dit la sagesse des nations, il faut choisir le moindre.

Le livre qui s'attaque aux croyances et qui les sèche dans leur racine par le souffle ardent de la passion ; le livre qui excuse le vice et le couvre du manteau du paradoxe pour le déguiser en vertu ; le livre qui apprend à mentir à soi-même et à sa conscience ; le livre qui désole, le livre qui déprave, voilà celui qu'il faut condamner, celui qu'il faut proscrire.

Jamais Paul de Kock n'a écrit de ces livres-là.

Si parfois il évoque de folles images, elles s'envolent presque aussitôt sur un éclat de rire. Il ne les entoure pas des ombres provoquantes du rêve, des voiles

hypocrites du mystère, pour mieux y arrêter la réflexion et la pensée. De page en page une folie chasse l'autre, et l'on arrive à un dénouement sérieux, irréprochable. Après avoir sauté par-dessus la boue sans se faire de tache, on se retrouve sain et sauf sur le grand chemin de la morale, du devoir et de l'honneur.

Peut-être allez-vous nous dire qu'il était parfaitement inutile de traverser pour cela des sentiers fangeux.

C'est notre avis.

Nous expliquons l'auteur de *Georgette*, nous ne le justifions pas. Il nous est permis de mentionner ses mérites, sans qu'on soit en droit de nous dire que nous prenons parti pour ses torts. Comme

résultat de lecture, il est moins à craindre que beaucoup d'autres; voilà ce que nous prouvons, et nous ne voulons rien prouver au delà.

Un des caractères les plus saillants du génie de Paul de Kock est cette facilité prodigieuse qu'il possède de pouvoir, presque sans transition, passer du comique au sérieux et du rire aux larmes.

Après des scènes burlesques et désopilantes comme celles de la mère Thomas chez son fils, M. de la Thomassinière, arrive un épisode comme celui d'Auguste chez le vieux Dorfeuill. Le cœur est satisfait, l'âme est contente. On rit beaucoup mieux après avoir pleuré.

Paul de Kock sait comme on fait les crêpes dans la chambre d'une grisette.

Il vous donne un spécimen de l'orthographe de ces demoiselles, qui écrivent sur leur porte :

« *Je cuis chez la voisine.* »

Et les folles promenades à Romainville, aux prés Saint-Gervais, sous les lilas, dans les champs, le long des sentiers sablonneux ! et les éclats de joie, les sauts, les gambades, les culbutes sur l'herbe ! et ces turbulentes descriptions des Champs-Élysées, des barrières, du vieux Tivoli qui n'existe plus, où retrouverez-vous tout cela, si ce n'est dans les romans de Paul de Kock ?

Et les soirées bourgeoises, comme il sait les peindre !

Et ce bal du Cadran-Bleu, où M. Robineau perd sa perruque ! et le bilboquet dans la gibelotte ! et le tabac dans l'œil ! et le fromage mou sur la face ! et les culottes trop étroites ! et les robes trop courtes ! et ces innombrables incidents, où le ridicule, toujours saisi à point nommé, provoque forcément l'éclat de rire !

Savez-vous comment notre héros entame un livre ? Écoutez, nous allons vous en donner un exemple :

Le père Lucas, brave paysan, chevauche sur une rosse abominable. — Hue, Zéphire ! hue donc ! mais Zéphire ne va pas même au trot. Tout à coup, un poids nouveau tombe

sur la croupe de l'animal, et la secousse semble lui donner des ailes. Zéphire galope pour la première fois de sa vie. Lucas veut crier; deux bras l'entourent et le serrent fortement: le pauvre villageois croit avoir le diable en croupe. Mais un éclat de rire le rassure. Il tourne la tête, risqué un œil et voit, au lieu du diable, un jeune homme dont la mise est un peu en désordre, mais dont le visage n'a rien d'effrayant.

— Morgué, monsieur, il faut avouer que vous m'avez fait une fière peur!

— N'est-ce pas, mon gros père?

— Qu'aurait dit not' femme, si all' m'avait vu revenir mort à la maison?

— Parbleu! elle se serait consolée...

— Oh! ça, c'est possible!

Et le dialogue continue sur le dos de Zéphire. Soudain le galop de plusieurs chevaux se fait entendre. — C'est moi que l'on poursuit! s'écrie le jeune homme. Il bourre de coups la monture de Lucas; mais Zéphire, qui n'est pas habituée à un pareil traitement, se livre à une noble fureur. Elle regimbe,

gambade, rue, brise son mors et emporte ses cavaliers vers une mare, où barbotent tranquillement une douzaine de canards. Lucas crie : — Arrête! arrête! On crie derrière nos voyageurs : — Arrêtez! arrêtez! Zéphire entre dans la mare; elle s'embourbe, tombe de côté; les cavaliers en font autant; on roule sur les canards, on en écrase quatre, on se mouille, on se crotte, on crie, on ne s'entend plus.

Voilà comment débute le roman de *Gustave*.

Le *mauvais sujet*, on le devine, est en plein dans ses aventures; elles vont continuer à la ferme de Lucas.

En vain, l'oncle de Gustave, un vieux colonel, sermonne son neveu pour le faire changer de conduite.

— Asseyez-vous là, Gustave, devant moi. Restez tranquille si vous pouvez; mais mor-

bleu! ne m'interrompez pas! — Mon cher oncle, je sais trop ce que je vous dois... — Silence! Votre mère, ma sœur, était une femme aimable, rangée, économe... — Elle avait toutes les qualités. — Taisez-vous, monsieur! Aveuglée par son amour pour son cher fils, elle ne voyait pas qu'il était emporté, menteur, joueur... — Ah! mon oncle! — Morbleu! vous taisez-vous! J'ai passé une partie de ma vie à l'armée. Lorsque, dans les rares voyages que je faisais à Paris, j'allais voir ma sœur, vous preniez mon épée et la mettiez à la place de la broche. Mon plumet devenait la proie du chat; mon chapeau changeait de forme, mes épaulettes n'avaient plus de grains; je trouvais à mes pistolets du fromage de Gruyère pour pierre, et de la cendre dans le bassinet. Tout cela n'était que bagatelles. Je m'apercevais que vous n'appreniez rien. Votre mère vous avait donné des professeurs que vous n'écoutez point; vous dansiez avec votre maître de latin et d'histoire; vous tiriez des pétards au nez de votre maître de violon; vous mettiez des bouts de

chandelle dans les poches de votre maître de dessin ; vous faisiez le diable enfin ! Je disais à ma sœur de vous corriger. Pauvre Hortense ! elle vous trouvait charmant ! — Ah ! mon oncle, toutes les dames étaient de l'avis de ma mère ! — Oui !... c'est pour cela que vous les aimez toutes généralement ? — C'est par reconnaissance, mon oncle.

On voit que si Paul de Kock n'a point de style, comme le crient sur les toits nos sévères aristarques, il parle néanmoins le français tant bien que mal.

Cela suffit à la masse des lecteurs qui dévorent ses livres.

Mais c'est à l'étranger surtout que l'auteur de *Sœur Anne* obtient un succès colossal. Chez nos voisins, son défaut de style disparaît sous la traduction ou s'impute au traducteur,

et toutes ses qualités lui restent, c'est-à-dire sa verve chaleureuse et son inépuisable gaieté.

Les Italiens, les Allemands, les Russes, les Anglais, les Américains ne lisent que du Paul de Kock, absolument comme, en fait de théâtre, ils ne veulent entendre parler que de M. Scribe.

A Rome, le prédécesseur de Pie IX avait toujours entre les mains un livre du joyeux romancier.

Quand un Français de distinction demandait audience et se présentait au Vatican pour baiser la mule du Saint-Père, le premier mot que lui adressait le pontife était toujours celui-ci :

« — *Come sta il signor Paolo de*

Kock? Lei devra conoscerlo? Comment se porte M. Paul de Kock? Vous devez le connaître ? »

Les contrefacteurs belges, avant la promulgation de la loi tardive qui a mis un terme à leurs *emprunts*, exportaient régulièrement en Amérique vingt ou trente mille exemplaires de chacun des livres de Paul de Kock, ce qui représente, en y ajoutant ce qu'ils vendaient en Europe, un total de douze à quinze millions de volumes, pour lesquels ces aimables partisans de la littérature à bon marché ne donnaient pas un centime à l'auteur.

Encore prétendaient-ils que celui-ci leur devait de la reconnaissance, pour l'avoir *popularisé*.

Un autre mot serait plus juste, mais beaucoup moins original.

A force de lire les œuvres du célèbre romancier, les Américains voulurent ~~avoir quelques~~ renseignements sur sa vie intime. Or, comme on manquait de détails biographiques, on se permit d'en fabriquer à New-York, et l'on publia surtout un volume dont le titre va faire bondir nos lecteurs :

« LES AMOURS DE GEORGE SAND ET DE PAUL DE KOCK ! »

Notez que le père de *Monsieur Dupont* n'a jamais vu de sa vie la mère d'*Indiana*, et que, s'il tient compte au premier bas-bleu de la France des charmes de son style, en revanche il déteste

cordialement ses principes, soit en politique, soit en morale.

Il n'y a donc jamais eu entre eux de rapprochement possible.

Paul de Kock a écrit une multitude de pièces pour le théâtre; presque toutes sont tirées de ses livres et portent le même titre ¹.

¹ Parmi celles dont le sujet n'a pas été emprunté à ses romans, nous citerons *le Philosophe en voyage*, — *les Enfants de maître Pierre*, — *le Muletier*, trois opéras-comiques, dont Mengal, Pradher et Hérold ont écrit la partition; — *le Caporal et la Payse*, — *Un mari perdu*, — *le Commis et la Grisette*, — *la Gardemalade*, — *les Bains à domicile*, — *Un bal de grisettes*, — *la Salle Ventadour*, — *la Famille Fanfreluche*, — *l'Auberge de Chantilly*, — *les Jeux innocents*, — *la Femme à deux maris*, etc., etc. Ces dernières pièces ont été jouées avec beaucoup de succès au Palais-Royal, au Vaudeville, aux Variétés et au Gymnase. Les drames de Paul de Kock, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : *Tout ou rien* (3 actes),

A calculer le nombre des volumes et des actes, on pourrait croire que nous sommes en présence de l'un des écrivains de l'époque les plus laborieux et les plus infatigables.

Erreur!

Notre héros est la paresse incarnée, la flânerie en bonnet grec et en robe de chambre.

Seulement il écrit avec une facilité prodigieuse ¹. Vingt-quatre heures pour

— *la Veille de Wagram* (4 actes), — *la Bohémienne de Paris* (5 actes), etc. Il est aussi l'auteur d'une féerie très-remarquable, intitulée *la Chouette et la Colombe*. Il a eu pour collaborateurs dans quelques-unes de ses pièces MM. Varin, Boyer (pseudonyme d'un homme très-aimable attaché à l'un des premiers hôpitaux de Paris), Couailhae et les frères Cognard.

¹ Jamais il ne relit ses phrases. [Il compose avec une rapidité de douze pages à l'heure, et ses manus-

une pièce, quinze jours pour un livre ; jamais plus, quelquefois moins, voilà sa règle.

Lors du premier traité signé avec Barba père, et dans son désir d'avoir à Romainville une maison de plaisance, vous croyez peut-être que Paul de Kock se hâta de livrer, année commune, cinq ou six romans, qu'il pouvait écrire sans gêne et sans fatigue ? Détrompez-vous. La maison du bois était son rêve ; mais le rêve amenait la paresse, la paresse n'amenait pas l'argent, et l'impossibilité d'avoir deux domiciles ne faisait que s'accroître de jour en jour.

crits n'ont point de ratures. Sur ses épreuves, jamais de changements. Les compositeurs d'imprimerie parlent de lui élever une statue.

Paul de Kock était jeune ; il aimait le plaisir.

Enfant chéri des dames,
Il fut dans tout Paris
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.

Il eut une quantité d'aventures extrêmement piquantes, dont la plupart ont trouvé place dans ses romans. Voici, nous ne disons pas la plus curieuse, mais une de celles que nous pouvons raconter.

Paul de Kock adore les chats ¹.

¹ Il aime aussi beaucoup les chevaux ; mais cette seconde passion lui a causé nombre de mésaventures. Voulant à tout prix devenir bon cavalier et faire avec ses amis des promenades aux environs de la capitale, il choisissait par prudence la rosse la plus abominable du manège. « Au moins, disait-il, voilà un cheval qui ne s'emportera pas ! » Mais, comme il se piquait d'amour-propre et voulait galoper à la suite de ses com-

Son goût pour ces animaux était déjà connu en 1825. Voici le singulier poulet qu'il reçut un jour :

pagnons, la rosse fléchissait presque toujours sur ses jambes de devant, et le romancier, lui, passait par-dessus la tête, pour aller, à dix pas plus loin, rouler dans la poussière. Il tomba quarante ou cinquante fois de suite, sans perdre courage, et finit par caracolier avec toute la grâce d'un écuyer du cirque. Seulement, un soir, à Montmorency, après avoir un peu trop dîné chez Leduc, il laisse au garçon traiteur le soin de sangler sa monture. On arrive sans encombre à Paris; mais sur le boulevard, au beau milieu d'un galop triomphal exécuté par nos dîneurs, la selle tourne et Paul de Kock, pour la cinquante et unième fois, va mesurer le sol. Il se relève sain et sauf. Malheureusement, son cheval effrayé se précipite contre un tas de pierres, entassé près de là par les paveurs, et se blesse aux deux genoux. Paul de Kock ne peut se remettre en selle. Il ramène piteusement sa monture tout le long des boulevards. On le reconnaît, et les gamins crient : « C'est M. Paul de Kock qui a couronné son cheval! — Bien, mes amis, je le paierai! » répond notre héros, un peu confus de l'aventure. En effet, il le paya fort cher. Ceci le dégoûta des chevaux; il reporta toute son affection sur les chats.

« Je suis une pauvre chatte bien malheureuse, et je veux absolument sortir de la situation dans laquelle je me trouve; j'ose espérer que vous m'y aiderez; c'est pourquoi je me confie à vous. Je suis jeune et gentille, j'ai le poil noir et les pattes blanches; je fais facilement *ronron* quand on me flatte. Par grâce, venez au rendez-vous que je vous donne. Je vous attendrai tantôt sur le boulevard entre chien et loup. Je ne signe pas, mais je mets ma griffe. »

Notre héros demeurait alors où il demeure aujourd'hui.

Depuis trente-quatre ans, il n'a pas quitté la maison n° 8 du boulevard Saint-Martin.

Il descendit à la brune, se doutant de quelle espèce était la chatte qui lui avait envoyé le message. Nombre de ces dames, après la lecture d'un roman, se

prennent d'une belle tendresse pour l'auteur, et se figurent qu'il va la partager. Leur illusion n'est pas longue.

Paul de Kock se trouva bientôt vis-à-vis d'une promeneuse élégante, vêtue d'une robe de satin noir, portant un cachemire noir, un chapeau de crêpe noir et des gants blancs.

C'était la chatte qui avait écrit le billet.

Lorsqu'elle écarta son voile, il reconnut une personne assez jolie, à laquelle il adressait rarement la parole dans les cercles où il faisait sa rencontre, précisément parce qu'elle lui semblait être une de ces natures exaltées qui gravissent jusqu'aux sommets les plus étourdissants de la passion.

Paul de Kock aime les amours en

plaine ; il veut pouvoir les fuir à son gré, sans se casser le cou dans les précipices.

Toutefois, comme la dame n'avait pas menti, comme elle était jeune et gentille, comme elle possédait des cheveux du plus beau noir, comme elle ôtait un de ses gants avec coquetterie pour laisser voir sa main blanche ; comme, au bout du compte, elle se montrait effectivement très-chatte et miaulait à ravir, il écouta, pendant toute la soirée, la confidence de ses peines.

Mais cela ne suffisait pas à la chatte noire.

Elle fit jurer au romancier qu'il l'enlèverait le lendemain, et qu'il ne la quitterait plus.

Or, en pareilles occasions, le serment, de part et d'autre, est assez ordinairement de la fausse monnaie. Paul de Kock jura tout ce qu'on voulut. La chatte affligée devait se trouver le lendemain, à huit heures du soir, dans une voiture close, au coin de l'allée des Veuves.

— J'aurai soin de ne pas y être, se dit tout bas le romancier.

Néanmoins, il ne pouvait laisser la dame se morfondre dans son véhicule. Il fallait trouver un dénouement à cette bizarre intrigue. Le lendemain, sur le point de dîner avec cinq ou six vaudevillistes de ses amis, Paul de Kock leur demanda l'appui de leur expérience et de leurs lumières.

— Te voilà bien embarrassé ! lui dit

l'un d'eux ; envoie-moi à ta place au rendez-vous.

— Vraiment, tu consentirais...

— Oui, certes. Écris une lettre d'excuses. Je me charge du reste.

— Garçon ! cria Paul de Kock, une plume et de l'encre !

— Un instant, messieurs, nous mourons de faim, dirent en chœur les autres vaudevillistes. Paul est le plus gourmand de la bande, c'est lui que nous chargeons de la carte du dîner.

— Soit, je vous dicterai cela tout en faisant ma lettre.

En moins de deux minutes, les excuses à la chatte noire étaient écrites et la

carte se trouva dictée. L'ami complaisant regarda sa montre.

— Sept heures, dit-il, je n'ai pas de temps à perdre. Dînez sans moi !

Il part, extrêmement satisfait de sa mission, et court allée des Veuves. Déjà la voiture est à son poste ; il prononce le mot d'ordre ; on ouvre une portière, qui bientôt se referme sur lui. Le cocher fouette ses chevaux, et la voiture s'éloigne au grand trot.

Cependant la dame ne tarde pas à être surprise du silence de son compagnon, qui se borne à lui presser tendrement la main. Elle le questionne, point de réponse. L'inquiétude commence à la saisir ; elle parvient, malgré l'obscurité, à

voir le visage de celui qui vient de s'installer à côté d'elle et pousse un cri d'effroi.

— Miséricorde ! qui êtes-vous, monsieur ?

— De grâce, madame, calmez-vous. Paul de Kock est mon ami. Dans l'impossibilité où il était de venir ce soir....

— Vous mentez ! vous êtes un imposteur !

— Non, madame, je vous le jure ; et la preuve, c'est qu'il m'a chargé pour vous d'une lettre...

Sans le laisser poursuivre, la chatte noire lui arrache vivement des mains le papier qu'il lui présente, fait arrêter la

voiture, descend, court au premier réverbère, et lit ce qui suit :

« Madame, je vous aime toujours..... Pour trois c'est assez... Vos traits sont gravés dans mon cœur.... Tête de veau naturelle... Mais ne pouvant aller vous rejoindre, je vous envoie... un homard... qui vous exprimera mes regrets... à la sauce ou à l'huile... »

La chatte noire ne veut pas en lire davantage.

Elle saute à la figure du malencontreux remplaçant de Paul de Kock, lui applique deux superbes coups de griffe et quatre soufflets, chiffonne la lettre avec rage, la lui jette au nez, remonte en voiture et disparaît, le tout en un clin d'œil,

sans que le vaudevilliste ait eu le temps de revenir de sa stupeur.

Il ramasse le billet du romancier, le lit à son tour et comprend tout.

Paul de Kock, écrivant d'une part et dictant de l'autre, a mêlé dans sa précipitation le menu du repas à ses excuses.

Afin de ne plus être tourmenté par les chattes noires ou blanches, notre héros se maria.

Sa vie, dès ce moment, fut moins dissipée et plus laborieuse. Les baptêmes arrivaient tous les neuf mois ; il admira la fécondité de son hymen et se piqua d'émulation.

Plus sa femme lui donnait d'enfants, plus il écrivait de livres.

De 1828 à 1835, madame de Kock fut six fois mère, et les éditeurs de son époux vendirent dix-huit ouvrages nouveaux, trois romans complets par baptême.

L'accroissement de la fortune marchait en raison directe de la progéniture.

Au lieu de louer à Romainville la petite maison tant souhaitée, on la fit construire sur un terrain acheté à beaux deniers comptant, et Paul de Kock avec sa famille alla courir et gambader sous l'ombrage.

Ils étaient à peine installés qu'un traiteur de Bagnolet se présenta très-humblement, en veste blanche et la toque traditionnelle à la main.

— Monsieur Paul de Kock, s'il vous

plaît ? demanda-t-il en s'adressant au romancier lui-même.

— Que lui voulez-vous, mon ami ?

— Lui souhaiter le bonjour d'abord.

— Vous le connaissez donc ?

— Si je le connais, je crois bien ! il a fait ma fortune.

— Et comment cela, mon brave ?

— Ah ! voici, dit le traiteur : figurez-vous que Paul de Kock dîne chez moi tous les dimanches.

— Tous les dimanches, vous en êtes sûr ?

— Parbleu ! puisqu'il dîne avec son épouse.

— La preuve est excellente ! s'écria

l'auteur de *Sœur Anne* en éclatant de rire. Tu entends, ma chère amie ? ajouta-t-il en se tournant vers madame de Kock.

Elle assistait à cette scène curieuse.

— Mais oui ! mais oui ! reprit le traiteur, et je puis vous affirmer qu'ils mangent comme des rois ! Je leur réserve toujours les morceaux les plus délicats... Peste !... et jamais d'addition... Vous comprenez ? Je fais des affaires d'or. Cent cinquante personnes dînent chez moi le dimanche, et ces gens-là payent volontiers leur écho double, quand je leur montre M. Paul de Kock. Aussi, dès que j'ai su qu'il était notre voisin, je me suis dit : Peut-être consentira-t-il à venir plusieurs fois la

semaine. Je vais lui présenter mes respects.

— J'accepte vos respects, mon brave, dit le romancier en lui frappant sur l'épaule; mais il est bon de vous dire qu'un autre que moi a mangé vos dîners.

— Un autre que vous... C'est juste... Pardon!... je ne comprends pas.

— Vous me comprendrez mieux quand je vous aurai dit qu'on vous trompe. Regardez-moi. M'avez-vous jamais vu?

— Non.

— Eh bien! je suis Paul de Kock.

— Bonté du ciel!... est-ce possible?... Ah! le brigand!... il m'a volé! s'écria le traître.

— Non, puisque vous avez fait d'excellentes affaires. C'est vous qui venez de le dire.

— Sans doute, mais..... quel dommage!... Douze ou quinze mois encore, et je vivais de mes rentes!

— A présent que vous êtes désabusé, n'allez pas lui servir de compère au moins, dit Paul de Kock avec beaucoup de sérieux, ou je préviendrai la police. Quand je dîne au restaurant, je paye ma carte.

Il congédia le pauvre traiteur, qui s'en alla répétant :

— Quel dommage! quel dommage!...
Ma foi, je vendrai la gargote!

Depuis vingt ans bientôt, quand le so-

leil d'avril fait pousser les feuilles, notre romancier quitte le boulevard Saint-Martin pour aller retrouver sa chère villa, son petit jardinet, dont il a planté tous les rosiers ; ses arbres et sa vigne qu'il dépouille de leurs meilleurs bourgeons, mais qu'il tient à émonder lui-même.

Sa femme est morte en 1844, la même année que son frère le ministre, et, de tous ses enfants, il ne lui reste plus qu'une fille et un garçon.

Mademoiselle Caroline de Kock est une aimable et douce personne, qui a refusé plus d'un riche mariage pour ne pas quitter son père. Elle a tous ses goûts simples ; elle jardine à ses côtés, cul-

tive les roses et fait les honneurs de Romainville avec une grâce parfaite.

Comme l'auteur de *Frère Jacques*, elle aime beaucoup les chats.

Mortimer, son énorme matou, la suit dans ses promenades. Il a les mœurs d'un caniche. Seulement on ignore pourquoi elle lui donne le nom du farouche Anglais qui a fait assassiner Edouard II.

Quand les chattes du voisinage sont par trop prolifiques, au lieu de noyer les petits, on les jette par-dessus le mur, dans le jardin de Paul de Kock. On sait que le père et la fille n'hésitent jamais à se charger de leur éducation ¹.

¹ On a vu jusqu'à trente chats à Romainville. Quelques-uns deviennent sauvages et vont habiter le bois.

Henri, le fils du romancier, est écrivain par droit de naissance.

Il a signé déjà beaucoup de romans, dont les plus remarquables sont *Minette* et *Brin d'amour*. Au théâtre, ses pièces obtiennent du succès.

La vie de Romainville est tout à la fois artistique et bourgeoise.

Paul de Kock fait admirablement dîner ses hôtes ; le vin de sa cave est délicieux. On n'est jamais obligé de regagner Paris après boire ; il y a dans la maison des chambres d'amis, et la table de bouil-

Les favoris ont droit d'entrée au salon. Paul de Kock en a fait peindre un, qu'il avait, pendant huit jours, appris à poser debout, les pattes appuyées sur le dos d'une chaise.

lotte tient éveillés ceux qui ne veulent pas dormir.

Les uns jouent, les autres dansent.

Quand le maître du logis est décavé, ou quand la montre le chasse au quart d'heure, il prend son violon pour faire polker les dames, et chante au piano des chansonnettes dont il compose la musique.

Quelques-unes sont devenues aussi populaires que ses livres.

Il suffit de citer *l'Anglais en bonne fortune*, — *le Caissier*, — *le Maître d'école* et *les Concerts-Monstres*.

A Romainville, Paul de Kock écrit ses romans à l'ombre des arbres, étendu

sur la mousse fraîche ou sur un tapis de gazon. De temps à autre, à la fin des chapitres, il prend un fusil, qu'il n'oublie jamais d'apporter avec sa plume, et fait une guerre à outrance aux oiseaux du bois, tirant vingt ou trente coups pour tuer une fauvette ou un rouge-gorge¹ ; puis il se recouche à plat ventre, et reprend la plume.

— Ah ! pardieu ! lui dit un jour son médecin, vous allez attraper de jolis rhumatismes, en travaillant ainsi sur l'herbe.

¹ Paul de Kock a fait soigneusement empailler tous les pauvres volatiles qui, dans l'espace de vingt ans, ont succombé sous ses plombs de chasseur, et les montre avec orgueil. Il y en a quarante-huit, dont vingt-cinq pierrots.

— Allons donc ! s'écria Paul de Kock, vous rêvez, docteur !

Mais le docteur ne rêvait pas, et le mal est venu. Notre romancier ne s'en montre guère plus triste.

— J'ai gagné cela, dit-il, à faire rire les autres ; du diable si j'en pleure !

Et il continue à se rouler sur l'herbe, quand la circonstance l'exige.

Vers 1845, il fit une remarque alarmante. La commune de Romainville, autorisée d'abord à vendre quelques portions du bois et à bâtir sur les terrains défrichés, prenait goût aux bénéfices que lui rapportait ce commerce et demandait chaque année au ministère de nouvelles autorisations.

— Si je n'y prends garde, dit Paul de Kock, ces gaillards-là ne me laisseront plus un pied d'ombre !

Ce fut alors qu'il écrivit *l'Amant de la lune*, pour acheter une partie de sa forêt bien aimée. Les vingt-deux mille francs du libraire Baudry servirent à payer au conseil municipal cent cinquante mètres carrés, plantés d'ormes et de chênes, et qui sont aujourd'hui sauvés du défrichement.

Paul de Kock les a fait entourer de murs et de palissades.

Au milieu de ces ombrages s'élève un théâtre champêtre, où son fils, sa fille et ses hôtes jouent la comédie.

L'orchestre se compose de Paul de Kock tout seul, armé de son violon.

Quant au public, il s'assied en plein air sur les tertres verdoyants.

Pendant les représentations, tous les villageois d'alentour escaladent les murs, et parfois il leur arrive de briser les palissades ; mais le propriétaire ne gronde pas.

— Cela prouve, dit-il, que nos acteurs ont du talent et que nos pièces sont bonnes.

Le froid seul peut chasser Paul de Kock de Romainville. On regagne le logement de Paris vers le milieu de novembre, et, quatre mois après, on re-

tourne à la campagne, lorsque la primèvère commence à poindre.

Paul de Kock a soixante ans, mais il en paraît quarante.

Vif, alerte, plein de verdure, il n'a rien perdu ni de sa verve, ni de son esprit, ni de son entraîn joyeux.

Sa figure est belle, son extérieur plein de distinction.

Presque toujours il observe ou réfléchit; son premier abord a quelque chose de froid et de sérieux. Il ne laisse échapper aucun ridicule, aucun trait de sentiment et de caractère.

On l'a vu rester cinq heures de suite à sa fenêtre du boulevard.

« Immobilé comme un Turc qui fume sa pipe, dit l'auteur de la *Galerie de la Presse*, il regarde passer les omnibus, les cabriolets, les bonnes d'enfants, les tourlourous, les marchands de coco et les actrices de l'Ambigu. »

Jamais il ne parle de ses œuvres; il semble ignorer l'immense réputation dont il jouit. C'est l'homme le plus modeste qui soit au monde. Il n'a pas la croix, parce qu'il faut la demander pour l'obtenir.

Paul de Kock est un composé de Béranger, de La Fontaine et de Molière.

Un soir, dans le salon de madame de Récamier, la conversation tomba sur l'auteur de *Sœur Anne*, et Chateau-

briand se mit à dire : « Paul de Kock est consolant. Jamais il ne présente l'humanité sous le point de vue qui attriste. Avec lui, on rit et on espère. »

On rit surtout, voilà ce qui est certain.

Nous défions le rigoriste le plus outré, le misanthrope le plus incorrigible et l'hypocondre le plus morose d'ouvrir un livre de Paul de Kock, sans être immédiatement saisi par la gaieté communicative de l'auteur et sans pouffer de rire à la première page.

Essayez de lutter contre sa verve comique ; tenez-vous à quatre, froncez le sourcil, haussez les épaules, serrez les

lèvres, allons donc ! la saillie part, le feu est à la traînée de poudre, et vous éclatez comme un mousquet, dont Paul de Kock tient la mèche.

Vous avez beau pester contre vous-même, il faut rire.

Prenez le temps de la réflexion ; soyez sur vos gardes , attendez l'ennemi derrière le rempart de la gravité la plus solide : une autre bouffonnerie renverse tout. Vous êtes vaincu, Paul de Kock triomphe ; vous riez , vous rirez encore, vous rirez toujours.

Tenez-vous les côtés et n'en parlons plus.

Beaucoup de docteurs fort habiles prescrivent à leurs malades le régime

suisant : « Deux chapitres de Paul de Kock le matin, trois chapitres le soir, sans tisane et sans cataplasmes. » Ils les adressent au cabinet de lecture; au lieu de les envoyer chez le pharmacien.

Les malades suivent l'ordonnance et guérissent.


FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

La lettre ci-contre a été écrite à M. Eustache Lorsay, l'un de nos jeunes dessinateurs les plus distingués, et l'un des hôtes assidus de Romainville.

in f
ta
pou
da
alle
Pria
'es

in pance la journée
tacheron de vous
bonne heure, vous avez
d'arriver, d'arracher
aller, et peut être, même
venir en plein soleil ...
et pourquoi je compte
arriver



Address

1919
JUL
19

AUX LECTEURS DES CONTEMPORAINS

AVIS IMPORTANT.

Les souscripteurs à la collection complète des *Contemporains*, c'est-à-dire ceux-là seulement qui payeront *d'avance* le prix, des CINQUANTE VOLUMES, ont, dès aujourd'hui, le choix entre cinq primes diverses, dont les désignations suivent :

PREMIÈRE PRIME. — Une lithographie unique, grand format, d'après Diaz, par J. Laurens : *Vénus pleurant l'Amour mort*.

2^e PRIME. — Deux gravures à l'eau-forte, formant pendants : *l'Appel des dernières Victimes de la Terre*, d'après Ch. Muller, par E. Hédouin; — *l'Ecole des Petites Orphelines*, d'après Bonvin, par A. Masson.

3^e PRIME. — Deux lithographies formant pendants : *Animaux dans la montagne* d'après Rosa Bonheur, par J. Laurens; — *Solitude*, d'après Jules Dupré, par J. Laurens.

4^e PRIME. — Deux gravures à l'eau-forte, formant pendants, gravées par A. Masson : *les Lavandières*, d'après Tesson ; — *Paysannes des Pyrénées*, d'après Roqueplan.

5^e PRIME. — Deux charmantes lithographies, formant pendants, d'après Diaz, par J. Laurens.

Les vingt premières biographies parues sont :

MÉRY. — VICTOR HUGO. — ÉMILE DE GIRARDIN. — GEORGE SAND. — LAMENNAIS. — BÉRANGER. — DÉJAZET. — ALFRED DE MUSSET. — GUIZOT. — GÉRARD DE NERVAL. — LAMARTINE. — PIERRE DUPONT. — SCRIBE. — FÉLICIE DAVID. — DUPIN. — LE BARON TAYLOR. — BALZAC. — THIERS. — LACORDAIRE. — RACHEL.

Les biographies à paraître sont indiquées sur toutes nos couvertures. Le nombre des personnages annoncés dépasse CINQUANTE ; mais l'auteur des *Contemporains* se réserve de faire paraître quelquefois deux biographies en un seul volume. Les volumes com-

plexes renfermeront toujours **DEUX**
PORTRAITS.

Quant aux personnages de la politique vivante, placés d'abord sur notre liste, nous avons appris que leur histoire était forcément soumise au timbre. Nous ferons en conséquence pour eux une collection spéciale, séparée de la première et soumise à d'autres conditions, comme vente et comme librairie.

Prix de la souscription aux **VINGT PREMIÈRES BIOGRAPHIES** : Pour Paris **DIX FRANCS**; pour la province **DOUZE FRANCS.**

Prix de la souscription à la **COLLECTION DES CINQUANTE VOLUMES** : Pour Paris **VINGT-CINQ FRANCS**; pour la province **TRENTE FRANCS.**

Les volumes et les **PRIMES** seront expédiés franco.

LES CONTEMPORAINS

DONNÉS COMME

LIVRE D'ÉTRENNES.

Les vingt premiers petits volumes forment cinq **TOMES** magnifiques de quatre

cents pages, contenant chacun quatre biographies, quatre portraits et quatre autographes.

C'est le plus joli CADEAU D'ÉTRENNES qui puisse s'offrir.

Prix des CINQ TOMES *reliés* avec luxe et dorés sur tranche :

Quinze francs (expédiés franco), à Paris et en province dans le parcours direct des messageries Gaillard et C^e.

Prix des CINQ TOMES brochés : Pour Paris, **dix francs**; pour la province, **douze francs** (franco).

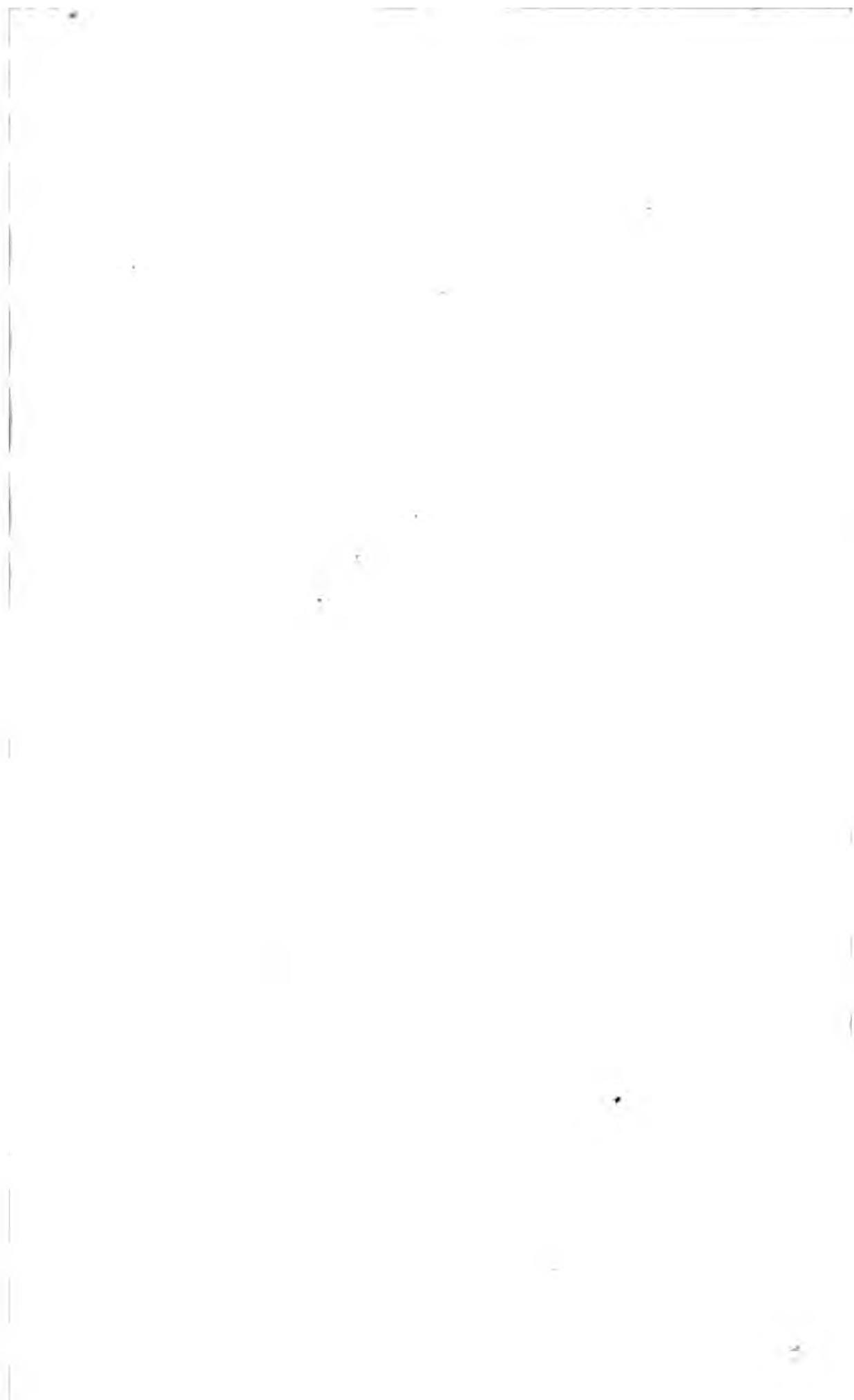
Les personnes qui auront pris les cinq premiers volumes *reliés*, pourront toujours se procurer au bureau des *Contemporains* la même reliure, pour les volumes à suivre.

Envoyer les mandats sur la poste à MM. Roret et C^e, 9, rue Mazarine, au bureau du *Dictionnaire de la conversation*.

RORET ET Cie,
Éditeurs des CONTEMPORAINS.

SCRIBE

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET C^o, RUE D'ERFURTH, 1.





Cervat

SCRIBE

Halengue Imp r du Four S 2 2 2

LES CONTEMPORAINS

SCRIBE

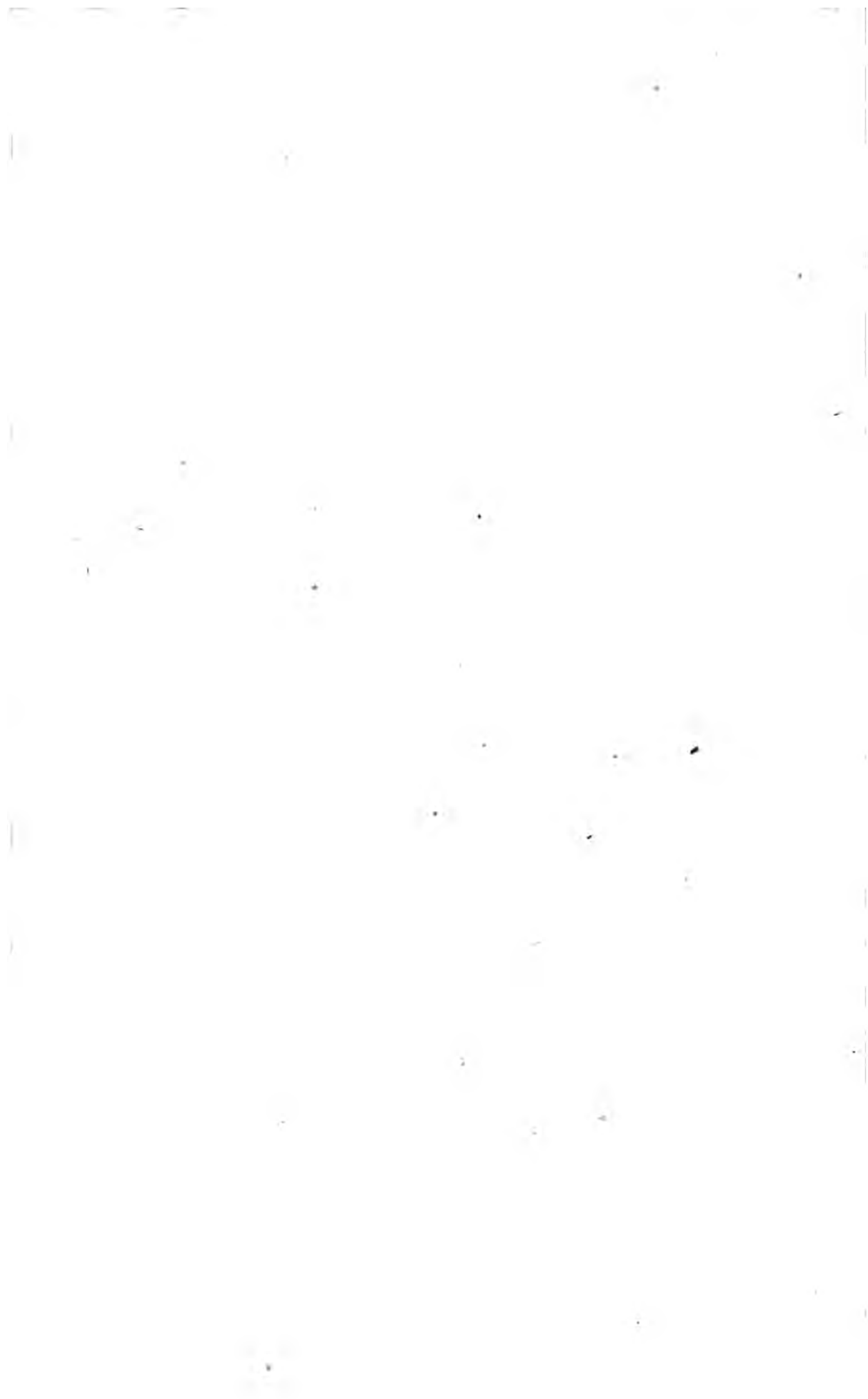
PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS
9, RUE MAZARINE.

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



AVANT-PROPOS.

La tâche que nous nous sommes imposée n'est pas sans péril. De toutes parts nous arrivent les provocations et les menaces.

Un aimable patriote nous écrit, et termine sa lettre en dessinant au bas une guillotine avec un poignard : il nous laisse généreusement le choix entre les deux genres de mort.

Un autre nous annonce un coup d'épée.

Un troisième veut nous envoyer une balle dans le crâne.

AVANT PROPOS.

Un quatrième, moins sanguinaire, nous prévient qu'il écrira très-prochainement notre biographie.

A la bonne heure! Vis-à-vis de nous la plume est une arme courtoise. Nous engageons le spirituel homme de lettres qui nous juge digne de cette gloire à ne pas accepter ses renseignements à la légère.

M. Émile de Girardin, par exemple, lui dirait que nous sommes né en 1806 et que nous avons QUARANTE-HUIT ANS¹.

Pour le coup, seigneur Girardin, ceci est une déloyauté notoire. Ne pouviez-vous trouver quelque vengeance moins perfide? Quarante-huit ans, miséricorde! quand vous en avez cinquante-trois? Nous sommes loin d'approcher ainsi de votre acte de naissance.

¹ Voir les insertions judiciaires faites dans la *Presse*, le *Siècle* et le *Constitutionnel*.

Otez-nous deux bons lustres, s'il vous plaît.

Vous avez voulu nous donner vos cheveux gris et vos rides pour nous déshonorer aux yeux de nos lectrices. Gardez tout cela, seigneur ! gardez vos cinquante-trois ans et vos vertus. Le chiffre de ces dernières dépasse évidemment celui de votre âge, et la France n'apprendra pas sans chagrin qu'un homme aussi recommandable approche de la vieillesse.

Elle ne se consolera qu'en écrivant sur votre tombe :

« Ci-gît le plus parfait modèle de probité politique, le père de l'industrialisme honnête. Tous les partis conservent un précieux lambeau de son histoire, et la Bourse le pleure. »

Nous l'avouons avec franchise, les me-

naces de guillotine et de poignard nous ont beaucoup moins ému que cette plaisanterie de M. de Girardin.

Tuez-nous, morbleu ! mais ne nous vieillissez pas !

Après nous il restera des écrivains énergiques pour achever notre œuvre.

Les menaces ne réussissent qu'à nous décider de plus en plus à dire la vérité à notre siècle. On n'intimide que les hommes sans conscience et sans cœur.

Sur ce, que M. Scribe nous pardonne d'avoir dérobé quelques lignes à sa biographie. Nos adversaires ont tous les journaux pour l'attaque, et nous n'avons que nos petits livres pour la défense.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

SCRIBE

A la fin du siècle dernier, dans la rue Saint-Denis, un peu plus bas que le marché des Innocents, était un modeste magasin de nouveautés, portant pour enseigne : *Au Chat noir*.

Ce fut là que naquit, le 25 décembre 1791, Augustin-Eugène Scribe, le plus

fécond des vaudevillistes passés, présents et futurs.

Aujourd'hui la maison qui l'a vu naître existe encore. Elle fait le coin de la rue de la Reynie. Seulement le magasin de nouveautés a disparu, et le *Chat noir*, ou plutôt les *Chats noirs*, car il y en a deux magnifiques sculptés à la hauteur du premier étage, servent d'enseigne à un confiseur.

Scribe était encore au berceau lorsque son père mourut.

Madame Scribe vendit le fonds de commerce, réalisa sa fortune et vint se loger dans les environs de l'église Saint-Roch, où son fils, à peine âgé de quatre ans, dit M. de Loménie, « put voir, caché dans le giron de sa mère, la terrible mitraille.

que Bonaparte, général des troupes de la Convention, administra aux sections de Paris, mitraillade d'où sortit l'Empire¹. »

Notre illustre vaudevilliste a fait ses études au collège Sainte-Barbe.

Il suivait les classes du lycée Napoléon², et, trois années de suite, il fut couronné au grand concours des quatre collèges.

Scribe eut à Sainte-Barbe pour camarades intimes Casimir et Germain Delavigne, qui depuis sont constamment restés ses amis les plus chers.

Il y a chez les anciens barbistes une

¹ *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien, art. SCRIBE, p. 12.

² Ancien collège Henri IV. — « Sainte-Barbe, dit M. Scribe lui-même dans une de ses nouvelles, intitulée *Maurice*, était une sorte d'État constitutionnel placé entre deux gouvernements absolus, Henri IV et Louis-le-Grand. »

confraternité véritable, une sorte de franc-maçonnerie qui les porte à s'entr'aider mutuellement et à se donner le coup d'épaule quand il s'agit d'un obstacle à vaincre, d'une lutte à soutenir. Tous les ans, au 4 décembre, jour de la Sainte-Barbe, ils se réunissent chez Lemardelay dans un banquet tumultueux, où les souvenirs de collège se réveillent au cliquetis des verres et aux détonations du champagne.

Un jour, les propriétaires de Sainte-Barbe se décident à mettre l'établissement en actions ¹.

Nos anciens élèves apprennent la nou-

¹ Il s'agissait de trouver six cent mille francs pour reconstruire les bâtiments du collège qui menaçaient ruine.

velle, se réunissent dans un banquet extraordinaire et soumissionnent toutes les listes, entre la poire et le fromage.

Déjà riche à cette époque, Scribe souscrivit pour soixante-dix mille francs de ces actions. Il est aujourd'hui l'un des principaux administrateurs du collège.

On nous raconte qu'il a donné des ordres vigoureux pour exclure de la cuisine certain plat de haricots à l'huile, traditionnellement servis en carême, et dont son estomac gardait piteuse mémoire.

Cette réforme lui a conquis trois générations d'élèves.

Prononcez le nom de M. Scribe à Sainte-Barbe, tous les échos le répètent avec enthousiasme. On a parlé de lui élever une statue en plein réfectoire.

Mais nous anticipons sur l'ordre des faits et sur l'ordre des dates.

L'ancienne marchande de nouveautés, fière des succès de son fils, avait décidé qu'il serait avocat. Depuis soixante ans, la bourgeoisie pousse au barreau tous les collégiens triomphateurs ; elle encombre le sanctuaire de Thémis de sa progéniture. Quand la foule est trop nombreuse, les plus adroits sortent des rangs, relèvent leur robe et sautent du palais de Justice au palais Bourbon. L'avocat devient député, le député devient ministre.

Madame Scribe toutefois ne vécut pas assez longtemps pour entretenir son fils dans ces louables et fécondes traditions de l'envahissement du tiers état.

Elle voyait avec chagrin que le jeune

homme, au sortir de ses classes, manifestait des goûts peu judiciaires. Barthole n'avait aucun attrait pour lui, Cujas lui donnait des vapeurs. Il se risqua néanmoins à travailler chez un avoué, dont il gâcha tous les actes de procédure et qui finit par remercier son clerc en lui offrant un brevet absolu d'incapacité.¹

Madame Scribe mourut sur les entre-faites.

Son fils, guidé par un sentiment de déférence et de piété filiale, avait paru suivre jusqu'à ce jour l'impulsion qui lui était donnée ; mais il ne témoigna pas les mêmes égards à M. Bonnet¹, qu'on avait

¹ L'un des avocats les plus distingués d'alors, le même qui a défendu Moreau, compromis dans l'affaire de Georges Cadoudal.

chargé de la tutelle. Il leva contre lui le drapeau de la révolte.

« Pour aller à l'école de Droit, dit le biographe que nous avons déjà cité, il prenait assez régulièrement par la vallée de Montmorency, où il s'égarait, — et pas seul. »

Il revenait, le soir, assister aux représentations du théâtre de la rue de Chartres, où l'attendait Germain Delavigne, son camarade de Sainte-Barbe, avec lequel, sur les bancs du collège, il avait essayé déjà de confectionner deux ou trois pièces.

Un des auteurs de *flonflons* les plus en vogue de l'époque était M. Dupin (ne pas confondre avec son cousin, l'ex-président de l'Assemblée nationale). Nos jeunes amis professaient pour le vaudevilliste

une admiration naïve. Ils le prièrent d'examiner leurs essais dramatiques.

— Ce n'est pas trop mal, dit M. Dupin. Un peu d'inexpérience, trop de berquinades ; mais de l'agencement, du trait, de jolis couplets. Travaillez ! Je vous donnerai des conseils, tout ira pour le mieux.

Scribe et Germain Delavigne débutèrent au théâtre sous la direction de ce grand maître.

Le 2 septembre 1811, une première pièce de nos barbistes fut jouée sur la scène du Vaudeville. Le public ne l'accueillit point avec faveur. Elle avait pour titre les *Dervis*⁴.

— Bah ! fit M. Dupin, travaillez tou-

⁴ C'était une arlequinade.

jours ; il faut s'habituer au feu. J'en ai vu bien d'autres !

Les jeunes gens se remirent à l'ouvrage ; mais trois autres pièces eurent le même sort. Non content de siffler, le parterre eut parfois l'indélicatesse de recourir aux projectiles, et l'acteur qui jouait le rôle de Sancho, dans *l'Ile de Baratania*, reçut une pomme cuite sur l'œil gauche.

— C'est le théâtre qui vous porte malheur, dit M. Dupin aux amis. Quittez le Vaudeville. Je vous offre ma collaboration pour entrer aux Variétés. Avez-vous un sujet ?

— Oui, répondit Scribe.

— Quel titre ?

— Le *Bachelier de Salamanque*.

— Délicieux ! apportez-moi cela.

Nos barbistes, en travaillant avec le maître, se croyaient, cette fois, bien assurés du succès. Hélas ! le parterre des Variétés fut aussi injuste que le parterre du Vaudeville. Le talent de M. Dupin ne put conjurer l'orage.

— Ah ! s'écria-t-il, voilà qui est fort ! Un de vous est né sous une étoile fatale.

— C'est moi probablement, dit avec modestie Germain Delavigne. Je me retire.

Il laissa travailler seuls MM. Dupin et Scribe.

Ceux-ci retournèrent au Vaudeville. Un nouvel enfant, *Barbanera* ou les *Bossus*, fut présenté au baptême de la rampe, et le public impitoyable l'étouffa dans son berceau ¹.

¹ A la même époque, Scribe fit jouer un opéra-co-

— Décidément, c'est vous qui me portez guignon, dit Dupin à Scribe. Bonsoir !

Tout autre, à la place du jeune auteur, eût été saisi de découragement.

« Mais, dit Louis Huart, dans sa *Galerie de la presse*, il redoubla de zèle et de travail. De même que les Prussiens et les Russes apprenaient la guerre en se faisant battre par les grenadiers de Napoléon, de même Eugène Scribe, à force de se faire battre par le public, apprit aussi comment on pouvait remporter des victoires. Une fois maître de ce précieux secret, il a su le garder et en faire bon usage. »

Le jeune vaudevilliste eut un premier succès dans *l'Auberge* ou les *Brigands*

mique en trois actes, la *Redingote et la Perruque*, musique de Guénée. Cet opéra eut une chute complète.

sans le savoir. Son collaborateur pour cette œuvre était M. Delestre-Poirson. Scribe lui dit un jour :

— Je sais pourquoi mes premières pièces sont tombées.

— Oh ! oh ! bonne affaire ! Pourquoi ? demanda Poirson.

— Parce que je restais dans les sentiers battus ; je copiais les vieux faiseurs, dont je n'ai acquis ni la routine, ni les ficelles. Il faut chasser du vaudeville les rôles banals comme Picard les a chassés de la comédie¹. En un mot, je veux suivre l'exem-

¹ Picard est le premier qui ait exilé du théâtre les Frontin, les Sganarelle et les Valère. C'est lui qui a donné le signal de la renaissance dramatique dans les *Marionnettes*, les *Ricochets*, *Monsieur Musard*, *Médisant et rampant*, et la *Petite Ville*, cinq chefs-d'œuvre d'originalité. M. Scribe a imprimé le nouveau mouvement littéraire au théâtre de la rue de Chartres.

ple de Molière, et tâcher de peindre les mœurs de notre époque.

— Bravo ! c'est une idée ! fit Poirson.

Scribe continua :

— Nous aurons d'abord à mettre en scène les généraux et les colonels de l'Empire. Du militaire nous passerons au civil, et nous descendrons, s'il le faut, jusqu'à la boutique. Notaires, avoués, bourgeois, courtauds de magasin, tout cela doit être de notre ressort.

— Et les gardes nationaux ! quels bons types ! s'écria Poirson.

— Je n'y songeais pas, dit Scribe :
Commençons par eux !

— Très-volontiers.

Séance tenante, ils rédigèrent le plan de cette comédie-vaudeville en un acte

qui a pour titre : *Une Nuit de la garde nationale*¹. Elle obtint un succès éclatant. Scribe était désensorcelé.

Le jour où il commença la pièce, il mit pour condition que Germain Delavigne arriverait en tiers comme collaborateur, mais celui-ci refusa.

— Je n'ai, dit-il à son ami de collège, ni ta persistance ni ton courage. Travaille sans moi.

— Diable ! murmura Scribe, et les couplets ? Je me défie des miens. Quant à Poirson, j'ai peur qu'il n'y entende goutte.

¹ Craignant que le rôle de *M. Pigeon* n'ofusquât les bisets, alors très-nombreux à Paris, les auteurs intitulerent la pièce le premier jour : *Une Nuit de corps de garde*. Le lendemain, ils lui rendirent son véritable titre.

— Casimir et moi nous te les ferons.

— Alors, sois de la pièce.

— Non, j'ai assez du théâtre¹. Tu auras, du reste, grand tort d'avoir des scrupules. Il y a toujours ici un magasin de rimes à ton service. Exploite-le sans gêne.

Scribe ne se fit pas répéter deux fois l'invitation.

Casimir et Germain Delavigne lui vinrent très-généreusement en aide pour la facture des couplets de la *Garde nationale*. Ainsi les vers suivants, arrangés sur la *Valse du Havre*, sont dus à la muse qui a dicté le drame de *Louis XI*.

¹ Il ne reprit que dix ans plus tard sa collaboration avec Scribe, dans le *Colonel* et dans le *Mariage enfantin*, deux comédies-vaudevilles joués au Gymnase.

Je pars
Déjà de toutes parts,
La nuit sur nos remparts
Jette une ombre
Plus sombre.

Chez vous,
Dormez, époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.

Au bal
Court un original
Qui d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse et se plaint
D'un réverbère éteint
Qui comptait sur la lune.

Nous ne citerons pas le reste. Il y a cinquante autres vers de la même vivacité et de la même coupe.

Scribe rendit avec usure ce qu'on lui avait prêté de ce côté-là.

Jamais Casimir Delavigne ne faisait le plan d'une pièce sans consulter le vaudevilliste, dont l'habileté en matière de charpente lui était connue. Livré à lui-même, le père des *Enfants d'Édouard* n'aurait pas eu cette science d'agencement à laquelle, sans conteste, il doit la meilleure part des succès obtenus à la Comédie-Française.

Ici nous ferons une courte pause pour définir le talent de M. Scribe.

Établissons d'abord que ce talent est incontestable, immense. Jamais auteur n'a obtenu des succès aussi universels ; jamais ovations plus éclatantes n'ont été décernées à un homme, sous les feux du lustre, en présence d'une foule enthousiaste.

Pourtant M. Scribe n'est pas littéraire.

Mais il a un mérite énorme, celui de la charpente. Il construit d'une main ferme son édifice dramatique et sait joindre avec un art merveilleux toutes les parties qui le consolident.

En vain la critique hausse les épaules, en vain elle jette avec mépris et du bout des lèvres ce mot *charpente*, qu'elle voudrait métamorphoser en injure.

La charpente, au théâtre, c'est la création, c'est la vie.

Avant tout, il est nécessaire qu'un enfant marche et ne soit point estropié.

Qu'on l'habille ensuite avec ou sans élégance, il n'en a pas moins tous ses membres ; il se tient debout et respire sous les haillons comme sous la pourpre.

Conclusion : la charpente se passe du

style, et le style ne se passera jamais de la charpente.

Le secret des triomphes de M. Scribe est là.

: Cette qualité, la plus sérieuse de toutes et la plus essentielle quand il s'agit de faire vivre une œuvre théâtrale, il la possède au suprême degré. Ses pièces, en dépit des nombreux défauts qu'elles peuvent avoir, jouissent d'une constitution robuste. Elles fournissent leur carrière, et rarement on les voit trébucher devant le public.

Après le succès de la *Garde nationale*, notre vaudevilliste marche de triomphes en triomphes. *Flore et Zéphire*, la *Jarretière de la Mariée*, le *Comte Ory*, le *Nouveau Pourceaugnac*, le *Solliciteur*,

la *Fête du Mari*, l'*Hôtel des Quatre-Nations*, *Une Visite à Bedlam*, la *Somnambule*, les *Deux Précepteurs*, et vingt autres pièces sont jouées tour à tour aux Variétés et au Vaudeville.

La mine est en pleine exploitation.

Chargés de manuscrits de toutes sortes, les collaborateurs prennent le chemin de la rue du Sentier, où demeure l'heureux M. Scribe. Ils font antichambre chez lui comme chez un prince.

Mais l'entrée du cabinet du vaudevilliste ressemble à celle du royaume des cieux : il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Dupin et Delestre-Poirson tiennent autant que possible la porte close.

Ils ne permettent qu'à Brazier, Car-

mouche, Mélesville et Saintine ¹ de pénétrer dans le sanctuaire et de partager le filon d'or.

Scribe devient un véritable entrepreneur dramatique. Il organise sur une échelle immense un commerce de vaudevilles et d'opéras-comiques, ayant soin que la fourniture ne manque à aucun théâtre et soit livrée à l'heure.

C'est un autre magasin du *Chat noir*.

Seulement au lieu d'y vendre de l'indienne et de la mousseline, on y débite des actes et des couplets, le tout au plus juste prix.

Dès le début, Scribe se montre de la

¹ L'auteur de *Picciola* a fait plusieurs pièces avec Scribe. Voici le titre des principales : le *Témoin*, l'*Ours* et le *Pacha*, et le *Duc d'Olonne*.

force de Beaumarchais pour le talent et pour le calcul. Comme l'auteur du *Mariage de Figaro*, il exige qu'on le paye sur la recette ¹, trouvant parfaitement ridicule d'enrichir les autres en restant pauvre.

Le nouveau mode de perception des droits commence en avril 1817, après le succès du *Solliciteur* aux Variétés. Presque aussitôt la commission dramatique se fonde, un contrôle sérieux s'établit, les auteurs se liguent contre les directeurs,

¹ Les directions achetaient pour une somme souvent très-minime les pièces aux auteurs. Cette somme une fois payée, ils n'avaient plus rien à prétendre, succès ou non. Les Désaugiers, les Moreau, les Brazier, touchaient 30 fr., 25 fr., et même 18 fr. pour un acte. Le Théâtre-Français et le théâtre du Vaudeville payaient seuls un droit progressif.

ils voient le Pactole changer de cours et se jeter dans leur caisse.

C'est à M. Scribe qu'on doit ce détournement du fleuve.

En défendant ses intérêts, il défend ceux de ses confrères et maintient la réforme avec l'autorité que lui donne le succès. Messieurs les directeurs de théâtre rendent enfin à César ce qui appartient à César.

Le champ littéraire est en coupe réglée.

Chaque jour la moisson devient plus abondante, et les meilleures gerbes s'entassent dans les greniers de M. Scribe. Rarement agriculteur sut mieux retourner la glèbe et faire produire double récolte aux sillons.

Tout ceci se passait en 1820.

Notre vaudevilliste approchait de sa trentième année.

Il habitait, à cette époque, avec un ami intime, employé dans un ministère, et dont il avait fait, en quelque sorte, l'organisateur de ses succès.

Cet ami se nommait Fournier. Quelquefois il travaillait aux vaudevilles, brochait un dialogue ou aiguïsait une pointe ; mais en cela ne consistait pas sa besogne essentielle. Il courait les foyers de théâtre, s'appliquait à reconnaître les impressions diverses du public, chauffait adroitement l'enthousiasme dans les groupes, essayait de fléchir les rigueurs de la critique et se donnait une peine incroyable pour faire passer son ami à l'état de grand homme.

Scribe lui a dû souvent quelques sifflets

de moins et nombre de bravos de plus.

Le jour des premières représentations, Fournier distribuait des coupons et des stalles à quarante ou soixante amis, se plaçait au centre de l'orchestre avec cette cohorte dévouée, et formait de la sorte une claque amicale, contre laquelle le public n'était pas en défiance, et dont les salves gantées entraînaient toujours les applaudissements des galeries et des loges.

Sauton, le Porcher de l'époque, se croisait les bras dans le plus doux des loisirs.

Cependant un nouveau théâtre préparait son ouverture. MM. Delestre-Poirson et Cerfbeer, maîtres du privilège, eurent soin, tout d'abord, d'attacher Scribe à leurs destinées. Le fécond vaudevilliste, suivi de sa troupe de collaborateurs, au-

quels étaient venus se joindre les Moreau, les Dumersan, les Dupaty, les Francis et les Mazères, commença cette campagne brillante, que nous l'avons vu, dix années durant, fournir au Gymnase sans qu'un seul jour ait diminué le succès de la veille.

Certes, il nous serait impossible, lors même que nous ne ferions qu'en énoncer le titre, de rappeler ici toutes les pièces composées par M. Scribe pour le théâtre Bonne-Nouvelle. Il en a donné là plus de cent cinquante ¹.

¹ Outre le *Colonel* et le *Mariage enfantin*, que nous avons déjà citées, les principales sont : l'*Amour platonique*, — *Frontin mari garçon*, — *Michel et Christine*, — la *Veuve du Malabar*, — la *Loge du portier*, — *Partie et revanche*, — le *Baiser au porteur*, — la *Quarantaine*, — le *Plus beau jour de la vie*, — la *Demoiselle*

On n'a point d'exemple d'une vogue aussi durable et aussi soutenue.

Madame la duchesse de Berry, cœur héroïque, mais tête un peu folle, contribua, par le patronage qu'elle accorda au théâtre du Gymnase, à y attirer la foule et à réunir dans une même admiration pour M. Scribe la bourgeoisie et le faubourg Saint-Germain.

« En pareille position, dit avec beaucoup de justesse M. de Loménie, Molière eût fait son public ; mais Scribe n'est pas Molière. Il prit une voie plus commode, moins chanceuse, plus douce ; il se fit à son public. Renonçant aux larges propor-

à marier, — la Lune de miel, — le Mariage de raison, — un Mariage d'inclination, — la Marraine, etc., etc.
Nous en passons, et des meilleures.

tions de l'art, à la rude franchise des allures, à l'énergie de la satire, il fut joli, gracieux, coquet, verbeux, spirituel ; il sut étaler aux yeux toutes sortes de petites situations plus ou moins scabreuses, recouvertes d'un voile léger et élégant ; il assaisonna le fruit défendu d'un grain de moralité, et les dévotes les plus charmantes purent venir y mordre sans crainte du confesseur. Il est incontestable que les bonnes et rudes trivialités de Molière sont au fond plus *honnêtes* et plus *décentes* que la phraséologie roucoulante et les incidents gazés de M. Scribe¹. »

Notre siècle était destiné à voir un des plus curieux phénomènes qui se soient ja-

¹ *Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien*, t. III, art. SCRIBE, p. 21 et 22.

mais produits à l'horizon des lettres. Nous voulons parler de cette étrange lubie qui s'est tout à coup emparée des auteurs de se mettre à deux, à trois et même à quatre pour avoir de l'esprit.

Cela peut être original, mais bien évidemment ce n'est point un progrès littéraire.

Il y a là pauvreté, doute de soi-même, impuissance. Jamais un talent nerveux et robuste ne fait appel à un autre talent pour créer une œuvre. N'avoir pas la force d'engendrer seul et prier un voisin de vous venir en aide nous semble une manœuvre assez bouffonne.

On nous répondra que la collaboration n'est pas toujours un signe de faiblesse et qu'elle peut naître du calcul. C'est très-

juste. Nous avons oublié que les mœurs de l'arrière-boutique étaient, depuis tantôt quarante ans, implantées dans la littérature.

Or, du calcul à l'exploitation, il n'y a qu'un pas.

De l'exploitation à ce sentiment avide qui porte à s'approprier le travail des autres, la distance est aussi fort courte ; la probité ne se pose pas toujours en obstacle et la laisse franchir.

Qu'avons-nous vu, de nos jours, et que voyons-nous encore ?

D'audacieux pirates littéraires chargent sur leur navire la cargaison d'autrui, s'en proclament les maîtres et voguent à pleines voiles vers la renommée.

Ce n'est pas M. Scribe que nous accusons, Dieu nous en garde !

Il y a huit ans, lors d'une trop fameuse querelle, où nous a jeté l'amour du droit et de la justice, nous écrivions les lignes suivantes :

« M. Scribe n'est jamais sorti des bornes de la collaboration permise, il a nommé ses collaborateurs.

« M. Scribe a partagé non-seulement la recette, mais la gloire avec ceux qui lui sont venus en aide pour ses travaux scéniques. Il n'a point accaparé le succès à son profit, il n'a point arraché les couronnes du front de ses confrères.

« M. Scribe a fait les Duveryer, les Bayard, les Théaulon, les Mélesville et bien d'autres. Il les prend par la main pour

les conduire en présence du public, et le public les voit debout à ses côtés.

« Il ne les tient pas sous le boisseau.

« Il ne les étouffe pas secrètement dans les ténèbres de la coulisse pour venir seul moissonner les fleurs à la clarté de la rampe et jouir des applaudissements du parterre.

« Il ne leur enlève pas, en un mot, ce qu'un homme de lettres a de plus précieux, la gloire du nom¹. »

Voilà ce que nous avons dit, et ce que nous sommes heureux de répéter aujourd'hui comme une louange.

Puisque la collaboration est à la mode, en dépit de la logique et du bon sens, ou

¹ *Fabrique de romans, maison Alexandre Dumas et compagnie, p.^o 38.*

apprendra du moins que M. Scribe est le plus honnête et le plus laborieux des collaborateurs.

Non content de faire sa part de travail, il reprend en sous-œuvre la tâche des autres et transforme complètement les scènes.

Celui qui les a écrites ne les reconnaît plus.

Un soir, au dîner mensuel de la commission dramatique, un jeune vaudevilliste, qui n'avait jamais collaboré avec Scribe, se mit à l'attaquer d'une façon presque outrageante.

— Il a fait trois cents pièces, dit-il, grâce au concours d'une multitude de gens très-forts et très-exercés. Qu'on établisse la proportion, il en résulte que, dans cette

immense besogne théâtrale, l'esprit de M. Scribe est à celui de ses collaborateurs comme *un est à quarante*.

— Je vous affirme que vous avez tort, répondit M. Carmouche, présent au banquet.

— Ah ! fit le jeune homme. Comment le démontrerez-vous ?

— Par une preuve qui m'est personnelle. J'ai fait douze ou quinze vaudevilles avec Scribe, et je puis vous affirmer que, dans toutes ces pièces, il n'y a pas un mot de moi.

La déclaration ne pouvait être plus formelle et plus sincère. Beaucoup d'autres convives avaient collaboré avec l'écrivain qu'on attaquait. Tous appuyèrent M. Car-

mouche et tinrent absolument le même langage que lui.

C'est pour Scribe une sorte de point d'honneur de refondre entièrement les actes qu'on lui apporte. Il donne à l'ensemble son cachet, il efface le dialogue de ses confrères et le remplace par un dialogue de sa fabrique ; il trouve d'autres ressorts, il invente des situations nouvelles, il change le nœud de l'intrigue et métamorphose les péripéties.

Avec ce système, dont il ne se départ jamais, quand une pièce est mauvaise, il la rend bonne.

Mais, en revanche, si elle est bonne, il la rend mauvaise.

Le travail est une passion chez lui. On l'a vu recommencer trois ou quatre fois

une œuvre dramatique, condamnant au feu les manuscrits précédents, et se remettant à écrire sur nouveaux frais.

Un jour, M. Dupin lui propose une pièce assez médiocre, en deux actes, avec deux personnages. Scribe ajoute un rôle, change les autres, coupe un acte, jette la pièce au creuset, la refond entièrement et la fait mettre à l'étude.

Trois semaines après, l'affiche annonce une première représentation. Scribe invite à dîner M. Dupin.

— Mon cher, lui dit-il, expédions les plats, car je vous emmène au Gymnase. J'ai pris une baignoire de face. Deux personnes doivent se mettre sur le devant. Nous ne serons pas aperçus.

— Ah ! ah ! c'est de vous *Michel et*

Christine, à ce qu'il paraît? demande son convive.

— C'est de moi.

— Vous êtes seul pour cette pièce?

— Non pas, nous sommes deux.

— Avec qui êtes-vous?

— Mangez toujours, vous le saurez plus tard.

Après le dîner, ils se rendent à la salle Bonne-Nouvelle. La pièce commence. Dupin dit à Scribe, après la troisième scène :

— Voilà qui est délicieux! Ce rôle de militaire, cette jeune aubergiste... Parfait! parfait! parfait!

D'autres scènes se jouent, les exclamations de Dupin redoublent, et Scribe lui dit :

— Maintenant vous devinez quel est mon collaborateur?

— Ma foi, non!... Chut! plus un mot, je tiens à écouter la pièce. Elle est ravissante!

— A votre aise, dit Scribe.

Les acteurs continuent de jouer. Quand ils en sont à la neuvième scène, Dupin balbutie :

— Diable! diable! cette situation a quelque rapport avec le second acte de notre pièce... Hein? trouvez-vous?

— Bah! nous y remédierons, dit Scribe.

— N'importe, c'est fâcheux. On n'est jamais sûr de rien au théâtre. Les idées courent dans l'air, et votre collaborateur a pris celle-ci au vol... A moins qu'elle ne soit de vous?

— En vérité, non, elle est de lui.

— Comment se nomme-t-il?

— L'acte touche à sa fin ; vous allez le savoir.

Quelques minutes après, la toile tombe au milieu des applaudissements. Elle se relève bientôt pour laisser le régisseur annoncer au public que les auteurs de *Michel et Christine* sont MM. Scribe et Dupin.

Ce dernier tressaille au fond de la baignoire.

— Ah ! le mauvais père, dit Scribe, qui ne reconnaît pas ses enfants !

— Parbleu ! fit Dupin, quand on me les change en nourrice !

Il se précipite au cou de son collaborateur et le remercie du succès par une chaude accolade.

Scribe a exécuté cinquante tours de force aussi merveilleux que celui-là. *Va-*

lérie, sa pièce de début à la Comédie-Française ¹, était d'abord en un acte. On destinait le rôle à Léontine Fay, l'actrice aimée du Gymnase. Celle-ci tombe malade. L'auteur biffe les couplets, retranche une ligne, une seule ligne dans le dialogue, réussit à opérer deux coupes excellentes, et va lire triomphalement au comité de la rue Richelieu son vaudeville métamorphosé en une comédie en trois actes.

On la reçut par acclamation. Mademoiselle Mars joua le rôle destiné à Léontine.

Toutes les pièces de M. Scribe peuvent être dégagées de leurs couplets sans éprouver une perte sensible. Jamais il n'a eu de prétentions au titre de poëte.

¹ En société avec Mélesville.

Le jour où l'on inventera le couplet en prose, il l'adoptera sur-le-champ.

Mais son adresse est si grande, et l'art de la scène est poussé chez lui à un si haut point, que ses couplets les plus médiocres sont toujours sauvés par la situation.

Et la preuve, c'est que personne, dans *Michel et Christine*, ne s'est avisé de siffler ce passage trop connu :

Un vieux soldat doit souffrir et se *taire*,
Sans *murmurer*.

En dépit de sa pauvreté de rythme et de son absence d'inspiration, M. Scribe a fait quelque chose comme deux ou trois cent mille vers, c'est-à-dire beaucoup plus que Lamartine et Victor Hugo.

Ses opéras-comiques ou non comiques,

au point de vue de l'art sérieux, offrent une étude amusante.

On aurait tort de s'imaginer que la poésie et la musique, ces deux sœurs harmonieuses, s'accordent ensemble.

La musique exerce sur la poésie un despotisme indigne ; elle la maltraite, elle lui rogne les ailes, elle la déchire à coups de croches et de doubles-croches, de façon que la malheureuse est obligée de prendre la fuite et de céder le pas à la vile prose, qui se pare de ses dépouilles et ressemble à une sorcière de Macbeth affublée de la robe d'une muse.

Voilà pourquoi les vrais poètes ne s'entendront jamais avec les musiciens.

Il faut à ceux-ci un prosateur armé d'un dictionnaire de rimes, qui coupe la me-

sure à leur caprice et se prosterne humblement devant leurs exigences.

Avec Chérubini, Meyerbeer, Boïeldieu, Rossini, Hérold, Auber et Carafa, Scribe a gagné plus d'un million ; mais, en vérité, ce n'est qu'un médiocre dédommagement de toutes les tortures que ces messieurs lui ont fait subir.

Il disait naïvement de Meyerbeer :

— Cet homme-là me fera tourner en bourrique !

Tous ses cheveux ont grisonné dans ce travail étrange, où il détruisait le lendemain ce qu'il avait fait la veille, pour le recommencer et le détruire encore.

— Ici, dit un jour Meyerbeer, concernant le libretto, notre sujet exige une romance.

— Bon ! répond Scribe. Quelle rythme voulez-vous ?

— Je veux des vers de huit syllabes, forme carrée.

Scribe se hâte de composer la romance et l'envoie au maestro, qui la lui retourne presque aussi vite avec une lettre ainsi conçue :

« La forme carrée est absurde. Faites-moi des vers de dix syllabes, cela porte mieux la mesure. »

Il s'agissait d'une affaire de longueur, et comme Scribe travaillait au mètre, il fallait bien se résigner. La romance entra au moule une fois, deux fois, dix fois de suite, et quand, une semaine durant, ce manège eut pris toutes les heures de l'é-

crivain, Meyerbeer déchira la feuille en s'écriant :

— Pourquoi, diable ! prétendiez-vous qu'il y avait là un sujet de romance ?

— Eh ! ce n'est pas moi qui l'ai prétendu, c'est vous !

— Vraiment?... S'il en est ainsi, *nous* nous sommes trompés.

Un autre jour, rencontrant Scribe sur le boulevard des Italiens, et le prenant sous le bras, Meyerbeer lui glissa mystérieusement ces mots à l'oreille :

— Il m'est venu hier soir une idée magnifique.

— Pour notre opéra ?

— Pour notre opéra.

— Voyons l'idée.

— Je voudrais réunir au quatrième

acte tous nos personnages afin d'avoir un septuor.

— Mais c'est impossible! dit Scribe. Les trois premiers actes sont terminés. Quand on veut une situation semblable, il faut la préparer dès l'origine.

— Sans doute, j'en conviens. C'est un énorme travail à refaire. Mais un septuor! songez-y donc, un septuor!

— Allons, soit, j'arrangerai cela, dit Scribe en soupirant.

Il consacra six semaines aux retouches. Meyerbeer prit le libretto, le garda trois ans, et dit à son collaborateur :

— Toutes réflexions faites, *notre* septuor n'ira pas. Je préfère un monologue.

Une troisième fois, il s'agissait de re-

fondre entièrement la pièce. Scribe eut, ce jour-là, des pensées de suicide.

Tous les autres musiciens le rendaient victime de pareilles extravagances. Aubert lui coupait une strophe de manière à la rendre inintelligible, Boïeldieu intervertissait l'ordre des rimes et faisait hurler la prosodie, Hérold déplaçait la césure, et Carafa donnait révolutionnairement quatorze pieds à un hexamètre.

Il n'y eut pas jusqu'à mademoiselle Bertin qui ne se permît, dans le *Loup garou*¹, de faire boiter deux distiques.

Cinq ou six années plus tard, ayant sur son piano le livret de la *Esmeralda*, elle voulut essayer les mêmes licences ; mais

¹ Opéra-comique, joué en 1828. C'était le premier début musical de la fille du rédacteur en chef des *Débats*.

un sourd rugissement du lion littéraire éteignit ses notes et glaça ses accords.

Elle comprit qu'on ne traitait pas la poésie de Victor Hugo comme celle de Scribe.

Nous arrivons à 1830, époque assez fatale pour l'écrivain dont nous racontons l'histoire. Sa comédie à l'eau de rose se trouva tout à coup dépréciée. La foule s'éloigna de la parfumerie du Gymnase. M. Scribe n'avait point gardé de limites, il avait oublié la possibilité du mal de tête.

Une autre littérature que la sienne affriandait le public.

En vain il redoubla d'efforts, il n'eut plus çà et là que de rares éclairs de succès. *Une Faute, les Malheurs d'un Amant*

heureux, le *Lorgnon*, la *Chanoinesse*, *Être aimé ou mourir*, *Une Chaumière et son Cœur*, voilà, sur cinquante ou soixante pièces, les seules qui aient pu triompher de l'indifférence générale et ramener quelques lueurs de ses beaux jours¹.

M. Scribe gardait rancune à la Révolution.

Il résolut de la souffleter à sa manière, c'est-à-dire sans beaucoup de nerf et avec un bouquet de fleurs.

Le succès de *Valérie* et du *Mariage d'argent* lui ouvrait toutes grandes les portes du Théâtre-Français ; il y fit entrer

¹ Pendant près de dix ans, c'est-à-dire de 1837 à 1848, M. Scribe n'a plus travaillé pour le Gymnase. Le directeur actuel, M. Montigny, est parvenu à le ramener à ce théâtre, où il a donné, dans ces derniers temps, une *Femme qui se jette par la fenêtre*, *Héloïse et Abélard*, etc.

Bertrand et Raton, riant sous cape du bon tour qu'il jouait à certains personnages haut placés.

Mais on ne parut même pas s'apercevoir de l'agression.

Comme, au bout du compte, M. Scribe ne trahissait que le secret de la comédie, on le laissa faire. Peu importe, après le dénoûment, qu'un indiscret s'avise de montrer les ficelles.

Cette nuance d'aigreur chez le fécond vaudevilliste perce dans toutes les œuvres qu'il fit alors.

Il se livre un peu à l'opposition, il devient un peu voltairien, il attaque un peu la morale, il doute un peu de la Providence, parce qu'il voudrait un peu se faire craindre et devenir un peu académicien.

M. Fortoul, qui, à cette époque, a tracé le portrait de Scribe, s'exprime en ces termes :

« Il est laborieux et honnête; mais, n'ayant pas été assez ambitieux dans les commencements, il l'est peut-être trop aujourd'hui. Il est spirituel plutôt que fin, moqueur plus que comique, et entendu plus qu'intelligent; il a fait consister tout l'art du théâtre dans la vraisemblance et dans l'imitation de la réalité; ne sachant pas trop ce qu'il peut y avoir au delà. Si vous cherchez à le caractériser par un côté plus élevé, vous ne lui trouverez d'autre originalité que d'avoir osé rire de tout, à tout prix. Peut-être a-t-il cru sérieusement imiter en cela Rabelais, Molière et Voltaire, qui ont, il est vrai, beaucoup plus ri que

lui avant lui. M. Scribe ne s'est pas aperçu que ces grands hommes tournaient l'ironie au service des idées et non pas contre elles. Quant à lui, il ne s'est servi des formes du ridicule que pour décrier tous les élans vers l'idéal. »

Cette appréciation est remarquable par sa justesse et par sa profondeur.

Scribe ressemble à une lorgnette dans laquelle on regarde par le gros bout : il rapetisse les objets.

Les personnages qu'il met en scène deviennent des nains. Avec lui la grandeur s'abaisse, la majesté s'efface, la vertu décroît.

Pour cet enfant gâté du théâtre l'histoire n'est plus qu'un joujou ; il se divertit avec elle, il la brise, il la réduit à des proportions mesquines.

Lisez le *Verre d'eau*, si vous tenez à connaître quels grands événements, selon M. Scribe, naissent d'une très-petite cause¹.

¹ Avant le *Verre d'eau*, M. Scribe avait donné à la Comédie-Française la *Passion secrète*, l'*Ambitieux*, la *Camaraderie* et le *Fils de Cromwell*, qui paya le succès des trois autres pièces par une chute retentissante. De 1845 à 1854 il a fait jouer au même théâtre *Une Chaîne*, *Adrienne Lecouvreur*, les *Contes de la reine de Navarre*, *Bataille de Dames* et *Mon Étoile*.

On nous assure que, vers 1838, au moment où mademoiselle Mars sur son déclin avait encore la prétention de remplir les jeunes rôles, quelques sociétaires dirent à M. Scribe : « Ah ! si l'on pouvait lui faire accepter les duègnes ! — Pourquoi non ? répondit-il. Gageons que je la décide ! » On tint le pari. M. Scribe se mit au travail sur-le-champ et composa pour mademoiselle Mars un rôle de grand'mère. Seulement, afin de lui donner la pilule, il imagina de mettre dans la pièce un futur qui, sur le point d'épouser la petite-fille, tombait amoureux de l'aïeule. La comédie faite, il se hâta de la lire à la célèbre actrice, qui la trouva charmante. « Vous comprenez, lui dit Scribe, quel rôle je vous destine ? — Certainement, répondit mademoiselle Mars ; mais qui allez-vous prendre pour jouer la grand'mère ? »

Ce genre de comédie offre beaucoup d'intérêt, nous ne le contestons pas; mais au lieu d'éclairer il obscurcit, au lieu d'enseigner il abuse.

Tout réduire à une mystification, cela peut être spirituel, mais ce n'est pas moral.

En flattant par calcul les goûts du vulgaire, M. Scribe ne voit pas qu'il travaille exclusivement pour la sottise présente.

A l'horizon des sociétés futures, le scepticisme n'aura jamais de perspective. L'homme a besoin d'espérer et de croire.

Du reste, quand on chatouille assez agréablement l'épiderme à son siècle pour

Scribe, en face d'une pareille question, ne pouvait plus garder le moindre espoir de réussir. Il vint déclarer qu'il avait perdu la gageure, et porta sa pièce au Gymnase, où elle fut jouée par Léontine, le 14 mai 1840, avec un grand succès. C'était une revanche de *Valérie*.

le convaincre qu'il s'amuse, on mérite une récompense. La palme académique vint consoler M. Scribe des torts que la Révolution de juillet avait eus à son égard ¹.

Le jour où il s'installa sur le siège laissé vacant par la mort de M. Arnault, un académicien (celui-là sûrement lui avait refusé sa voix) osa dire assez haut pour être entendu du récipiendaire :

— Ce n'est pas un fauteuil qu'on doit donner à ce monsieur, c'est une banquette pour asseoir ses quarante-huit collaborateurs et lui.

Un autre ajouta :

— Depuis quand recevons-nous les agents de change ?

¹ Il fut reçu à l'Institut en 1836. On le voit très-rarement assister aux séances.

Ces deux mots prouvent qu'on peut être quelquefois spirituel à l'Académie et que la méchanceté n'en est pas exclue.

On a trop attaqué M. Scribe à propos de sa réception. La presse surtout s'en est montrée furieuse jusqu'à la rage, ce qui laisse croire, en fin de compte, que le candidat n'était pas sans mérite. Sur quarante immortels, il y en a vingt-cinq, au moins, qui peuvent prendre place au-dessous de lui.

Si M. Scribe était littéraire, s'il était descendu profondément dans la nature humaine au lieu de l'effleurer et de s'arrêter à la surface, il serait une des plus grandes illustrations du théâtre; mais il a modelé la cire, quand il pouvait ciseler l'airain; mais il a fait de l'exploitation, quand il

pouvait faire de l'art ; mais il a courtisé le présent au préjudice de l'avenir, et le présent, qui n'a pas le droit de sanctionner la gloire, n'a pu que lui donner de l'or.

M. Scribe a deux ou trois millions dans ses coffres.

La régularité constante avec laquelle il conduit sa barque financière lui permet de la lester chaque jour et d'y entasser de nouveaux lingots sans la faire chavirer.

Ses droits d'auteur montent parfois à des sommes énormes. Il a eu des années où les recettes dramatiques enregistraient pour son compte cent soixante ou cent quatre-vingt mille francs ¹.

¹ La progression du chiffre de vente du manuscrit de ses pièces aux libraires est à étudier. En 1812, Barba lui achète l'*Auberge* 100 fr., payables, non en espèces, mais en volumes. En 1816, le *Comte Ory* est vendu

Si vous interrogez les éditeurs sur le caractère de Scribe, ils ne manqueront pas de le noircir. Vous pouvez être sûr d'entendre sortir de leur bouche une accusation d'avidité.

Holà ! messieurs, holà ! Nous vous arrêtons au collet sur ce grand chemin de la calomnie.

Assez et trop longtemps vous avez dépouillé les auteurs. Il est juste qu'on vous fasse un peu rendre gorge.

Marchands de l'esprit des autres, vous avez droit à une remise honnête, mais non pas à la totalité des fruits de la vente.

400 fr. En 1822, un éditeur pousse *Valérie* jusqu'à 3,000 fr., et, en 1833, *Bertrand et Raton* monte à 4,500 fr. Aujourd'hui M. Scribe ne donne pas à moins de 5,000 fr. la permission d'imprimer une pièce en cinq actes.

Scribe a voulu le premier compter avec vous, et certes, pour lui comme pour ses confrères, l'idée n'a pas été mauvaise.

Laissez-nous la gloire, fort bien ! mais ne prenez pas tout l'argent.

Il est mieux placé, croyez-le, dans nos mains que dans les vôtres, et M. Scribe en est une preuve vivante. Jamais un littérateur malheureux n'a recours à lui sans qu'aussitôt il ne lui tende une main libérale.

On cite à son éloge des faits qui eussent honoré saint Vincent de Paul.

Un matin, de très-bonne heure, Saintine, pressé d'en finir avec une collaboration, se rend à l'hôtel que son ami venait d'acheter rue Olivier-Saint-Georges.

Dans la rue, sous la porte cochère, le

long de l'escalier, il aperçoit une foule de malheureux ouvriers du voisinage. Il les interroge. Ceux-ci lui apprennent que tous les premiers du mois, depuis le ralentissement des travaux, Scribe leur sert une petite pension, au moyen de laquelle ils soutiennent leur famille, et qu'il a promis de leur continuer jusqu'à la reprise de l'ouvrage.

Cela durait déjà depuis longtemps. Saintine, familier de la maison, n'en était pas instruit.

Scribe a dépensé de la sorte plus de cinq cent mille francs, en secours, en aumônes, en dots ¹ et en cadeaux. Il lui est

¹ Il a marié une de ses nièces à M. Bayard. Celui-ci avait la réputation de décrier toutes les pièces des autres et de les entraver autant que possible. « Quel excellent neveu j'ai là, disait Scribe, mais quel détestable confrère ! »

permis, par conséquent, d'être un peu serré avec les éditeurs et d'enlever de leur bourse un argent que ceux-ci n'emploieraient peut-être pas en bonnes œuvres.

Quand Scribe ne donne pas ses deniers aux personnes qui viennent à lui dans la détresse, il leur donne sa collaboration, ce qui parfois vaut mieux encore.

On nous cite, à cet égard, une anecdote curieuse.

Une dame d'un certain âge, ancienne maîtresse d'institution, lui apporte le manuscrit d'un vaudeville intitulé les *Empiriques d'autrefois*.

— Mon Dieu, madame, dit Scribe, je suis accablé de besogne; vous risquez d'attendre longtemps.

— N'importe, dit-elle, pourvu que

mon tour arrive, c'est tout ce que je demande.

Elle laissa le manuscrit entre les mains du savant charpentier, trop heureuse d'emporter une espérance.

Le lendemain, Scribe apprend que cette dame est dans une situation de fortune déplorable et presque voisine de la misère. Il quitte tous ses autres travaux, prend le manuscrit des *Empiriques*, arrange, corrige, refond la pièce, la porte au Gymnase, et la fait jouer, le tout en moins de six semaines.

Par malheur, elle n'eut qu'un succès d'estime.

La maîtresse d'institution s'empressa d'apporter à Scribe deux autres vaudevils-

les, dont elle espérait tirer plus d'argent que du premier.

Cette fécondité du bas-bleu devenait inquiétante.

Scribe appela Guyot ¹ et lui donna l'ordre de faire rapporter aux *Empiriques*, joués ou non, douze cents francs par an de droits d'auteur.

Il créait ainsi à madame Friedelle (c'était le nom de sa collaboratrice) une pension de six cents francs, afin qu'elle le laissât en repos.

Mais le contraire arriva.

La délicatesse même du secours exposait Scribe à des visites presque quotidiennes, et le déluge des manuscrits allait croissant.

¹ L'un des deux agents dramatiques chargés de la perception des droits.

— Travaillons, monsieur Scribe, travaillons! disait la dame. Je touche pour ma part des droits considérables; donc, les *Empiriques* ont du succès. Le mois dernier, c'est nous qui avons fait les plus fortes recettes en province.

Scribe fut obligé de se sauver à la campagne pour échapper à ces argumentations victorieuses.

Madame Friedelle n'a jamais connu le secret des livres de l'agence. Jusqu'à sa mort, elle a touché ses droits d'auteur fort régulièrement, un peu scandalisée toutefois de voir Scribe faire quarante ou cinquante pièces avec Mélesville, quand il n'en avait fait qu'une avec elle.

Tous les grands producteurs ont adopté pour leur travail une sorte de règlement

inflexible, dont ils ne s'écartent à aucun prix.

La manière de travailler de Scribe reste la même depuis trente ans. Il n'y change rien, quoi qu'il arrive.

A cinq heures du matin, été comme hiver, il s'installe devant un pupitre élevé qui lui permet d'écrire debout. Il y reste invariablement jusqu'à midi, déjeune, va surveiller ses répétitions ou rumine ses plans. Le lendemain, il recommence, et la roue de la fabrication dramatique ne s'arrête jamais ¹.

¹ Un auteur du boulevard, marié richement, fit représenter beaucoup de ses premières pièces au moyen de diverses sommes assez rondes payées aux directeurs de théâtre. Sa femme, persuadée que tous ses confrères employaient le même procédé, dit un jour, après avoir lu un feuilleton de Janin : « Trois pièces de M. Scribe

Nous savons de bonne source que Scribe a dressé lui-même, par ordre alphabétique, la liste complète de ses œuvres théâtrales. S'apercevant que trois lettres lui manquaient, le K, l'Y et l'X, il se hâta de confectionner le *Kiosque* pour l'Opéra-Comique, *Yelva* pour le Gymnase et *Xacarilla* pour le grand Opéra.

Aujourd'hui l'alphabet n'a plus rien à lui reprocher.

Le chiffre de la liste monte à trois cents quarante-cinq pièces qui, réunies, forment, huit cent quatre-vingt-dix-sept actes.

Traînant après lui ce bagage énorme, M. Scribe a fait, de temps à autre, quelques excursions sur le territoire du roman.

cette semaine ! En vérité, c'est de l'extravagance ! il se ruinera ! »

Beaucoup de ses nouvelles ont été publiées par le *Siècle*¹. Ce journal, dont la caisse déborde toujours, acheta un beau matin *Piquillo Alliaga* pour la somme de vingt mille écus.

Les abonnés gardent pitoyable souvenir de cet immense délayage excessivement peu littéraire. Ils n'engageront certes pas le *Siècle* à recommencer pareil sacrifice. Le style de M. Scribe se supporte au théâtre, mais on ne l'accepte plus dans le livre. Ses petits rouages dramatiques s'engrènent mal et ne peuvent conduire

¹ Les principales sont : *Carlo Broschi*, la *Maîtresse anonyme*, *Judith*, le *Roi de Carreau* et *Maurice*, dont nous avons déjà parlé précédemment. Cette dernière nouvelle est une histoire véritable, à laquelle M. Scribe s'est trouvé mêlé comme acteur. Tous les héros qu'il a mis en scène existent encore. (Voir le tome XI^e de ses Œuvres complètes, édition Lebigre, page 119.)

une œuvre de longue haleine; ils ralentissent l'intérêt, ils détruisent le nerf de l'action, ils s'endorment et endorment le lecteur.

En attendant, les vingt mille écus du *Siècle* ont servi à acheter une forêt que l'opulent écrivain a pu joindre à son parc de Séricourt¹, sous le nom de *bois de Piquillo*.

La campagne de M. Scribe est un véritable paradis terrestre.

Après avoir maîtrisé les eaux de quelques terrains marécageux, il a réussi à former trois rivières qui arrosent les cinq cents arpents de son domaine.

Il y a la rivière de *Robert le Diable*,

¹ Terre magnifique, située dans le département de Seine-et-Marne, près de la Ferté-sous-Jouarre.

celle des *Huguenots* et celle de la *Juve*.

Tout cela serpente au travers du *bois de Piquillo*, murmure sous les bosquets de la *Sirène* et baigne les quinconces du *Prophète*.

Madame Scribe¹ a essayé de métamorphoser son époux en horticulteur, afin de le détourner d'un travail qui le fatigue et qui n'est plus de son âge. Elle a perdu son temps et ses peines.

¹ Le vaudevilliste s'est marié à quarante-huit ans avec madame Biollay, veuve d'un marchand de liqueurs. Sa femme avait deux fils, dont l'un vient d'épouser mademoiselle Bayard. On assure que Scribe s'est décidé au mariage pour échapper aux séductions trop multipliées des débutantes de Paris et de la banlieue, qui venaient lui arracher des rôles à force de sourires et d'œillades. Depuis cet hymen, sa santé chancelante se fortifie. On l'entoure de prévenances. Le valet de chambre a le mot d'ordre de madame Scribe; il n'écoute pas son maître, et celui-ci est parfaitement soigné sans qu'il y paraisse.

Le voyant depuis quelques jours se retirer au fond d'une serre, elle pensa qu'il prenait goût à la culture des fleurs. Quand elle accourut lui adresser des félicitations à cet égard, elle le trouva terminant le vaudeville des *Camélias*¹ sur la caisse d'un géranium renversé.

Dans sa campagne de Séricourt Scribe est un véritable seigneur châtelain. Sa femme et lui sont adorés des villageois d'alentour.

Il n'est pas une chaumière que madame Scribe ne visite. Les malheureux du pays la regardent comme leur providence, et l'hiver ne la ramène à Paris que pour y secourir d'autres infortunes.

¹ Cette pièce est restée en portefeuille à cause de son titre, que le succès de la *Dame aux Camélias* rendait impossible.

C'est un ange de charité¹.

Fières de la prendre pour modèle, toutes les dames riches du deuxième arrondissement se sont coalisées pour la bienfaisance, et, grâce à cette association, plus de cent cinquante familles sont à l'abri de la misère et de la faim.

— Écoute, dit Scribe à sa femme, laisse moi travailler; j'abandonne mes droits d'auteur à tes pauvres.

Depuis ce moment, elle trouve qu'il n'écrit plus assez de pièces.

Il est vrai que le fécond vaudevilliste est un peu à court de sujets. La mine est

¹ Béranger connaissait beaucoup madame Scribe avant son mariage. « Ah! ma chère amie, lui disait-il, en devenant une grande dame, vous allez perdre vos excellentes qualités! » Le vieux chansonnier n'a pas été bon prophète.

épuisée; mais il fouille dans ses cartons et y trouve d'anciennes ébauches qu'il achève, et dont il réussit encore à faire des tableaux présentables.

La recette continue à être excellente.

Scribe possède une autre ressource, qu'il a de tout temps mise en œuvre : c'est de s'approprier les sujets mal compris par les autres vaudevillistes et de les remplacer sur le chantier. Son habileté dans ce genre de travail est extrême. Il coupe, taille, rabote les actes, leur donne une couche de vernis et les vend comme neufs.

Parfois un directeur avisé s'aperçoit du tour.

— *La Rose blanche, la Rose blanche!* lui dit un jour Crosnier, n'est-ce pas le

titre d'une pièce jouée, il y a un an, à la Gaîté ?

— J'en conviens, répond Scribe.

— Est-ce le même sujet ?

— Absolument le même.

— Diable!... Mais la pièce n'a pas réussi là-bas.

— Que vous importe, si elle réussit chez vous ?

Crosnier se décide à recevoir le libretto. La musique se compose; le jour de l'épreuve arrive, et la *Rose blanche* est applaudie à tout rompre.

Notre héros assiste, au fond d'une loge, à toutes les premières représentations. Quand une pièce tombe, il se frotte les mains en disant :

— Je la referai l'année prochaine !

M. Scribe est d'un caractère très-doux. Il a des formes légèrement aristocratiques, mais pleines d'amabilité, de tact et de convenance. Ayant organisé une petite soirée du jeudi, uniquement pour se donner la joie d'une partie de whist, il ne peut jamais y parvenir, occupé qu'il est sans cesse à faire accueil à tout le monde et à remplir ses devoirs de maître de maison.

Nous touchons à la limite tracée par notre cadre, et cependant nous aurions encore une foule de détails curieux à donner sur le personnage illustre que nous mettons en scène.

Il n'est pas aimé de ses confrères pour deux motifs.

Le premier, c'est qu'il n'entre jamais dans les estaminets, où trop souvent ces

messieurs collaborent, le cigare aux lèvres, entre la bière et le cognac.

Le second, c'est que, dans la plupart des villes de l'Europe et même dans nos provinces, on ne connaît qu'un seul nom. C'est le nom de M. Scribe.

On lui attribue toutes les pièces jouées à Paris. Il n'est pas rare de voir des affiches annoncer en lettres gigantesques :

« TARTUFE, comédie en cinq actes, de M. Scribe. — LUCRÈCE, tragédie en cinq actes, de M. Scribe, » etc., etc.

Tous les succès lui appartiennent, toutes les couronnes se réunissent sur son front. Il n'y a pour les provinciaux et les étrangers qu'une gloire dramatique, toujours la même, toujours rayonnante, la gloire de M. Scribe.

C'est l'homme le plus heureux de la terre.

Tout le monde veut lui donner, personne ne lui prend rien.

Les plus hauts personnages ont brigué l'honneur de sa collaboration, et Louis-Philippe lui-même, si l'on en croit Frédéric Thomas ¹, a commis un vaudeville avec M. Scribe.

Honneur donc à cet homme universel !

Qu'il moissonne la gloire présente, qu'il s'enivre des hommages du moment, qu'il cueille les lauriers du jour.

Si l'avenir le renverse de son piédestal, il ne sentira pas la chute.

Entre ses mains la plume est devenue

¹ Voir dans l'*Estafette*, sous le titre *Courrier du palais*, son spirituel feuilleton du 11 juin dernier.

le caducée de Mercure ; il lui doit sa fortune et son indépendance. Aussi prend-il une plume pour devise, avec cette légende :

Inde fortuna et libertas.

Or, si nous avons reconnu le mérite de M. Scribe en fait d'agencement et de charpente, nous sommes loin de le proposer comme un modèle à suivre en tout.

C'est un observateur très-habile, mais qui s'arrête à la surface des choses et n'approfondit rien. Ses œuvres sont le reflet exact d'une époque sans caractère, d'un siècle sans force et sans élan. Nous trouvons en lui l'écrivain bourgeois par excellence, et la bourgeoisie s'est extasiée naturellement

devant le tableau qui la représente. Comme le bourgeois, M. Scribe est superficiel ; comme le bourgeois, il possède ce demi-savoir qui est un des fléaux de l'époque, et qui, après avoir tout gâté en religion comme en politique, envahit aujourd'hui la littérature et les arts.

M. Scribe n'a point d'initiative.

Il s'applique à restreindre ses horizons, à demeurer au niveau de son public ; il s'accroupit volontairement dans l'ornière, il comprime les ressorts de son intelligence, il ne veut que des idées rebattues, il n'accepte que les mots vieillis. Quand un trait se présente sous sa plume, il l'analyse, le dissèque et le biffe sans pitié, s'il ne doit pas être compris de tout le monde.

M. Scribe travaille sciemment et par

calcul pour les esprits médiocres, c'est-à-dire pour le plus grand nombre.

Le mot qui court les rues, le calembour répété par tous les *ana*, voilà ce qu'il cherche. Il les place en situation avec une sûreté de coup d'œil admirable. Du parterre aux loges, on les accueille par un éclat de rire, on les salue comme de vieilles connaissances.

Est-ce là du génie? Non, c'est de l'adresse.

Nous dirons plus, c'est la boutique et le cours de la Bourse appliqués aux lettres.

Toutes les fois qu'un écrivain semble dédaigner le style et n'apporte pas son tribut au perfectionnement de la langue, il est dans ses torts. Que le prosaïsme de son époque lui donne un succès passager,

qu'il exploite ce succès, qu'il fasse fortune, très-bien !

Mais qu'il renonce à la gloire à venir.

Les littératures d'engouement et de transition passent avec le hasard ou la fantaisie qui leur ont donné naissance ; les pièces de M. Scribe vieilliront en même temps que les hommes dont elles ont reçu les éloges.

Pas une, c'est triste à dire, n'a ce cachet d'éternelle vérité qui distingue les œuvres de Molière et les rendent aussi jeunes, après deux cents ans, que le jour où elles ont été représentées en face du grand siècle.

M. Scribe n'est jamais dans la nature, il est dans la convention. La convention passe, que reste-t-il ?

A présent que nous avons obéi à un

devoir rigoureux et descendu de son trône le roi du théâtre moderne, donnons-lui la place qui lui convient au-dessous des maîtres.

Elle est encore assez honorable pour qu'il en soit fier.

Si M. Scribe manque de style ; si de la multitude de pièces fort bien charpentées dont il dote la scène, il n'en est pas une qui mérite le nom de chef-d'œuvre et qui doive rester comme un monument de génie, ce n'en est pas moins un auteur de circonstance très-précieux.

Il ne fait point progresser l'art, il se garde d'enrichir la langue ; mais personne ne lui refuse un talent réel que peu d'écrivains dramatiques possèdent, celui de nouer l'intrigue et de la dénouer par mille petits

moyens dont il a le secret, qu'il tourne et retourne à l'infini, sans que le spectateur s'aperçoive de la ruse.

Une fois enveloppé dans cet inextricable réseau dont M. Scribe serre autour de vous les mailles invisibles, vous ne vous appartenez plus à vous-même. Il faut, bon gré, malgré, faire abstraction de votre jugement et de votre goût pour admirer ce qu'on vous présente. On vous retient terre à terre, et vous y restez sans vous plaindre. Vous riez du bon mot le plus commun, vous écoutez un dialogue que jamais vous n'eussiez consenti à lire, et vous l'écoutez avec intérêt, sans effort. La situation vous enchaîne, le réseau se noue de plus en plus, vous êtes prisonnier de M. Scribe.

Quand la toile tombe, vous avez beau

dire : Où est le but ? Qu'est-ce que cela prouve ?

Il est trop tard.

Les cinq actes sont finis ; vous avez entendu la pièce d'un bout à l'autre sans pouvoir rompre le charme ; vous avez applaudi peut-être, et demain vous applaudirez encore.

Nous croyons être juste dans cette appréciation toute littéraire, et nous la maintenons, bien qu'elle ne doive ni convaincre beaucoup de monde, ni empêcher M. Scribe de remporter au théâtre de nouvelles victoires, en se servant du même procédé.

Il en est des écrivains comme des modes : plus on les critique, plus ils font fureur.

Jamais M. Scribe n'a connu le besoin ;

jamais on ne l'a vu se débattre dans ces entraves de la vie matérielle, qui arrêtent l'essor de beaucoup de talents. De son patrimoine, il possédait quatre ou cinq mille francs de rente. Le but unique de ses travaux a été d'accroître cette fortune et d'en porter le chiffre à des proportions fabuleuses. Un mercier dans son échoppe, un banquier dans son comptoir, n'ont jamais eu plus d'âpreté à la vente, plus de rigidité dans le calcul. Scribe est le bourgeois lancé avec tous ses instincts dans le domaine de l'art. Il y apporte l'économie, l'ordre, la finesse commerciale, le génie des affaires.

Sa muse compte les gros sous et tient les livres comme une marchande de la rue aux Ours.

Entrez dans le cabinet de l'auteur du *Verre d'eau*, vous y trouverez certain registre, où s'aligne, au-dessous des trois ou quatre cents pièces qu'il a produites, le chiffre exact de leurs recettes, soit à Paris, soit en province. Il peut suivre ainsi la marche de son talent dramatique, jour par jour, écu par écu, addition par addition, jusqu'au total énorme amassé à l'heure actuelle, et qui ne peut manquer d'augmenter encore.

M. Scribe, nous l'avons déjà dit, a deux ou trois millions de fortune.

Est-ce à dire qu'il mérite le blâme pour avoir su s'enrichir? Non, certes; nous le trouvons dans son droit le plus légitime, et, d'ailleurs, il est impossible, comme nous l'avons prouvé, de voir un homme

employer l'or qu'il gagne à un plus digne et plus noble usage.

Mais un esprit qui a vers l'argent quelque tendance néglige à coup sûr la gloire.

Quand on s'occupe de remplir un coffre, on cède à la tentation d'abandonner l'art pour faire du métier ; on sacrifie aux goûts vulgaires, on se trompe soi-même sur la nature du succès, et l'on prend l'autel de Plutus pour le temple d'Apollon.

N'est-ce pas un peu le cas où se trouve M. Scribe ?

A-t-il jamais travaillé dans ce recueillement absolu, dans cette absence de préoccupations, dans ce calme religieux de l'esprit qui enfantent les chefs-d'œuvre ? Nous sommes loin de le croire.

Il ne cultive pas les lettres, il les exploite.

Dans ce siècle de vapeur et de chemins de fer, il applique la locomotive au théâtre.

Sa marche est plus rapide, il arrive au but en un clin d'œil; mais demandez-lui quels pays il a parcourus, quelles observations il a faites, quelles notes il rapporte du voyage, vous le mettez dans un grand embarras : il n'a eu le temps de rien voir, de rien étudier, de rien approfondir.

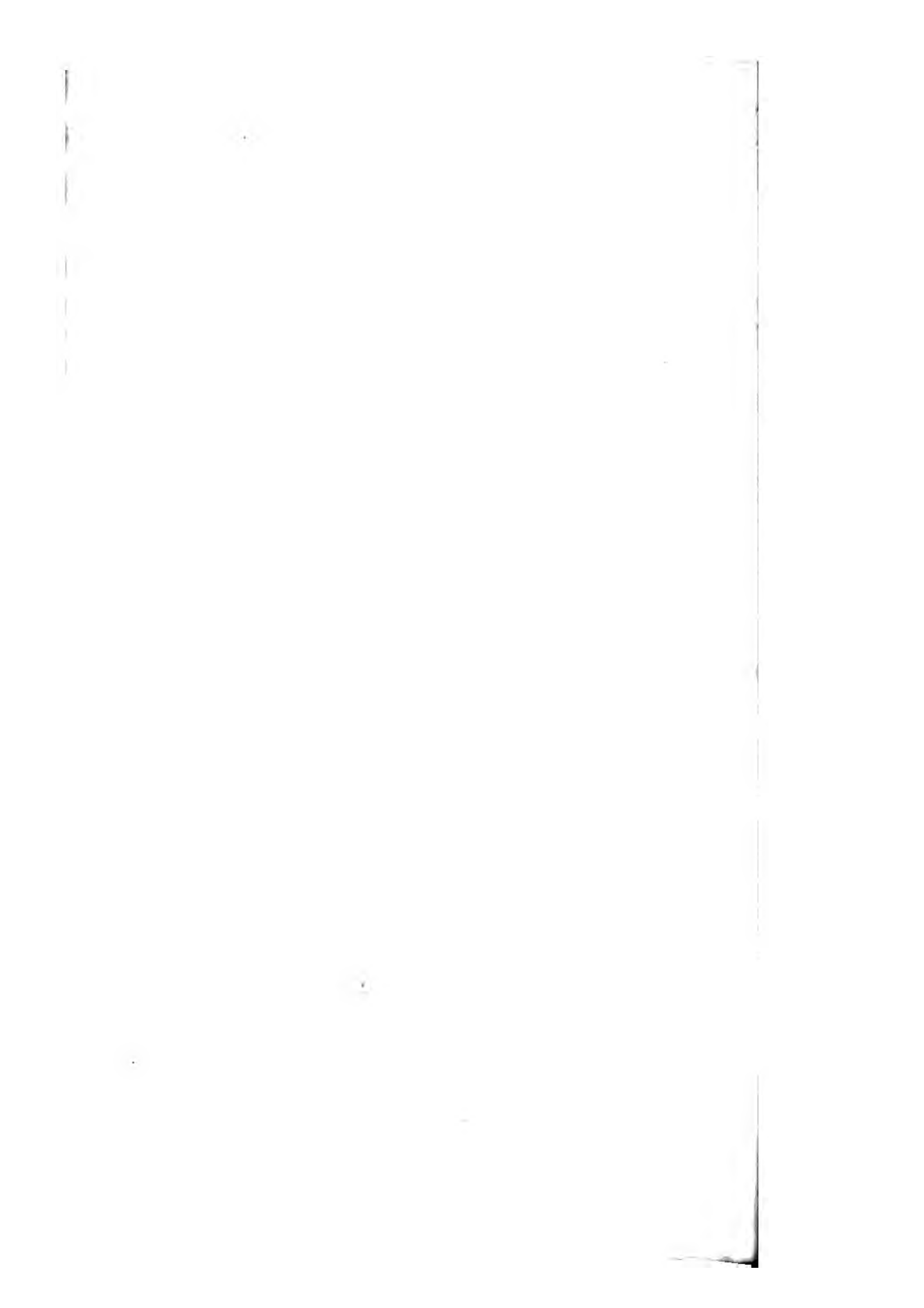
M. Scribe est un arbre plein de sève qui n'a voulu produire que des fleurs.

FIN.

Monsieur

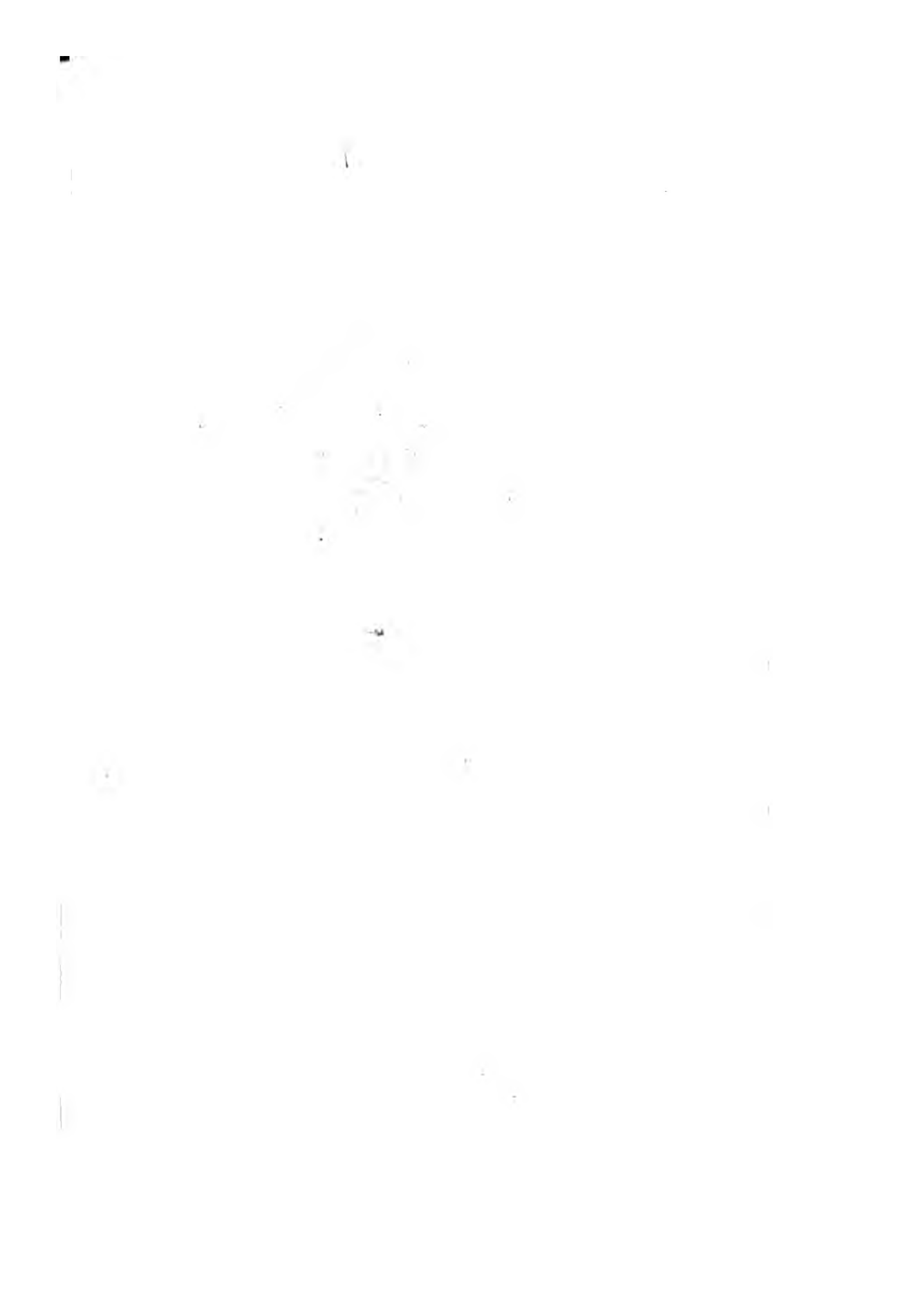
Eugène Serbo

La lettre ci dessus a été adressée en 1834 à M^r Buloz, directeur de la Revue des deux mondes



THÉOPHILE GAUTIER

PARIS, IMP. WALDER, RUE BONAPARTE 41.





Curry del. et sc.

Hadenque Imp. r. du Four S. G. 43. Par.

GAUTIER



LES CONTEMPORAINS

THÉOPHILE
GAUTIER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

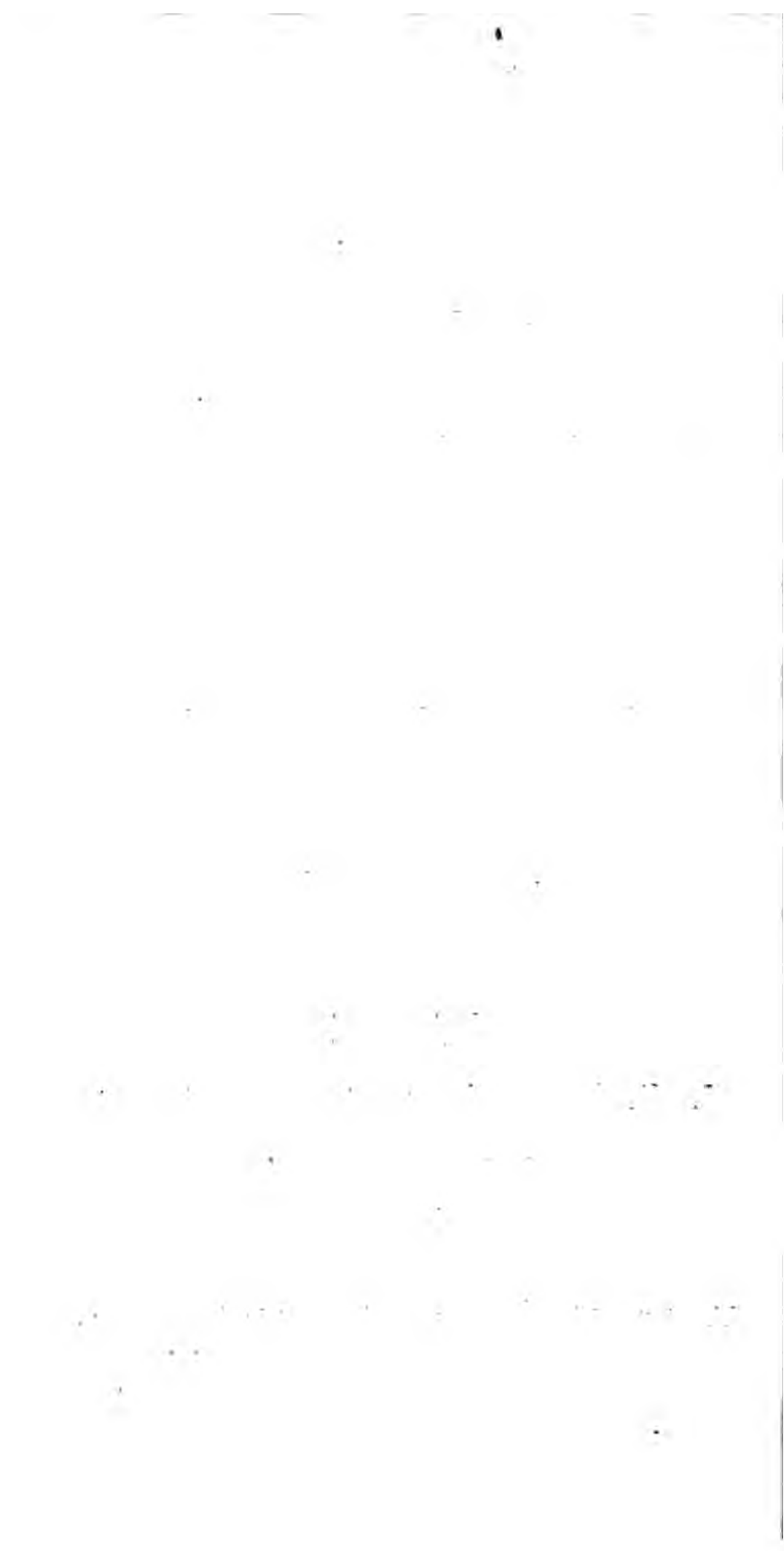
PARIS

J.-P. RORET ET C^{ie}, ÉDITEURS

RUE MAZARINE, 9.

1855

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



A MONSIEUR JULES JANIN.

Illustre prince des critiques,

Dans votre feuilleton des *Débats* du 25 décembre dernier, nous trouvons un magnifique et curieux passage, que nous avons hâte de signaler aux amateurs de saine littérature.

Par un à-propos charmant, les lignes dont nous parlons sont écrites à l'occasion de la mort de cette jeune et belle

comédienne que le Théâtre-Français vient de perdre. Vous avez méconnu le talent de mademoiselle Rimblot pendant sa vie, rien de plus naturel que vous semiez des fleurs sur sa tombe.

« Heureux artistes, dites-vous, ces comédiens que le poète protège de son vers, le peintre de sa couleur, *l'honnête biographe* de son éloquence, la ville entière de son intérêt ! Heureux artistes entourés de sympathie et de louanges ! Leur moindre parole est prise au passage, leurs traits sont reproduits sur la pierre, sur le bois, sur l'acier, par le burin, par le soleil ! Malades, on raconte à tout ve-

nant leur maladie, et quand enfin il faut mourir, que de regrets ! quelle ovation ! que de douleurs !

« Pendant ce temps, il y en a d'autres, parmi les dévoués de la parole écrite ou parlée, qui deviennent la proie et le butin de quelque *misérable pamphlétaire*, attaché à leur vie. A ceux-là, ni trêve, ni repos, ni merci ! Le misérable qui, sous prétexte de biographie, les attend au *coin de la forêt de Bondy*, un *poignard* à la main, les frappe dans l'ombre, et puis, quand il voit leur flanc qui saigne, il s'enfuit, emportant ce *couteau sanglant* qui va lui servir pendant

quelques jours à *couper le morceau de pain* que lui rapporte un si grand exploit. Au bout de huit jours, et son couteau essuyé, le même brigand, sous le même prétexte, s'en va attendre, au même carrefour, une autre victime; il la frappera du même couteau, et il rentrera du même pas triomphant dans sa *tanière*, dans sa *caverne*, jusqu'au jour où quelque victime en belle humeur de vengeance et de châtiment aura tué la bête d'un coup de pied à *l'endroit où le dos change de nom*, disait maître Alcide Tousez. »

Voilà, monsieur le feuilletoniste, un joli morceau d'éloquence de cour d'as-

sises ! En vérité, si la péroration ne l'égayait pas un peu, ce serait à glacer chacun d'épouvante.

Mais, ô grand procureur impérial du théâtre ! votre citation, empruntée à Alcide Tousez, manque de justesse. L'homme qui vous attaque hardiment, bien en face, biographe ou bandit, puisqu'il vous plaît de réunir ces deux professions en une seule, ne peut être frappé qu'en face.

Vous rêvez, Janin, ou la colère vous égare.

Le coup de pied (vous le savez mieux que personne !) ne s'administre où vous

dites qu'aux arlequins et aux pierrots.

Ainsi donc, vous avez à vous plaindre d'un biographe, d'un brigand, d'un misérable qui est allé vous attendre au coin d'un bois, le poignard à la main, qui vous a percé le flanc dans l'ombre, et qui est rentré dans sa tanière, pour étendre votre sang sur un morceau de pain ?

Fi!... du sang de critique! quel abominable déjeuner !

Voyez comme le ciel est juste : ce lâche biographe ne pouvait être plus cruellement puni de sa vilaine action.

Mais quel est-il, cet affreux coupe-

jarret, ce scélérat, ce monstre exécrationnable? Il faut dire son nom, Janin; car nous sommes biographe aussi, et, bien que votre opinion doive paraître respectable, nous ne croyons pas que, dans le dictionnaire des synonymes, il faille accoler ce mot de *biographe*, pas plus que celui d'*historien*, aux mots de *pamphlétaire* et de *bandit*.

Soyons catégorique, expliquons-nous.

Évidemment on n'a jamais eu l'idée ridicule et sottise de prendre au pied de la lettre le verbiage étourdi de vos feuilletons ni les épithètes insolentes ou

grossières dont vous faites choix pour apostropher les gens.

C'est ici l'histoire de la halle et des poissardes.

Leurs insultes ne sont pas des insultes; on ne s'offense pas de leurs coups de langue.

Mais comme en adoptant l'idiome de ces dames pour écrire dans les *Débats*, cela donne un peu plus d'importance à votre style, encore une fois expliquons-nous.

Là, franchement, sans détour, est-ce que vous auriez voulu nous désigner?

Soyez sans crainte, nous n'avons en

aucune sorte le projet de vous appeler en duel. Vous n'êtes pas un homme, vous êtes une pie, quelque chose qui jacasse, caquette et s'envole.

On ne se bat pas avec un oiseau.

Si réellement cet article s'adressait à nous, Janin, à nous qui, avons écrit votre histoire en toute conscience et en toute vérité, à nous qui tenons une plume *honnête*, qui rendons à chacun selon ses œuvres, qui avons la prétention de ne jamais nous écarter du devoir, de la justice et de l'honneur; si, disons-nous, vous aviez pu, dans un accès de rancune ou de folie, nous trai-

ter de *brigand* et de *misérable* ; si vous nous accusiez de jouer du couteau et de faire des tartines avec du sang, parbleu ! nous nous bornerions à rire, après vous avoir tiré l'oreille, comme à un gros écolier qui ne se doute ni de la portée d'une phrase ni de la valeur d'un mot.

Mais non, Janin, non, ce n'est pas nous que vous attaquez, c'est un autre.

Vous savez parfaitement que nous vous avons ménagé.

Que de piquants détails nous aurions pu donner à nos lecteurs ! Tenez, voici là, sur notre bureau, vingt lettres qui

nous reprochent d'avoir omis une multitude de faits indispensables à votre histoire.

Dépouillons ensemble cette correspondance.

L'un nous dit :

« Comme preuve des variations effrontées et des sauts de carpe de l'homme, vous auriez dû citer l'article du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, publié en 1836. Janin y procède à l'éreintement complet de Victor Hugo, pour les œuvres duquel il témoigne aujourd'hui des admirations si frénétiques. Un biographe, monsieur, doit toujours déposer les pièces de conviction devant le tribunal du public. »

Une autre ajoute :

« Si vous étiez venu me consulter, je vous

aurais fait part de deux anecdotes au sujet de la gourmandise de ce bon M. Janin.

« La première est celle-ci :

« Prié par M. de Metternich de lui donner un autographe, l'auteur de *l'Ane mort* écrivit sur une feuille de vélin : « *Bon pour cent bouteilles de Johannisberg, à déposer dans ma cave.* » Et les cent bouteilles furent expédiées par le prince.

« La seconde anecdote est plus connue.

« On parlait à mademoiselle Mars d'un feuillet de Jules, où elle était drapée de belle sorte. « — Vous avez trouvé, dit-elle, mon critique un peu amer, lundi; j'avais oublié de le sucrer dimanche. »

Eh bien! parole d'honneur, Janin, nous connaissions tout cela! mais nous avions à cœur, méchant que vous êtes, de ne pas trop vous humilier.

Faites-nous le plaisir de jeter un coup d'œil sur cette troisième lettre :

« Pourquoi, s'écrie-t-on, n'avez-vous pas dit un mot du perroquet de Janin, ce magnifique ara, dont la queue est si longue et qui importune de ses cris tout le voisinage? C'est le pendant de son maître dans la presse. Ne pouviez-vous parler aussi de la passion du critique pour les vieux livres où il puise sa science, et pour les exemplaires de ses propres œuvres, qu'il fait tirer tout exprès sur papier de Hollande? Quand il veut que M. Huet, son beau-père, enrage, il le conduit aux ventes de la salle Sylvestre, et pousse le premier bouquin venu à des prix fabuleux. L'ancien avoué rugit. Il déclare qu'il fera mettre son gendre à Bicêtre. Vous avez également oublié de dire que mademoiselle G*** payait un individu, qui suivait partout le critique et dressait un rapport de ses faits et gestes. Janin prit un jour l'espion au collet, le contraignit à des aveux, et sut qu'il recevait trois francs par jour pour cette jolie besogne. « — Eh! bien, dit-il, je t'en donnerai six et je ferai les rapports! » La chose fut convenue. Janin s'attribua des exploits éroti-

ques si extravagants que mademoiselle G*** s'écria : « — C'est donc un Hercule ! Je ne m'en serais jamais douté ! »

Or, seigneur critique, cette lettre émane d'un de vos amis intimes. O les amis ! ils sont plus à craindre que les biographes.

Assez ! allez-vous nous dire, brûlez toutes ces épîtres sournoises.

Non pas, Janin, permettez ; il est important que nous arrivions à une justification complète. Jetons au panier les moins curieuses ; mais en voici une qu'il est bon de reproduire d'un bout à l'autre.

Écoutez !

« Monsieur,

« Votre biographie de Janin m'afflige. Comment, pas un mot de Ricourt, d'Achille Ricourt? Serait-il Dieu possible que vous n'ayez pas ouï parler de ce curieux personnage? L'aplomb et les âneries de Janin, connu! Ses défections, connu! L'astre, on le sait par cœur; mais le satellite! mais Ricourt! mais cet incomparable bohème artistique et littéraire, à qui il n'a manqué que d'être riche pour être vraiment superbe; voilà ce qu'il fallait décrire!

« Ignorez-vous que c'est lui, lui Ricourt, qui a *fait* Janin? lui qui a *fait* Rachel? lui qui a *inventé* Ponsard et tant d'autres?

« Hélas! que de comptes-rendus de pièces Janin a faits sans les voir, sur le rapport de Ricourt.

« Si une idée généreuse a pu être jetée quelque part sous le nom de Janin, c'est à coup sûr à Ricourt qu'en revient l'honneur.

« Pendant dix ans et plus, Ricourt a été le prôneur et le souteneur de Janin. C'est là du

courage, ou je ne m'y connais pas. Mais, depuis que Janin saupoudre sa prose de latin, Ricourt trouve qu'il n'est plus *au poste* (expression de Ricourt) et qu'il a *b..... baissé* (idem).

« — Où en veut-il venir avec cela ? dit Ricourt. Espère-t-il remporter le prix d'éloquence latine ? Qu'il le dise. Il lui faudrait peut-être une chaire à lui ? Patraque, va ! »

« Pauvre Ricourt !

« Dire que cet homme jettera au vent plus d'esprit et d'idées, en un jour, que Janin n'en dépensera pendant toute une année ! Il a réchauffé à son soleil plus de talents que Janin n'en a nié ou éreinté, certainement ! Aussi je m'étonne qu'au lieu de biographier Janin, vous n'ayez pas biographié Ricourt.

« Agréez, etc. »

Suit une signature qui vous ferait bondir, ô critique, si nous n'avions pas soin de la dérober à vos yeux.

Ainsi donc nous vous conseillons de rester bouche close à l'avenir.

Le métier de biographe est le plus digne, le plus honorable de tous, quand on attaque vaillamment et sans peur l'immoralité vivante ; quand on n'est sous l'empire d'aucun caprice, d'aucune jalousie, d'aucune passion.

Mais quand on l'exerce comme l'auteur de *Barnave* ; quand on traîne les d'Orléans aux gémonies, pour revenir ensuite lécher de sa lèvre de courtisan la boue dont on les a couverts ; quand on écrit l'histoire contemporaine comme vous avez écrit celle de Casimir Delavi-

gne, de Balzac, de cent autres, on se voile la face, monsieur, pour cacher sa honte.

Chapeau bas ! et laissez passer le biographe honnête !

Ne parlez ni de *couteau*, ni de *sang*, ni de *misérable* qui vous égorge. C'est vous qui jouez tous les lundis du couteau ; c'est vous qui attendez les auteurs *au coin de la forêt de Bondy* de votre feuilleton. Vous lardez, vous déchiquetez, vous mettez en pièces leur renommée, leur talent, leur mérite. Depuis trente ans vous étendez sur votre

pain leur gloire en lambeaux et leur orgueil qui saigne.

L'ombre de Balzac est là qui te regarde : à genoux, Zoïle, courbe le front dans ton néant!

EUGÈNE DE MIRECOURT.



THÉOPHILE GAUTIER

Tarbes, la vieille cité, contemporaine des druides, a donné naissance au conventionnel Barrère, au célèbre chanteur Laïs et à Théophile Gautier, dit le Chevelu.

Cette dénomination mérovingienne lui restera, si, comme la chose est probable,

son nom figure dans les siècles à venir parmi les écrivains célèbres de notre époque.

Poëte et prosateur, il s'est fait une assez belle place, n'en déplaie à certains esprits jaloux, toujours prêts à répéter avec une méchanceté notoire que l'auteur d'*Albertus* et de *Fortunio* a plus de cheveux que de talent.

Les rares biographes qui se sont occupés de lui jusqu'alors le font naître en 1814.

Nous savons de bonne source qu'il n'en est rien.

Théophile Gautier, complice évident de l'erreur commise, nous permettra de ne tenir aucun compte de ses coquetteries d'acte de naissance.

Il est né le 31 août 1808.

Ces dames en seront scandalisées peut-être et lui feront la moue pour avoir abusé de leur crédulité naïve; mais il faut, ici-bas, que tout se découvre. Notre devoir d'historien fidèle nous impose des lois ¹. Si quelques personnes ont une illusion de moins, Gautier n'en aura, certes, pas de plus un seul cheveu blanc. Donc, il aurait tort de nous en vouloir parce que nous pénétrons le mystère de ses quarante-six ans révolus.

¹ En 1829, Gautier était le champion le plus redoutable dans les luttes à coups de poing d'*Hernani*. Lorsqu'on veut se rajeunir il faut le faire avec quelque vraisemblance. Ce n'est pas un collégien de seize ans qui eût assommé les classiques. A dix-sept ans on n'écrit pas *Albertus*, à dix-huit ans *les Jeune France* et à vingt ans *Mademoiselle de Maupin*.

Ses premières études se firent au collège de Tarbes.

Vers 1822, sa famille l'envoya à Paris achever ses humanités à Charlemagne, où il se lia bientôt avec Gérard de Nerval, qui, depuis, a été son plus actif collaborateur.

Gautier obtenait régulièrement la dernière place en thème.

Il le dit très-haut à qui veut l'entendre, et s'en honore.

Externe libre, il travaillait peu. Le grec et le latin lui semblaient des superfluités dans l'éducation moderne. Au lieu de faire les devoirs donnés par ses professeurs, il étudiait nos vieux écrivains, remontant aux sources de la langue, et

se moquant de toutes les grammaires possibles.

C'était un gros garçon, très-robuste, très-sensuel.

Une santé par trop florissante l'a toujours poussé vers le réalisme et la matière.

Comme beaucoup d'autres, il a profité d'une époque de licence pour souffleter la morale. Jamais, ni aux yeux de notre siècle, ni aux yeux de l'avenir, il ne pourra se faire pardonner *Mademoiselle de Maupin*.

Gautier n'est devenu poète que par accident.

Tous ses instincts le portaient d'abord à être peintre. Peu soucieux des classes de Charlemagne, il allait étudier l'art

plastique dans les musées, passant des heures entières à contempler certains tableaux, à se pâmer d'admiration devant certaines statues.

Il finit par entrer comme élève dans l'atelier de Rioult¹.

Déjà s'annonçait, à cette époque, la révolution littéraire et artistique. Les idées de révolte contre les règles établies germaient dans toutes les têtes; on voulait briser les vieilles idoles et les réduire en poudre. Victor Hugo en poésie, Eugène Delacroix en peinture s'entouraient d'une foule de partisans intrépides, décidés à toutes les luttes, à tous

¹ Cette phase de son existence lui a dicté *le Rapin*, l'un des plus charmants articles du recueil des *Français peints par eux-mêmes*.

les combats. Il n'y avait pas un cerveau de vingt ans qui ne fit un rêve de gloire. Chacun demandait à passer grand homme, et Gautier montra pour conquérir ce titre une ardeur extrême.

Seulement son pinceau trop novice encore ne pouvait l'aider dans cette conquête.

Le premier rhétoricien venu compose une tragédie ou un livre; mais l'exécution d'un tableau présente des difficultés plus sérieuses. Notre héros savait broyer les couleurs et les marier sur la palette; mais il ne les transportait pas encore assez adroitement sur la toile. Il avait en tête une foule de tableaux superbes; mais, en dépit de ses efforts, il n'enfantait que des croûtes.

— Décidément, se dit Gautier, la peinture est plus facile avec la plume qu'avec le pinceau

Nourri de la lecture des poètes du xvi^e siècle, que Joseph Delorme¹ et le bibliophile Jacob venaient de mettre à la mode par leurs articles rétrospectifs, il rima d'abord quelques strophes modestes, et les lut à ses amis.

Le succès qu'il obtint l'encouragea.

Ses tendances matérialistes le portant à se préoccuper surtout de la forme et du contour, il se mit à la recherche des mots qui lui semblaient le mieux faits pour peindre les objets extérieurs. Il étudia profondément le dictionnaire,

¹ Pseudonyme de M. de Sainte-Beuve.

emmagasina dans sa mémoire une foule d'expressions inusitées, de tours archaïques, fit la chasse aux vocables de toute espèce, et fabriqua pour son usage un glossaire opulent, au moyen duquel il put donner à son style l'originalité qu'il ambitionnait.

Une fois son arsenal bien fourni, Gautier se mit sérieusement à l'œuvre.

Au mois de juin 1828, il se présenta chez M. de Sainte-Beuve, et lui demanda permission de lui lire une pièce de vers intitulée *la Tête de mort*.

— Oh ! oh ! murmura le critique, un titre bien sombre ! Enfin , n'importe. voyons cela.

Dès la troisième strophe, Sainte-Beuve arrêta Gautier.

— Quelles ont été vos lectures ? demanda-t-il au poète. Ce n'est pas en étudiant le rythme de Lamartine que vous êtes parvenu à écrire de pareils vers. Vous avez dû lire Clément Marot, Saint-Gelais et Ronsard ?

— Oui, répondit Gautier. Nous ajouterons, si vous le voulez bien, Baïf, Desportes, Passerat, Bertaut, Duperron et Malherbe.

— Toute la pléiade ! dit Sainte-Beuve. A merveille, jeune homme ! Vous êtes dans les saines traditions. Je m'explique pourquoi vous avez l'hémistiche si net, le tour si exact, la rime si châtiée et si scrupuleuse. Achevez, je vous prie !

Quand *la Tête de mort* fut lue, Sainte-

Beuve se leva de son fauteuil, embrassa Théophile et s'écria :

— Bien , très - bien !.... Courage !.... Voilà du moins de la poésie substantielle. Je trouve un homme qui sculpte dans le granit et non dans la fumée. Demain , je vous présente chez Victor Hugo.

Théophile ne se sentait plus de joie.

Dès ce jour, il devint l'un des plus fervents disciples de l'école nouvelle, entassa rimes sur rimes, et laissa pousser sur son crâne cette forêt luxuriante de cheveux noirs, magnifique symbole de la puissance et du développement qu'il espérait donner à son génie.

Le jour où fut publiée la préface de *Cromwell*, il se déclara l'apôtre de

l'évangile littéraire promulgué par l'auteur des *Odes et Ballades*, et montra ses deux poings énormes aux classiques épouvantés.

A la première représentation d'*Hernani*, le bras de ce nouveau Samson fit cruellement repentir de leur irrévérence les Philistins du parterre. On eut peur un instant que le Théâtre-Français n'eût le sort du temple de Gaza, et que Théophile ne se mît entre deux colonnes pour écraser les mécréants qui se permettaient de siffler le maître.

Il s'abstint néanmoins de faire crouler la salle, se contentant d'aplatir une quarantaine de chapeaux sur les crânes, de démettre cinq ou six épaules et d'enter-

rer ses adversaires sous les banquettes¹.

Cette noble ardeur, hélas ! ne fut pas de longue durée !

Théophile eût la mauvaise chance de publier son premier volume de poésie, le 27 juillet 1830. La fusillade seule obtint le retentissement prédit à ses vers ; l'émeute lui vola sa gloire, et les exclamations élogieuses de ses amis se perdirent dans le tohu-bohu politique.

Gautier prétendit qu'ils n'avaient pas crié assez fort.

Occupé de *Notre-Dame de Paris* et de *Lucrece Borgia*, le maître ne songeait que

¹ Dans son feuilleton de *la Presse* du 5 décembre dernier, Théophile nous révèle que les combattants, pour se reconnaître, avaient un billet rouge, timbré de cette devise symbolique : *Hierro*.

médiocrement à exalter ses disciples et à les mettre à côté de lui sur le pavois.

Théophile dissimula sa rancune.

Son poing continua de s'abattre sur les dos classiques ; mais, dans l'intimité, ses plaintes étaient amères.

Lorsqu'il rédigea plus tard le feuilleton de *la Presse*, il ne loua plus qu'à contre-cœur le grand poète, pour la gloire duquel il avait assommé tant de monde.

— Enfin, lui disait-on, rien ne vous empêche d'exprimer nettement et catégoriquement votre opinion présente ?

— Pardonnez-moi, répondait Théophile d'un air piteux, je suis lié par des promesses terribles. Tout enfant, l'on m'a fait venir dans un caveau, et là, j'ai

juré sur un crâne humain de trouver tout sublime. Il faut que je tienne mon serment, sinon *quelqu'un* viendrait, avec des lunettes vertes et un nez de carton, me dénoncer à *la Presse*, dire que j'ai tué père et mère, et Girardin me chasserait ¹.

En 1830, Théophile Gautier demeurait à la Place-Royale, pour être plus à portée de rendre à Victor Hugo ses humbles devoirs.

Ce fut là qu'il écrivit *Albertus*, petit poëme très-original et très-fantasque, plein de beaux vers, écrit sous l'influence d'un vrai souffle poétique, et qui peut dignement tenir sa place à côté des

¹ La tirade est textuelle.

œuvres les plus remarquables de M. Alfred de Musset.

Nous en donnerons une courte analyse, pour faire apprécier le talent de l'auteur.

La scène commence dans le galetas d'une sorcière.

La limace baveuse argente la muraille
Dont la pierre se gerce et dont l'enduit s'éraille.
Les lézards verts et gris se logent dans les trous,
Et l'on entend, le soir, sur une note haute
Coasser tout auprès la grenouille qui saute
Et râler aigrement les crapauds à l'œil roux.

.
En entrant là Satan, bien qu'il soit hérétique,
D'épouvante glacé, comme un bon catholique,
Ferait le signe de la croix.

Minuit sonne. C'est l'heure des conjurations.

Notre sorcière, vieille, décrépète, horrible, se transforme subitement, grâce à

la puissance de la magie, en une beauté merveilleuse.

Elle change son matou noir en un fort beau cavalier.

Ce matou fait homme lui offre galamment la main pour la conduire à un autre carrosse de Cendrillon, et les voilà partis au bal de la landgrave de Gotha.

Véronique, c'est le nom de la hideuse sorcière transformée en Vénus, obtient, grâce aux charmes menteurs que lui prête le diable, un succès inouï. Les cerveaux germaniques sont en ébullition; des volcans d'amour s'allument autour de cette beauté dangereuse.

.
Tout sur elle vivait. — Les plis semblaient comprendre
Quand il fallait flotter et quand il fallait pendre ;

La soie intelligente arrêta ses frissons
Ou les continuait gazouillant ses louanges ;
Une brise à propos faisait onder ses franges,
Ses plumes palpitaient ainsi que des oiseaux
Qui vont prendre l'essor et qui battent des ailes ;
Une invisible main soutenait ses dentelles
Et se jouait dans leurs réseaux.

Or, Véronique dédaigne tous les hommages qui l'entourent.

Ce qu'elle veut, c'est un cœur à flétrir, une âme à perdre. Elle a juré de séduire Albertus, peintre sage et laborieux. L'indifférence de ce jeune homme l'exaspère. Il semble méconnaître le pouvoir de la prunelle ardente fixée sur lui.

Bientôt néanmoins Albertus cède à l'entraînement.

Le ciel, par un prodige, lui annonce en vain le péril où il va tomber ; la pas-

sion l'emporte et Véronique triomphe.

.
— Oh ! dit-il, mon cœur brûle à cette étrange flamme
Qui dans ton œil rayonne, et je vendrais mon âme
Pour t'avoir à moi seul tout entière et toujours.
Un seul mot de ta bouche à la vie éternelle
Me ferait renoncer. L'éternité vaut-elle
Une minute de tes jours ?



— Est-ce bien vrai, cela ? reprit la Véronique,
Le sourire à la bouche et d'un air ironique,
Et répéteriez-vous ce que vous avez dit ?
— Que pour vous posséder je donnerais mon âme
Au diable, si le diable en voulait ; oui, madame,
Je l'ai dit. — Eh bien, donc, à jamais sois maudit !
Cria l'ange gardien d'Albertus. Je te laisse,
Car tu n'es plus à Dieu. — Le peintre en son ivresse
N'entendit pas la voix, et l'ange remonta.

Mais voici que de nouveau minuit
sonne.

. . . . Le timbre, au bruit sourd de la grêle
Qui cinglait les carreaux, joignit son fausset grêle,
Le hibou du donjon cria.

C'est l'heure d'une seconde et sinistre
métamorphose.

. O prodige à confondre
La plus haute raison ! Albertus sentit fondre
Les appas de la belle et s'en aller les chairs.
Le prisme était brisé. Ce n'était plus la femme
Que tout Leyde adorait, mais une vieille infâme,
Sous d'épais sourcils gris roulant de gros yeux verts.

.
Quand il se vit si près de cette mort vivante,
Tout le sang d'Albertus se figea d'épouvante.

Mais il ne peut plus fuir, il appartient
à la sorcière et au démon. Véronique
l'emmène au sabbat.

. Ils vont, ils vont comme le vent de bise.
La terre sous leurs pieds file, rayée et grise ;
Le ciel nuageux court sur leur tête au galop.
A l'horizon blafard d'étranges silhouettes
Passent. — Le moulin tourne et fait des pirouettes ;
La lune en son plein luit rouge comme un fallot ;
Le donjon curieux de tous ses yeux regarde,
L'arbre étend ses bras noirs ; — la potence hagarde

Montre le poing et fuit emportant son pendu.
Le corbeau qui croasse et flaire la charogne
Fouette l'air lourdement, et de son aile cogne
Le front du jeune homme éperdu.

On arrive. Satan préside la fête, et le
sabbat commence. La scène est d'une
magnifique et sublime horreur.

Pour ne rien voir, le ciel ferma ses yeux d'étoiles,
Et la lune, prenant deux nuages pour voiles,
Toute blanche de peur de l'horizon s'enfuit.

Or, au milieu des ébats impurs et des
rondes échevelées de la troupe infernale,
Albertus vient à prononcer étourdiment
le nom de Dieu.

A peine eut-il lâché le saint nom que fantômes,
Sorcières et sorciers, monstres follets et gnômes,
Tout disparut en l'air comme un enchantement.
Il sentit plein d'effroi des griffes acérées,
Des dents qui se plongeaient dans ses chairs lacérées :
Il cria : mais son cri ne fut point entendu. . .

Et des contadini, le matin, près de Rome,
Sur la voie Appia trouvèrent un corps d'homme,
Les reins cassés, le cou tordu.

On voit que Théophile Gautier est un véritable poète¹.

Malheureusement, comme Alfred de Musset, il abonde en scènes immorales, en tableaux lascifs. Il traîne l'ange de l'inspiration dans une ornière fangeuse et le mène au lupanar.

Il publia ses premières poésies dans *le Cabinet de lecture*, journal facile et hospitalier, qui prêtait ses colonnes à tous les jeunes talents de l'époque.

La France littéraire s'attacha bientôt Gautier comme rédacteur, et lui

¹ Ses autres vers ont été réunis plus tard dans le même volume qu'*Albertus*, avec *la Comédie de la Mort*.

commanda quelques *Études sur les poètes du temps de Louis XIII*¹, dont la publication donna naissance à un procès bizarre et métamorphosa Théophile en critique.

Nous ouvrons ici la préface de *Made-*

¹ Sur Colletet, Scudéri, Saint-Amand, Scarron, etc. Ces articles de Gautier n'ont d'autre mérite que l'humour et la fantaisie de la forme; jamais on n'a pu les considérer comme des études sérieuses. Il en fait le plus souvent des cadres à paradoxes, où l'on ne trouve aucune appréciation juste du goût de l'époque, aucun renseignement biographique utile à l'histoire littéraire. Le tout fut réuni par l'éditeur Delavigne, en deux volumes in-octavo, sous le titre des *Grotesques*, et le public n'acheta pas l'édition. Elle est descendue sur les quais, où l'on trouve encore aujourd'hui les exemplaires par douzaines. En conséquence, nous ne voyons pas trop pourquoi le plus intelligent et le plus habile de nos jeunes éditeurs, Michel Lévy, a cru devoir en publier une seconde édition. Il est vrai que, depuis, Gautier est devenu célèbre. L'étiquette fait passer le sac.

moiselle de Maupin et nous y trouvons ce curieux passage :

« Vous ne vous faites critique qu'après qu'il est bien constaté à vos propres yeux que vous ne pouvez être poète. Avant de vous réduire au triste rôle de garder les manteaux et de noter les coups comme un garçon de billard ou un valet de jeu de paume, vous avez longtemps courti la Muse ; vous avez essayé de la dévirginer ; mais vous n'avez pas eu assez de vigueur pour cela. L'haleine vous a manqué, et vous êtes retombé pâle, efflanqué au pied de la sainte montagne. »

Nous conseillons à M. Gautier de biffer ces lignes maladroitement dans les éditions nouvelles de son livre.

Quand on est devenu critique, exclusivement critique, on ne stimule pas ainsi la malveillance des commentateurs.

Or, puisque nous avons parlé de *Mademoiselle de Maupin*, faisons au plus vite, et pour nous débarrasser d'un pénible devoir, le procès à cette œuvre sans nom, dont pourtant nous sommes obligé de reconnaître tout d'abord les prodiges de style.

L'auteur y donne à boire le poison dans une coupe de diamant.

Il se pose en athlète sur la route du vice et déploie l'étendard de la débauche la plus ignoble de toutes, celle qui n'a pas même d'excuse dans la nature.

En se faisant l'apôtre de funestes doctrines, M. Gautier traite les moralistes de *crétins* et de *goîtreux*.

Puis, les ayant honorés de ces gentilleses, il affirme nettement qu'il n'y a pas assez de péchés capitaux, que l'adultère lui paraît la chose la plus innocente du monde, que la correction de la forme est la vertu, et qu'il renoncerait volontiers à ses droits de Français pour voir Julia Grisi entrer au bain.

L'impiété se met de la partie.

Bientôt il déclare que le Christ n'est pas venu pour lui, et qu'il est aussi païen qu'Alcibiade.

« O vieux monde ! tout ce que tu as révééré est donc méprisé ; tes idoles sont renversées dans la poussière ; de

maigres anachorètes vêtus de lambeaux troués, des martyrs tout sanglants et les épaules lacérées par les tigres de tes cirques, se sont juchés sur les piédestaux de tes dieux si beaux et si charmants! »

Plus loin il insulte la Vierge et se fait l'écho des ignobles plaisanteries de M. de Voltaire.

Certes, nous n'avons garde d'aller jusqu'au fond de l'œuvre et d'analyser ces pages déplorables.

M. Gautier a fait plus qu'un mauvais livre, il a commis une mauvaise action. Consacrer un talent réel, incontestable, un génie descriptif merveilleux, une prose colorée, saisissante, riche en images, pleine d'élégance et de verve à

broder sur un canevas semblable, c'est un crime, à moins pourtant que ce ne soit une maladie.

Or, souvent le genre de maladie dont nous voulons parler consiste dans l'excès même de la santé physique.

Le corps démoralise l'âme ; la matière domine l'intelligence.

Pour ne pas convenir de sa défaite, celle-ci appelle à son secours le paradoxe, cherche à diviniser les instincts de la brute, et se fait un piédestal de la fange.

Gautier, ce gros garçon, nous a toujours paru trop bien portant. Là peut-être est son unique tort.

Mais, dans ce cas, on ne s'avise point d'écrire.

On quitte les pays chrétiens, on part pour Constantinople, on se rase la tête pour vivre à perpétuité dans un harem, et l'on se dispense ainsi de jeter au public ses rêves immondes, ses imaginations impures.

Accusez-nous de brutalité tant qu'il vous plaira. Ce n'est point ici qu'on peut faire de la critique à l'eau de rose.

Voilà le véritable livre à craindre, le livre dont chaque phrase est un sophisme et qui pose la débauche en reine au milieu des pompes littéraires les plus éclatantes. Qu'un jeune homme au sortir du collège, qu'une fille de quinze ans viennent à feuilleter une de ces pages, ils seront démoralisés jusqu'à la moelle des os.

Tous les romans de Paul de Kock, si bon vous semble ; *Mademoiselle de Maupin*, jamais !

Que devient un pauvre lecteur sans logique et sans force contre ses passions, lorsqu'il parcourt deux volumes obscènes écrits avec ce style enchanteur dont voici le spécimen le plus chaste ?

« Ange ou démon, vierge ou courtisane, bergère ou princesse, toi que je ne connais pas et que j'aime, oh ! ne te fais pas attendre plus longtemps, ou la flamme brûlera l'autel, et tu ne trouveras plus à la place de mon cœur qu'un monceau de cendre froide. Descends de la sphère où tu es ; quitte le ciel de cristal, esprit consolateur, et viens jeter sur mon âme l'ombre de tes grandes ailes.

« Portes d'or du palais qu'elle habite, roulez sur vos gonds ! humble loquet de sa cabane, lève-toi ! rameaux des bois, ronces des chemins, décroisez-vous ! enchantements de la tourelle, charmes des magiciens, soyez rompus ! ouvrez-vous, rangs de la foule, et la laissez passer !

« Si tu viens trop tard, ô mon idéal, je n'aurai plus la force de t'aimer.

« Mon âme est comme un colombier plein de colombes. A toute heure du jour il s'en envole quelque désir. Les colombes reviennent au colombier, mais les désirs ne reviennent point au cœur.

« L'azur du ciel blanchit sous leurs innombrables essaims ; ils s'en vont à travers l'espace, de monde en monde,

de ciel en ciel, chercher quelque amour pour s'y poser et y passer la nuit : presse le pas, ô mon rêve ! ou tu ne trouveras plus dans le nid vide que les coquilles des oiseaux envolés¹. »

Peut-être est-ce un tort de nous livrer à de pareilles citations.

Elles sont capables de faire naître chez ceux qui ne connaissent point l'ouvrage l'idée de le parcourir d'un bout à l'autre ; mais en flagellant l'auteur, en le condamnant sans pitié pour le fond, n'est-il pas juste de parler du mérite incontestable de la forme ?

Nous l'avons dit, la coupe est de diamant, les bords en sont couverts de sucre

¹ *Mademoiselle de Maupin*, — édition Charpentier, pages 60 et 61.

et de miel; mais le poison vient ensuite.

On est prévenu. Tant pis pour ceux qui voudront boire!

Avant *Mademoiselle de Maupin*, Théophile Gautier avait écrit pour le libraire Renduel le livre intitulé *Les Jeune-France*.

C'était peu de temps après la publication de ses premières poésies; sa rancune durait encore.

Il se mit à écorner quelque peu sa propre idole, plaisantant d'une façon très-piquante sur le dogme littéraire dont il s'était fait l'apôtre, riant des collégiens écervelés qui traduisaient mot pour mot chaque page du romantisme, et le faisaient vivre, en quelque sorte,

dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leurs costumes.

Le tour de force était périlleux. Gautier l'exécuta très-adroitement et avec beaucoup de bonheur.

Toute cette jeunesse enthousiaste qui prenait alors aux luttes d'école une part si active, qui applaudissait à la hardiesse des novateurs et mettait ses passions ardentes au service de cinq ou six vieux maîtres de vingt ans ; tous ceux qu'on nommait les hugolâtres, tous les Amadis, tous les don Quichotte de la chevalerie littéraire, au lieu de se fâcher, se mirent à rire, en se voyant si curieusement dépeints.

Gautier eut un succès égal à celui de Henri Heine.

Ce dernier venait de publier, sur un sujet analogue, ces fameux articles que chacun a lus, et dont la verve et l'originalité semblaient inimitables.

On se plut à reconnaître que l'intelligence de l'auteur d'*Albertus* se prêtait à toutes les formes de l'art et qu'il pouvait au besoin transporter dans ses livres l'excentricité d'esprit dont il donnait depuis longtemps la preuve dans les conversations intimes.

A cette époque, c'est-à-dire de 1833 à 1834, Théophile Gautier comptait au nombre des rédacteurs les plus spirituels du *Figaro*.

Sa liaison de plume avec Gérard de Nerval commençait.

Tous deux venaient de se réunir à la

petite colonie bohême, que nous avons déjà dépeinte. Ils habitaient le fameux logement de l'impasse du Doyenné avec Édouard Ourliac, Arsène Houssaye, Camille Rogier, Murilhat, Camille Roqueplan et Célestin Nanteuil ¹.

Gérard et Théophile ont renouvelé en littérature l'histoire des frères siamois.

Leurs articles ne faisaient qu'un ; leurs ouvrages avaient le même souffle et respiraient par le même poumon.

Dans la première édition des *Jeune-France*, il y a une charmante nouvelle de Gérard, dont *le Cabinet de lecture* avait eu la primeur sous ce titre : *la*

¹ Voir la biographie de Gérard de Nerval.

*Main de gloire*¹. Ils quittèrent ensemble *la France littéraire* pour emporter d'assaut *la Revue de Paris*; ensemble ils firent à *l'Artiste* leur entrée triomphale; ils rédigeaient ensemble le feuilleton de théâtre de *la Charte de 1830*, et *la Presse*, en 1836, les vit, du même bond, escalader ses colonnes.

Dans le journal créé par M. de Girardin, les comptes - rendus de théâtre avaient été confiés d'abord à Frédéric Soulié, puis à Alexandre Dumas, qui n'avaient pris ni l'un ni l'autre ce travail au sérieux.

On appela Gérard.

Mais il ne voulut pas accepter les hon-

¹ Nous puisons ce renseignement dans la *Galerie de la Presse* (article Théophile Gautier).

neurs de cette rédaction sans y faire participer son frère Gautier.

Ils se décidèrent à cumuler les deux feuilletons, celui de *la Charte* et celui de *la Presse*. On devait les rédiger en commun et les signer G. G. Cet arrangement ne fut pas du goût de M. de Girardin ; il demanda formellement une signature en toutes lettres, et l'auteur de *Sylvie*, toujours prêt à s'effacer, dit à Théophile :

— Signe ! Moi, je n'y tiens pas.

Néanmoins il continua de faire la meilleure part du feuilleton.

La paresse de Gautier, quand il s'agit de rendre compte des œuvres dramatiques, est très-connue. Toujours il a eu besoin d'un collaborateur pour remplir

sa tâche théâtrale. Il ne peut pas tenir en place pendant les représentations. On le voit flâner dans les corridors, au foyer, dans la rue, et jamais il ne sait le premier mot de la pièce dont il doit rendre compte. Il s'en rapporte à ses aides, qui parfois le compromettent gravement aux yeux de *la Presse*.

Ainsi M. Reyer, jeune musicastre, chargé de la partie lyrique des feuilletons de Gautier, s'avisa de maltraiter un jour un opéra de M. Maillard, frère du sociétaire du Théâtre-Français.

Cet opéra s'appelait *la Croix de Marie*. Or, en ce moment-là même, le frère du compositeur répétait un rôle dans *Lady Tartufe*. M^{me} de Girardin tança Gautier, qui répara la maladresse de son colla-

borateur, et fit l'amende honorable la plus complète.

Un autre jour, notre étourneau de musicastre abîma un ténor qui débutait sous la protection de mademoiselle Ozy.

Il faut dire que Gautier professe une grande admiration pour mademoiselle Ozy, qu'il considère comme le type le plus pur de la beauté grecque, sauf le nez.

Une seconde amende honorable eut lieu.

Si quelquefois il consent à voir un acte, c'est lorsqu'il accompagne au théâtre mademoiselle Ozy ou mademoiselle Carlotta Grisi, la cantatrice des Italiens. Cette dernière est sa protégée quand même, notes justes ou notes fausses. Le jour où elle cesse d'être engagée aux

Bouffes, *la Presse* devient subitement très-indifférente pour ce théâtre, et ne s'en occupe plus.

Après Gérard, Théophile eut pour aide feuilletoniste ce malheureux Noël Parfait, qu'un destin fatal contraignit à jouer partout, même en politique, le rôle de doublure.

Gautier rétribuait fort mal Noël, qui travaillait pourtant comme un nègre, c'est-à-dire comme un nègre qui travaille, puisque nous avons dit plus haut qu'Alexandre Dumas mécontentait Girardin par sa paresse.

Lorsque Noël demandait à Gautier la rémunération de sa besogne, celui-ci ne manquait pas de lui répondre :

— Ouvre le tiroir, prends tout ce qu'il y a!

Jamais dans le tiroir il n'y eut plus de dix francs, et Noël n'osait guère hasarder ce genre de réclamation plus d'une fois la semaine ¹.

Allégé d'une tâche ingrate, qui toutefois engraisait son budget, Gautier consacra ses loisirs à la composition du roman de *Fortunio*, où il continua de prêcher l'évangile de la forme et les maximes païennes.

¹ Théophile Gautier avait alors avec *la Presse* un traité magnifique : douze mille francs par an, pour soixante feuilletons, soit de critique de théâtre, soit de comptes-rendus de l'exposition de peinture. Il pouvait, en outre, y placer au même prix un certain nombre de feuilletons-romans. Depuis, ces conditions ont été modifiées. *La Presse*, dans un moment difficile, en 1848, jugea convenable de réduire le prix de la rédaction, et Gautier ne fut plus payé qu'à raison de quinze centimes la ligne. Lorsque les temps devinrent meilleurs, M. de Girardin déclara que le prix resterait le même.

Ce second roman est la déification des instincts matériels, de la volupté, de la richesse et du caprice.

Fortunio , fils sauvage de l'Orient , vient implanter les mœurs du sérail au milieu même de Paris. Grâce à la puissance de l'or, ce Nabab, orné de vingt millions de revenus, se permet à deux pas de la lanterne du commissaire de police, des fantaisies que la cour d'assises ne tolère pas ordinairement chez nous. Il brûle l'hôtel de sa maîtresse, un soir, en guise de passe-temps, et coupe la tête à des esclaves pour se divertir.

Mépris du cœur et du sentiment, soufflet réitéré de page en page sur les deux

joues de la morale, voilà toute l'analyse du livre ¹.

Comme son héros, Théophile est un Turc égaré dans la civilisation moderne, et le ciel chrétien ne lui sourit pas, sans quoi nous lui donnerions très-sérieusement le conseil de se mettre au plus vite, de cabinet de lecture en cabinet de lecture, à la recherche de ses deux méchants livres, d'en racheter à tout prix les exemplaires, et de les brûler sans

¹ Après *Fortunio*, Gautier publia *Une Larme du Diable et Tra los Montes*, livre admirable comme couleur descriptive, mais très-pauvre en observations de mœurs. Un bas-bleu émérite disait, après avoir parcouru ces deux volumes : « Je viens de lire *Tra los Montes*. C'est véritablement un voyage en Espagne; mais il paraît qu'il n'y avait pas d'Espagnols quand M. Théophile Gautier y est allé. »

miséricorde pour ne pas compromettre son salut.

Mais il se gardera bien de suivre cet avis.

Gautier ne comprend même pas qu'on puisse lui jeter un blâme. Il est immoral avec une candeur effrayante.

« Qui vous a mordu ? s'écrie-t-il, qui vous a piqué ? Que diable avez-vous donc pour crier si haut, et que vous a fait ce pauvre vice pour lui en tant vouloir, lui qui est si bonhomme, si facile à vivre, et qui ne demande qu'à s'amuser lui-même et à ne pas ennuyer les autres, si faire se peut ? Agissez avec le vice comme Serre avec le gendarme : embrassez-vous et que tout cela finisse !
Croyez-moi, vous vous en trouverez bien.

Eh mon Dieu, messieurs les prédicateurs, que feriez-vous sans le vice? Vous seriez réduits, dès demain, à la mendicité, si l'on vous écoutait aujourd'hui. »

Quand on parle à l'auteur de *Fortunio* de la vertu, des mœurs, de la décence, et de la nécessité de respecter tout cela, ne fût-ce qu'au point de vue social, il vous considère avec stupeur et tombe du plus haut des nues.

Il prend son libraire Michel Lévy pour un fou, lorsque ce dernier lui demande quelques lignes d'éloges dans *la Presse* ou dans *le Moniteur* pour les œuvres des écrivains réputés moraux.

— Eh ! s'écrie Gautier, va-t-on longtemps me tourmenter ainsi? faudra-t-il entendre parler nuit et jour de la litté-

rature *Souvestre*? Ces animaux-là font des livres pour prouver qu'on ne doit pas se mettre les doigts dans le nez. Qu'on leur inflige le prix Montyon, ce sera bien fait!

Voilà l'homme avec toute sa bonhomie dans le vice et toute sa naïveté dans la dépravation.

Jamais l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* n'a compris *Picciola*, *Magdeleine*, *le Philosophe sous les toits* et *le Conscrit*, parce que ces ouvrages s'adressent au cœur et se trouvent, par le fait même, en dehors de sa compétence.

Gautier, sans être ni haineux ni jaloux de personne, est néanmoins d'un naturel très-caustique et se fait craindre par sa langue.

Il fut un temps ¹ où les écrivains de *l'Artiste* et de *la Revue de Paris* se réunissaient tous les jours, de quatre à six heures du soir, dans une sorte de comité de rédaction, tantôt rue de Seine-Saint-Germain, 39, à *l'Artiste*, tantôt quai Malaquais, 18, à *la Revue*.

Au milieu de ce cercle d'hommes d'esprit, tous connus du public et fort estimés pour la plupart, Théophile avait soufflé la rage de mal parler du prochain.

C'était un véritable coupe-gorge de médisance.

On s'évertuait sur le chapitre des absents, on exagérait leurs défauts, on niait leur esprit, on les aplatissait sous

¹ De 1836 à 1843.

le ridicule, et presque toujours, quand la porte venait à s'ouvrir, il fallait changer brusquement de conversation, car la victime entraît.

Une fois là, personne n'osait plus sortir.

Les habiles arrivaient de très-bonne heure.

Auguste Maquet n'oublia jamais une séance. Il devançait régulièrement ses confrères de vingt minutes pour le moins, par excès de précaution.

Paul de Musset, moins exact à l'heure, crut entendre fort souvent, dès le péristyle, son nom voler sur des éclats de rire.

Karr et Gautier ne hâtaient jamais leur marche, certains de rendre au centuple

et coups de griffes et coups de langue.

Les trois plus paresseux, c'est-à-dire Arsène Houssaye, Ourliac et Sandeau, furent naturellement les plus maltraités.

Pour obtenir quelque respect dans cette réunion, il fallait compter beaucoup plus sur ses jambes que sur son mérite.

Nous ignorons si Théophile se fatigua d'entendre crier à l'immoralité au sujet de ses œuvres, ou si la paresse inhérente à sa nature détruisit en lui le goût du travail; mais il se livra, dès son entrée à *la Presse*, au *far niente* le plus absolu.

Dans l'espace de dix années, il fit une multitude de voyages en Italie, en Espagne, à Constantinople surtout.

O Constantinople! il était là dans sa

sphère, il nageait en plein dans son élément !

Le Français n'existait plus, et le Turc avait la bride sur le cou.

Vêtu de pied en cap à la mahométane, Gautier-Pacha s'entourait d'almées et de Circassiennes. Allons, esclaves, mon chibouck ! Apportez l'opium, brûlez le sandal et l'aloès, dansez vos danses les plus folles, enivrez-moi de parfums et d'amour.....

Gros épicurien !

Six semaines ou deux mois se passaient ainsi dans les délices, et Théophile songeait sérieusement à se faire circoncrire ; mais *la Presse* avait un moyen sûr de le ramener à Paris.

Elle ne lui envoyait plus aucune espèce de traites.

Une fois le gousset vide, Gautier-Pachà reprenait l'ignoble paletot-sac, les bottes et le chapeau rond, puis se jetait sur le premier navire en partance pour Marseille.

Au retour de l'un de ces voyages, il rapporta quelque chose de son costume oriental, et se promena sur les boulevards, habillé moitié en Parisien, moitié en fils du prophète.

Il était superbe !

Nous ne savons quelle Dalila maladroite ou perfide s'avisa de couper, un beau jour, les longs cheveux de Théophile ; mais ils n'ont plus repoussé depuis.

Beaucoup de personnes assurent que c'est là une des causes de sa décadence littéraire.

Dans le *steeple-chase* aux quatre coureurs, qui eut lieu devant tous les abonnés de *la Presse*, le cheval de Gautier manqua de souffle et fut longuement distancé par les montures plus fringantes de Méry, de Jules Sandeau et de madame de Girardin.

L'héroïque et charmante amazone arriva la première, si nous avons bon souvenir, après avoir franchi halliers, fossés et barricades.

Théophile eut moins de succès encore dans la publication de son livre *Jean et Jeannette* et dans celle des *Roués innocents*.

Son *Voyage en Italie*, à part une remarquable description de Venise, resté infiniment au-dessous des belles choses qui ont été écrites sur cette terre aimée du ciel par le président de Brosses, Stendhal et Paul de Musset.

Plus heureux en imprimant *Constantinople*, il a presque égalé Lamartine et Gérard de Nerval dans leurs magnifiques peintures de l'Orient. Mais ce livre, comme tous ceux qu'il a consacrés au récit de ses voyages, pêche d'un bout à l'autre par l'absence d'observations de mœurs et de jugements sur les hommes ¹.

¹ Outre les ouvrages que nous citons, Gautier a publié un volume de nouvelles dont les plus remarquables sont *Militona* et *le Roi Candaule*. On a fait aussi un livre de son Salon de 1847.

Grec et païen, Théophile ne voit que les contours et les couleurs ; ne lui demandez rien de plus.

C'est là sans doute le motif qui l'engage à s'occuper exclusivement aujourd'hui de la critique de tableaux. Il y trouve pour son génie descriptif un aliment qui se renouvelle chaque année et suffit à sa gloire.

Du reste, ses prétentions technologiques sont énormes.

Non-seulement il fait grand étalage de sa science, mais encore il transforme les colonnes de *la Presse* en un véritable atelier de néologisme.

Sans compter les mots qu'il forge, il aligne dans ses feuilletons une troupe bizarre de vocables inusités, qu'il

s'applique chaque jour à découvrir.

De tout temps, les dictionnaires ont été et sont encore la lecture favorite de Gautier.

Il en a cinquante sur le premier rayon de sa bibliothèque, à portée de sa main : dictionnaires techniques, dictionnaires de sciences, dictionnaires des différents arts et des métiers manuels; dictionnaire du peintre, du sculpteur, du charpentier, du vitrier, du maçon, de l'ébéniste, et même... ah ! c'est difficile à dire ! le dictionnaire du... Notre plume s'arrête. Ma foi, devinez si bon vous semble !

Gautier prétend qu'il a besoin de celui-là pour rendre compte des pièces de M. Clairville.

Toutes les fois que notre chasseur de mots en découvre un, qu'il n'a point encore employé et qui porte le cachet de bizarrerie voulu, il le prend en note, afin de l'encadrer dans *la Presse* au premier jour¹. C'est là qu'il place ses expressions à effet, absolument comme M. Scribe place dans ses vaudevilles les traits d'esprit qui ont vingt-cinq ans de bouteille.

Cependant il serait injuste d'appliquer

¹ Ayant vu dans un dictionnaire de blason que le pelage de l'écureuil qui figure dans les armoiries s'appelle *vair*, il s'écria tout joyeux : « Parbleu ! c'est évidemment de cette fourrure qu'était faite la pantoufle de Cendrillon ! » Et, le lendemain, parut une immense tartine, au sujet de cette pantoufle, où Gautier se moquait de la sottise et de l'ignorance de ceux qui usqu'à ce jour ont cru qu'elle était de *verre*.

à Théophile ce passage des *Femmes savantes* :

Et Malherbe et Balzac, si savants en bons mots,
En cuisine peut-être auraient été des sots.

Notre héros possède également les dictionnaires de cuisine de tous les siècles et de tous les pays; nous pouvons certifier qu'en fait de science culinaire, il joint au sentiment plastique le sentiment du fond.

Le rédacteur en chef de *la Presse* conserve dans son journal ce critique fantasque, et lui pardonne ses écarts de néologisme, parce que Théophile se montre fort dévoué à la rue de Chaillot.

C'est lui qui entretient les bonnes relations avec les théâtres.

Il relit les pièces de Madame, donne çà et là quelques conseils et suit les répétitions d'un air ennuyé, mais avec exactitude.

Gautier, pour son propre compte, n'a pas eu de bonheur au théâtre. Il a commis plusieurs vaudevilles, entre autres *le Tricorne enchanté*, méchante parodie en vers burlesques, sans aucune verve comique; *le Voyage en Espagne* (collaborateur M. Siraudin), et *Ne touchez pas à la Reine* (collaborateur M. Bernard Lopez).

Rien de tout cela n'a réussi.

Après 1848, en l'absence de la censure, il fit jouer aux Variétés (on affirme que MM. Léon Gozlan et Laurent Jan étaient ses complices) *la Goutte de lait*,

qui souleva pendant trois jours un véritable orage de sifflets. L'œuvre était d'une obscénité notoire, et le public prouva qu'il savait faire lui-même l'office de censeur.

Théophile n'a pas été plus heureux dans le drame.

Il composa pour l'Ambigu-Comique avec Noël Parfait *la Juive de Constantine*, qui eut une fort belle chute.

Cependant il faut lui rendre justice, au sujet des trois ballets ravissants de *Giselle*, de *la Péri* et de *Gemma*, seules victoires qu'il ait remportées à la scène.

Pour nombre de personnes il est de toute évidence que l'auteur d'*Albertus* est devenu critique par paresse.

Il s'est mêlé à fort peu d'entreprises littéraires.

Ayant voulu, un jour, ressusciter *la Revue de Paris* avec MM. Cormenin fils, Maxime Ducamp et Arsène Houssaye, il se vit tracasser cruellement par M. Buloz, qui envoya des huissiers à ses trousseaux pour lui réclamer nous ne savons combien de milliers de francs.

M. Mirès, le millionnaire, aime beaucoup les gens de lettres; il se conduit avec eux en véritable Mécène.

Étant à Marseille, et lisant sur *la Gazette des Tribunaux* le compte rendu du procès intenté à l'auteur de *Fortunio*, il écrivit sur l'heure à son caissier de Paris :

« Payez Buloz bien vite, et tirez-moi Gautier de ses griffes. »

L'ordre fut exécuté sans retard.

Théophile Gautier fait bon marché de sa qualité de poète et de son mérite littéraire. Ses prétentions comme peintre, comme dessinateur, comme graveur à l'eau-forte absorbent tout son amour-propre ; il ne lui en reste plus pour ses livres.

Beaucoup d'écrivains et d'artistes lui ressemblent sous ce rapport.

Chaque jour on en voit qui font consister leur principal mérite dans un talent que le public ne leur connaît pas.

Au moment où Arsène Houssaye fonda *l'Artiste*, il rendit visite à Victor Hugo et à Gavarni, les priant de vouloir bien appuyer le nouveau journal de leur puissant concours.

On promet avec beaucoup de grâce de lui venir en aide.

Huit jours après, il reçut de Victor Hugo un paysage, et de Gavarni une pièce de vers.

Le cabinet de travail de Théophile est une sorte de musée, où se trouvent réunis mille objets curieux apportés des quatre coins du globe. Il y a chez lui encombrement de tableaux, d'esquisses, de statuettes. Delacroix, Préault, Decamp, Chenevard ont apporté là des chefs-d'œuvre, qui ressortent d'autant mieux par un effet de contraste, que le poëte leur donne pour voisins ses propres tableaux.

Assis les jambes croisées, à l'orientale, sur un grand fauteuil fabriqué tout ex-

près en l'honneur de ses mœurs turques, Gautier trône dans ce pandémonium, où douze chats, ses favoris, ont leurs franches allures et se livrent à un éternel *ron-ron*, qui sur les genoux du maître, qui le long des tapis, qui sur les divans ou dans les moelleuses bergères.

Paul de Kock aime la race féline.

Mais chez Théophile Gautier cet amour dégénère en adoration. Comme les Égyptiens, il finira par dresser aux chats des autels.

Après avoir quitté la bohème de la rue du Doyenné, notre héros habita longtemps une fort belle maison de la rue de Navarin, n° 14, où restaient en même temps que lui Amédée Achard, Louis Desnoyers et Laurent Jan.

C'est une sorte de villa, précédée d'un jardin superbe, aux vastes pelouses.

Nos hommes de lettres, pendant les beaux jours, se roulaient sur cette verdure, en pantalon à pied et en veste grise, émerveillant le voisinage par leurs poses excentriques et demandant des inspirations à la fumée de leurs cigares.

Gautier vint demeurer ensuite aux environs de la rue de Chaillot, pour se rapprocher du patron. Ceci eut lieu vers l'époque où *la Presse* payait rubis sur l'ongle.

Théophile connut un instant l'opulence; il acheta voiture et mena grand train.

Nous l'avons tous vu, dans son équipage attelé de deux poneys microscop-

piques, traverser orgueilleusement la grande avenue des Champs-Élysées. C'était vraiment un spectacle miraculeux que celui de ce gros feuilletoniste dans le carrosse de Tom-Pouce.

M. de Girardin réduisit bientôt ses prix, hélas ! et força notre homme à marcher à pied comme le premier littérateur venu.

Théophile Gautier, de ses mœurs opulentes, ne conserve aujourd'hui qu'une assez mauvaise habitude, celle de ne saluer personne.

Il prétend qu'il est myope, c'est une excuse.

Mais, le jour où l'on représente ses ballets ou ses pièces, il devient presbyte et salue de fort loin tout le monde.

Quelqu'un dit un jour à Saint-Victor ¹, qui entrait au bureau de rédaction du *Pays*, le front couvert et les mains dans ses poches.

— Est-ce que vous avez le chapeau de Gautier sur la tête?

Le mot fut trouvé charmant. Il passe en proverbe.

Nous arrivons à la fin de cette biographie, et nous regrettons que M. Jules Janin nous ait dérobé vingt pages, car nous aurions voulu parler plus longuement du mérite de Théophile Gautier comme poète.

Un recueil complet de ses vers a été publié en 1845 ².

¹ L'un de nos critiques de théâtre les plus estimés.

² Nous ne comptons pas *Émaux et Camées*, petit

Outre *Albertus*, dont nous avons donné l'analyse ; outre *la Comédie de la Mort*, large et sublime page de poésie sombre et fantastique, on trouve dans ce recueil une multitude de pièces fugitives, dont chaque strophe est un écrin, dont chaque hémistiche est une perle.

Ce poète si profane, ce partisan déclaré de la forme et du contour, cet ogre-rimeur qui n'aime que la chair fraîche, oublie parfois ses instincts matériels et cède aux élans de l'inspiration religieuse.

Dans sa pièce intitulée *Magdalena*, tout son paganisme rentre sous terre.

volume de poésie, paru en 1852, et qui n'offre de remarquable qu'un chant sur le *Carnaval de Venise* et un autre sur l'*Obélisque*.

Il donne à quelques-unes de ces poésies le nom de *paysages*, et nous y trouvons de frais et gracieux détails, de naïves et ravissantes peintures.

Son *Chant du Grillon* est un petit chef-d'œuvre :

Regardez les branches,
Comme elles sont blanches!
Il neige des fleurs.
Riant dans la pluie,
Le soleil essuie
Les saules en pleurs,
Et le ciel reflète
Dans la violette
Ses pures couleurs.

La mouche ouvre l'aile,
Et la demoiselle
Aux prunelles d'or,
Au corset de guêpe,
Dépliant son crêpe
A repris l'essor.
L'eau gaîment babille,
Le goujon frétille :
Un printemps encor !

Moi seul je suis triste.
Qui sait si j'existe,
Dans mon palais noir ?
Sous la cheminée,
Ma vie enchaînée
Coule sans espoir.
Je ne puis, malade,
Chanter ma ballade
Aux hôtes du soir.

Dans ma niche creuse,
Ma patte boiteuse
Me tient en prison.
Quand l'insecte rôde,
Comme une émeraude,
Sous le vert gazon,
Moi seul je m'ennuie ;
Un mur noir de suie
Est mon horizon.

Comme Alfred de Musset, Théophile Gautier est un de ces poètes qu'une époque fatale a déshérités de croyances. Perdus dans les ténèbres du doute, et l'éducation première ne leur ayant pas montré le rayon qui vient du ciel, ils se sont embourbés dans la fange terrestre.

Parfois, néanmoins, une éclaircie lumineuse a lieu dans leur nuage.

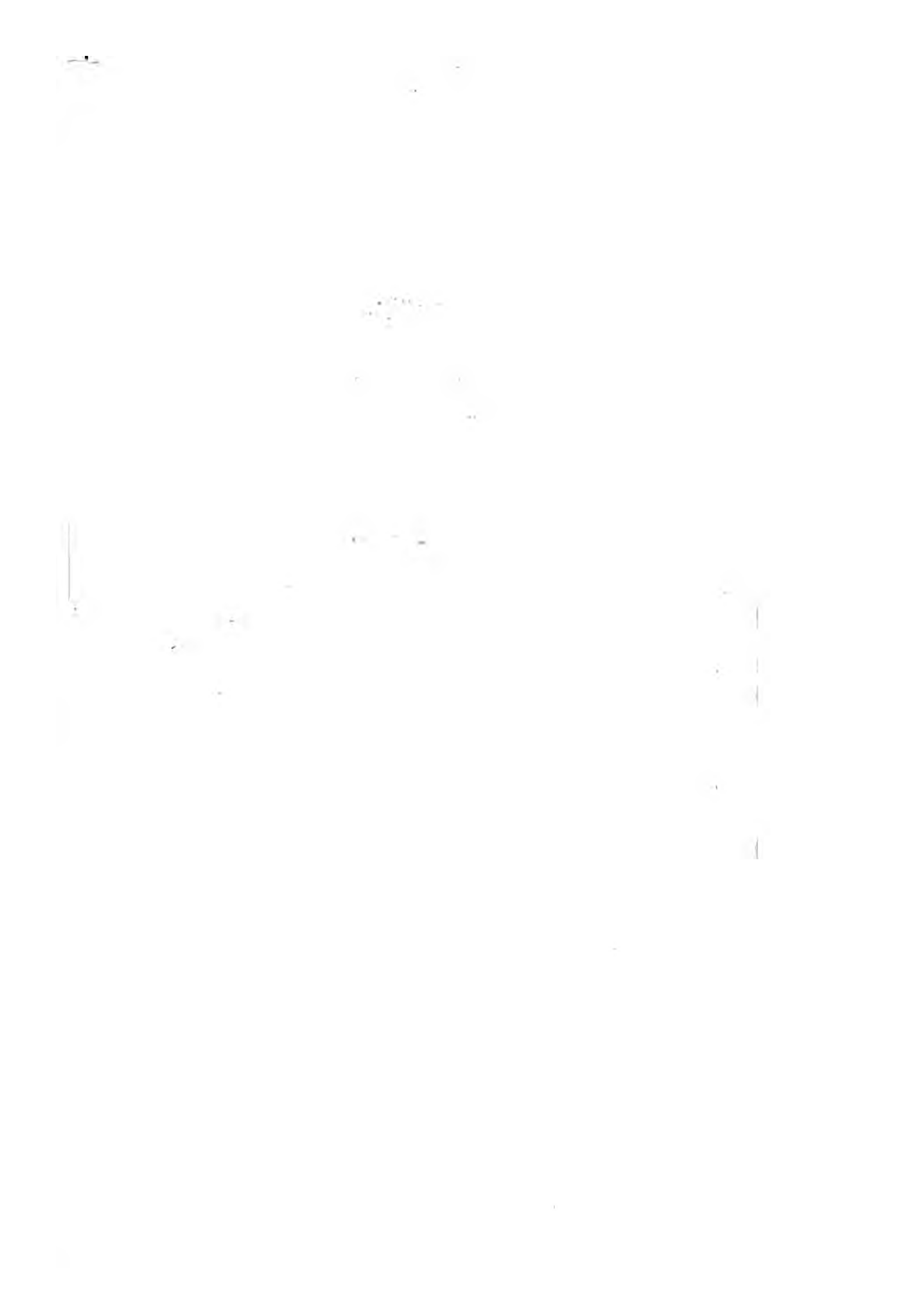
On voit fuir le démon du matérialisme, et l'ange montre un pan de sa robe d'azur.

FIN.

Ne sois pas étonné si la foule, o poète,
de daigne de gravir ton œuvre jusqu'au faite;
La foule est comme l'eau qui fuit les hauts sommets:
où le niveau n'est pas, elle ne vient jamais,
Donc, sans prendre à lui plaire une peine perdue,
ne fais pas d'escalier à ta pensée ardue:
une rampe aux boiteux ne rend pas le pied sur,
que le pic Solitaire escalade l'azur,

JULES JANIN

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 11.





E. Giroux

JULES JANIN.

Madame de la Tour 16 63 12 15



Vertical line of text on the left side of the page.

Main body of text, appearing to be a list or series of entries, possibly containing names and dates.

Fragment of text or a mark at the bottom left corner of the page.

LES CONTEMPORAINS

JULES JANIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

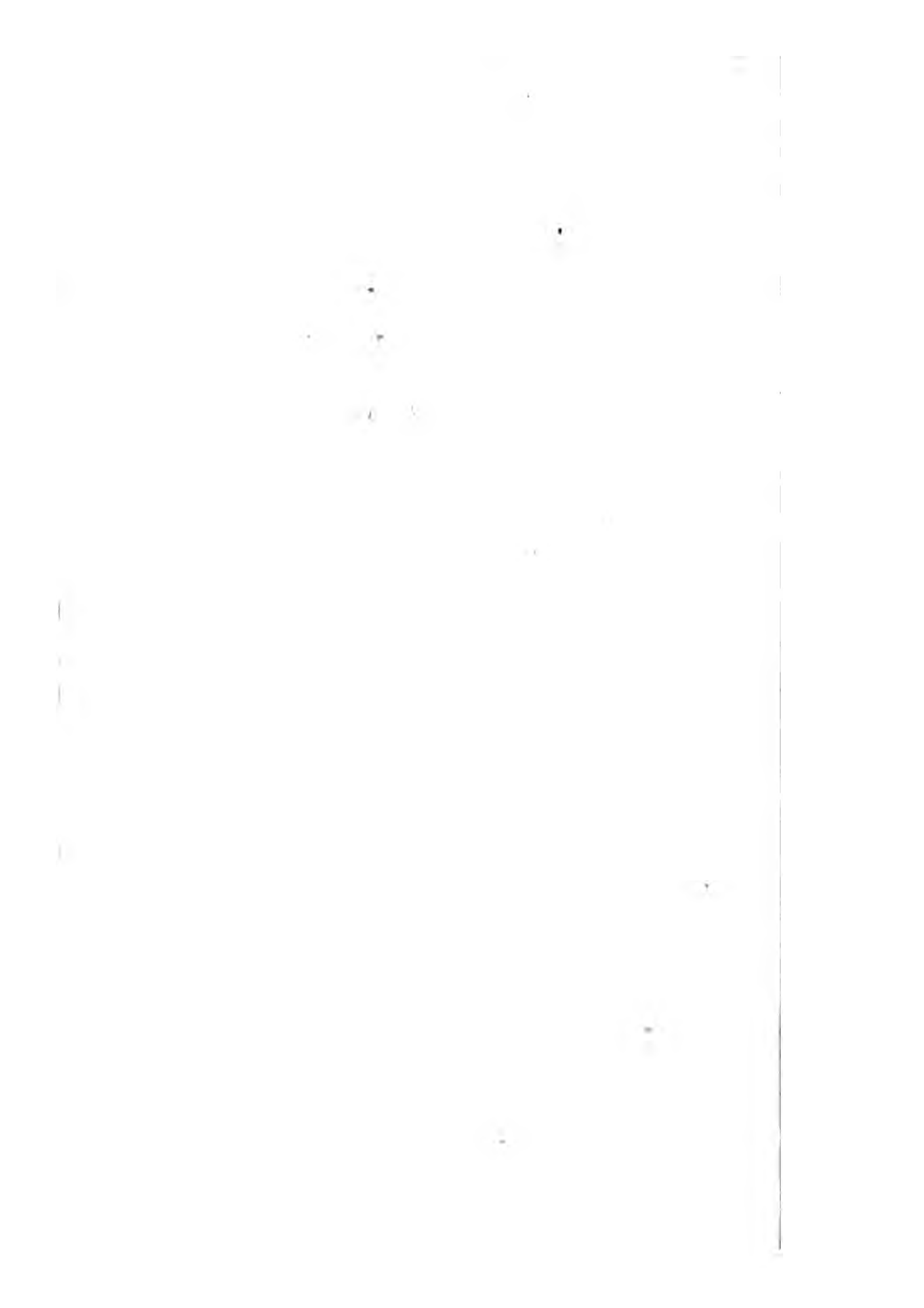
PARIS

J.-P. RORET ET C^{ie}, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE.

1854

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



A M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Paris, 15 novembre 1854.

Monsieur,

Le soir même du jour où ma première lettre, datée de Clichy, fut publiée en tête de la biographie de Samson, deux hommes de loi, chargés de vos ordres, me firent demander au greffe et m'annoncèrent que j'étais libre.

Ah ! cher hôte (permettez-moi de vous donner toujours ce nom), pourquoi me renvoyer si vite ? pourquoi vous fatiguer sitôt de ma correspondance ?

J'étais merveilleusement établi dans ma retraite ; j'y travaillais avec un calme dégagé de remords. Car enfin, vous le

savez, ce n'étaient ni la dissipation ni l'inconduite qui m'avaient jeté sous les verrous. Ma captivité, Dieu merci, ne semblera déshonorante à personne. J'ai cru pouvoir suivre vos doctrines, voilà mon malheur.

O le *droit de tout dire*, il m'en souviendra, cher hôte !

Comme un franc étourdi, j'ai donné dans ce panneau la tête basse. Sur la foi de votre parole, je me suis promené, je me promène encore le long d'une voie fatale, semée de casse-cous et de précipices.

Aujourd'hui vous rentrez brusquement dans la logique, et je sors de prison.

Mais, hélas ! je ne reprends ma liberté que pour mieux la perdre ! Un autre pé-

ril me menace, une nouvelle catastrophe va fondre sur ma tête. J'ai les dieux contre moi, les augures ont parlé, je suis mort.

M. Janin, lui aussi, va me faire un procès.

Voyez le danger de l'exemple ! A présent mes *biographiés* (permettez-moi de forger le mot) n'attendent même plus que leur notice soit écrite. Ils jettent feu et flamme ; ils me montrent le poing ; ils veulent m'épouvanter par leurs cris et par leur fureur.

Ainsi fait ce bon M. Janin.

Vous ne l'ignorez pas, il a toute la magistrature dans sa manche. Ah ! mais il ne faut point rire ! Le terrible critique en convient lui-même ; il l'affirme de

droite et de gauche, il le crie par-dessus les toits. Ne vous souvenez-vous plus de ce malheureux Pyat? Deux ans de prison! Janin m'en promet le double.

— Et vous reculez? direz-vous.

Non, cher hôte, non, soyez sans inquiétude. Vérité quand même, c'est ma devise; vous le savez mieux qu'un autre.

Pour me servir d'une phrase à la Prudhomme, la biographie de Jules Janin sera peut-être mon dernier jour; mais qu'importe? On arrive au bord du fossé, le mieux est de sauter gaiement.

Je me précipite la tête la première dans cette biographie comme dans un abîme.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

JULES JANIN

« Oh! mil huit cent quatre! la belle époque pour naître! » s'écrie quelque part M. Janin.

Certes, il faut le dire, jamais année plus glorieuse et plus féconde en événements grandioses ne prit sa place au cortège des siècles : Napoléon, vain-

queur aux Pyramides et à Marengo, plaçait sur sa tête le diadème impérial, et le prince des critiques naissait à Saint-Étienne, près Lyon, de parents pauvres mais honnêtes.

Nous consignons ici le jour de cette naissance à jamais célèbre.

C'était le 11 décembre. Le nouveau-né reçut au baptême les noms de Jules Gabriel.

La seconde ville de France eut l'honneur de voir notre héros entamer, dans son lycée, les mémorables études qui devaient l'aider plus tard à saupoudrer ses feuilletons du lundi de citations latines aussi coquettes que judicieuses.

On aime à retrouver aujourd'hui ce gros homme pataugeant dans Tacite,

cabriolant à côté de Juvénal, dansant sur une page de Suétone, prenant pour balancier un vers de Virgile et jouant au ballon avec deux ou trois hémistiches du père Horace, le tout pour prouver qu'il n'a jamais perdu son latin.

A quinze ans, Jules s'imagine qu'il est profondément versé dans les racines grecques; il se persuade que sa force en thèmes dépasse toutes les limites connues. Chez lui la taille physique reste stationnaire; mais l'amour-propre se développe outre mesure.

Dans sa famille on le nomme le *petit prodige*.

— Expédiez-moi ce gaillard-là, dit un de ses oncles, à Paris, au collège Louis-le-Grand. Il remportera le prix

d'honneur, et vous verrez les collèges rivaux se disputer la gloire de lui faire achever gratuitement ses classes. De plus, il aura par la suite l'avantage de ne rien déboursier pour ses inscriptions à l'école de droit.

L'idée semble admirable.

On annonce partout à Saint-Étienne que Jules va partir en conquête. Une grand'tante, qui l'a bercé, promet de payer la première année de pension.

Cette bonne femme raffole de son neveu. Jules nous apprend lui-même dans ses *Contes nouveaux*, magnifique livre entièrement oublié de notre époque ingrate, que sa tante, une semaine avant le départ, se sauve pour ne point assister aux adieux.

Pauvre vieille ! elle craint de ne pouvoir se séparer de son Janotin mignon, comme elle l'appelle dans sa naïve tendresse.

On prépare le trousseau du futur lauréat de Louis-le-Grand. L'heure de monter en voiture arrive. Jules quitte sa mère, qu'il ne doit plus revoir.

« Je l'aurais fait trop pleurer, dit-il, si j'avais, moi aussi, pleuré ¹. »

Rarement on a vu preuve d'amour filial plus remarquable et plus touchante. Retenir ses larmes par excès de sensibilité nous paraît être d'un héroïque exemple. M. Janin seul pouvait le donner au monde.

¹ Préface des *Contes nouveaux*, tom. I, p. 22. Toutes les citations qui suivent sont tirées de cette préface.

Il se trouve dans la diligence aux côtés d'une fille entretenue. La donzelle a du bon. Ses discours renferment toute la moralité qui manque à sa conduite, et la conversation est des plus édifiantes. A leur arrivée à Paris, sa compagne de voyage lui recommande d'éviter les mauvaises sociétés ; puis elle l'embrasse sur les deux joues.

Ordinairement, dit-on , ces baisers-là portent bonheur.

Mais ou les proverbes mentent, ou notre héros n'a point de chance. A peine est-il sur les bancs du collège que son professeur Burnouf s'aperçoit qu'il ne sait rien de rien.

Jugez de la surprise des habitants de Saint-Étienne, lorsqu'ils apprennent ceci !

Burnouf laisse ce malheureux Jules parmi les trente derniers, c'est-à-dire au milieu de cette plèbe obscure que, dans l'idiome scolaire, on nomme irrévérieusement les rosses.

Adieu le prix d'honneur ! La spéculation de l'oncle échoue sur toute la ligne ; les collèges ne se disputent en aucune sorte le jeune prodige de Saint-Étienne, et la vieille tante est obligée de payer successivement trois années de pension.

Mais aussi, comme Janin traite son professeur Burnouf !

« Eh ! par le ciel, où sommes-nous ? où allons-nous ? de qui faut-il dépendre ? Quel siècle ! quelle caverne ! quelle pétaudière ! Voilà donc où est la science ? *hæc est scientia* ; voilà ceux que vous nous donnez pour maîtres ? *magistorum squalidum pecus* ! Les capacités d'un élève, sa force intellectuelle, sa puissance d'imagina-

tion et de jugement, son esprit, sa raison, son âme, tout cela se mesure à la toise du premier baudet universitaire venu ! *asinus discipulum fricat*. O honte ! *proh pudor* ! Voyez ces pédagogues avec leur trogne barbouillée d'algèbre et leurs cheveux mal peignés, *caput hirsutum* ! O les plaisantes mines ! ô les beaux museaux ! Ardez un peu ! comme dirait Molière. Ils sont horribles à voir. Ce sont des monstres de laideur, des colosses de sottise ; ils portent lunettes, ils sont myopes, ils sont aveugles : *monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*. Tu les as peints dans un seul vers, ô Virgile, ô poète ! Mais, va-t-on me dire, pourquoi se fâcher contre de pareilles gens ? Ce sont les infirmes de l'esprit, les paralytiques de l'intelligence, *inanes et pauperes*. Ils ne bougent pas, ou, s'ils bougent, ils trébuchent, ils tâtonnent, ils tombent le nez sur le fumier sans voir la perle ; *margaritam ante porcos*. Non certes, non vraiment, en vérité, non ! je vous le dis une fois pour toutes, il est impossible de se taire en présence d'un tel scandale. Il ne faut point en rire,

s'il vous plaît, *risum teneatis*; car la jeunesse, la sainte jeunesse, *sancta juventus*, comme l'appelle saint Augustin, se trouve confiée à ces marouffes, à ces taupes, à ces niais bouffis d'orgueil, à ces pédants. Plus pédant l'un, plus pédant l'autre, *pedantus, pedantior, pedantissimus!* »

Or, nous l'avouons, ce ne fut pas là précisément le langage de notre héros au collège.

Mais si le feuilleton des *Débats* lui eût alors livré ses colonnes, nous aurions à coup sûr obtenu ce précieux échantillon de son style, y compris les barbarismes qui rendent l'imitation plus parfaite.

Burnouf n'a pas été la seule victime de Jules. Celui-ci pardonne encore moins peut-être à son proviseur, M. Mallevall, un hypocrite.

« Cet homme avait rêvé tout d'un coup,

en s'éveillant, qu'il était moral et chrétien. »

Fi ! le vilain rêve !

« Il m'enfermait, dit Jules, pendant des jours entiers, dans d'infâmes oubliettes, sous les combles. »

Et pourquoi, grand Dieu ! Nous vous le donnons en mille. Parce que Jules faisait de l'opposition. Comment, de l'opposition politique ? Oui, certes, et de la plus chaude. Au lieu de corriger les contre-sens de ses versions et les solécismes de ses thèmes, il déblatérerait du matin au soir contre cette cagote de Restauration.

« N'avait-elle pas enlevé aux collèges leurs armes à feu et leurs tambours, pour les remplacer par des cloches et des missels ? »

Aussi fallait-il voir comme il la dra-

pait ! Quelle bordée d'épigrammes ! L'aumônier perdait sa morale et ses sermons avec ce jeune chenapan, qui lisait Voltaire en cachette. A l'étude, en classe, à la chapelle, à la récréation, partout, à voix basse ou à haute voix, Jules procédait à l'éreintement des jésuites ; il faisait une Saint-Barthélemy générale du clergé. Toute la verve des encyclopédistes passait dans ce cerveau mutin.

Si parfois il apportait quelque trêve à la satire, ce n'était qu'au réfectoire, où de graves occupations lui fermaient la bouche.

Enfin ses classes sont achevées ¹.

¹ Les principaux amis de Jules Janin au collège Louis-le-Grand sont Boitard, Lerminier et Sainte-Beuve. Il y connut aussi Lacenaire, et voici l'anecdote

Il n'a pas eu le moindre accessit au concours ; mais il possède admirablement son Voltaire, et si jamais un Nicolardot ¹ quelconque lui tombe sous la

qu'on raconte. Un matin de très-bonne heure, après un grand bal donné par le prince des critiques, bal où on l'avait vu danser vingt contredanses avec la belle marquise de La C***, et où, devant cent personnes, il avait frappé sur le ventre à ce vieux satyre de Bosio, en l'appelant *papa*, un homme entre chez lui, pâle, bouleversé, les vêtements en désordre : c'est Lacenaire. Il a pu facilement pénétrer chez Janin. Quelques joueurs attardés sont encore au salon. Jules frissonne. La figure de son ex-camarade de classe trahit un dessein sinistre. Mais il ne perd pas la tête et dit au visiteur : « — Si tu n'en veux qu'à ma bourse, sois le bienvenu. Il me reste cent francs, nous allons les partager ensemble. » Lacenaire, à quelque temps de là, disait au juge d'instruction : « — Janin a bien fait de se montrer bon enfant, sans quoi je le tuais, pour le punir d'être riche et célèbre. »

¹ Cet écrivain a eu l'audace de prétendre que Voltaire ne doit pas être canonisé, que cela ferait tort à l'Église, et que, de plus, au xviii^e siècle, il y a eu,

griffe, soyez sans inquiétude, le patriarche de Ferney sera vengé.

Que devient notre héros au sortir du collège ? N'ayant point obtenu ce laurier classique prophétisé si hautement, il ne veut pas retourner à Saint-Étienne, près de ses compatriotes moqueurs, près de sa famille trompée dans un si bel espoir.

— Je resterai à Paris, se dit Jules, dussé-je y mourir de faim !

Toutefois, il s'arrange pour ne pas être réduit à cette extrémité funeste. Sa vieille tante possède encore quelques revenus : pourquoi ne se déciderait-elle point à habiter la capitale ? Il lui écrit de venir, elle arrive, et voilà notre homme

comme à cette époque-ci, dans la presse et ailleurs, un assez grand nombre de coquins.

hors d'inquiétude. Janotin mignon sera cajolé, choyé, bien nourri, car la tante est un cordon bleu émérite. Si vous saviez comme elle fait divinement la pâtisserie, cette bonne tante ! et les sauces à la lyonnaise ! Peste ! quelles sauces ¹ !

¹ Dans un grand nombre de ses feuilletons, Janin fait l'apologie du gourmand. Drames, comédies, vaudevilles sont négligés lorsqu'il s'agit de louer Carême ou quelque autre cuisinier d'élite. Il s'exprime ainsi à propos de la publication des *Classiques de la table* : « Rien qu'à ouvrir ce livre-là, l'eau vous en vient à la bouche : livre plein de sel et de suc, écrit par des hommes qui étaient pleins de leur sujet. Rien qu'à ouvrir ces pages resplendissantes, il vous semble que vous entendez le tic-tac de la broche, le rissolement du fourneau, le duo nourricier de la poêle et du pot-au-feu : douce fumée, vapeurs suaves, odorant nuage ! Profession difficile et périlleuse que la profession du gourmand ! profession qui demande une grande science, une forte tête, et de la santé à revendre ! » A la bonne heure, voilà du style qui part de l'estomac. Janin, du reste, n'est gourmand que chez

Mais tout est cher à Paris ; le loyer seul prend la moitié du modeste revenu de la bonne femme.

— Il va falloir travailler, mon garçon, dit-elle à Jules, autrement nous n'y suffirions pas.

Craignant de voir périlcliter la cuisine, Janin cherche des leçons au cachet ; il en trouve, et nous le voyons enseigner intrépidement, dans l'intérêt des sauces à venir, le latin, le grec, la géographie et l'histoire. Sur toutes ces matières, la

les autres. Lorsqu'il invite ses amis à déjeuner, rue de Vaugirard, il ne leur fait servir qu'un œuf sur le plat. Il faut qu'il professe pour eux une estime très-grande pour aller jusqu'à la côtelette. Ses convives se vengent de cette lésinerie en criant partout qu'il n'a pas les manières d'un homme bien élevé, et qu'il suce ses doigts à table.

science du jeune instituteur est loin d'être complète, mais ceci n'est qu'un inconvénient médiocre.

« Avec huit jours d'avance, dit-il, j'aurais enseigné l'hébreu et le syriaque. »

O Burnouf ! Burnouf ! nous ne savons pas si tu es mort ; mais, dans ce monde ou dans l'autre, tu dois singulièrement regretter ta méprise !

Jules n'avait affaire, du reste, qu'à des élèves sots et têtus.

« Ils ne comprenaient rien, dit-il, et je m'enseignais à moi-même tout ce qu'ils ne pouvaient apprendre. »

En attendant, les leçons étaient payées. Jules eut dès lors une bourse assez rondelette. Il donnait quelques écus de temps à autre à la vieille tante, et le

diabie seul peut dire où passait le reste. Notre homme avait de nombreux camarades et de gentilles amies. La troupe folâtre aimait la gaudriole et les fins soupers. Quelles bombances ! Figurez-vous que Jules a l'indiscrétion de nous apprendre le nom de ces dames : elles s'appelaient Alexandrine, Rose et Lili.

« Mon Dieu ! la grisette parisienne, ce n'est pas un rêve ! c'est le seul être gracieux de la vie poétique !... Ces pauvres petites nous arrivaient le *museau* glacé et la *patte* rougie par le froid. »

N'allez pas croire que cette *patte* et ce *museau* soient une hardiesse de style, un manque de respect, un défaut de galanterie ; en vérité, non. Jules est tout à fait dans la couleur de ses souvenirs. A

l'époque où nous sommes de son histoire, il meurt d'envie d'avoir un chien. Toutes ses pensées, toutes ses expressions portent le cachet de cette fantaisie.

« Un chien ! cela bondit, cela pleure, cela rit, cela joue avec vous et comme vous ! »

— Mais, dit la vieille tante, si tu achètes un chien, le propriétaire nous donnera congé.

— Bah ! répond l'intrépide partisan de la race canine, nous déménagerons !

Ce n'est plus un désir, c'est une rage.

Il court au marché aux chiens. Son cœur tressaille aux aboiements multipliés qui se font entendre; il s'émerveille, il palpite, il tremble de joie, en voyant autour de lui toute cette marchandise vivante, qui grogne, qui jappe, qui

montre les dents ou qui remue la queue. Janin passe de la levrette au boule-dogue, du carlin au terre-neuve, du griffon à l'épagneul, du chien courant au chien de basse-cour. Il se fait donner la patte par tous ces quadrupèdes, étudie leur race, demande des renseignements sur leur moralité, sur leur caractère, et finit par choisir un affreux barbet aux oreilles absentes, au poil hérissé, mais qui lui a tendu plus amicalement que tous les autres sa patte couverte de boue.

Janin le paye vingt-cinq francs ¹, lui

¹ Il y a une autre version sur le barbet. Quelques historiens prétendent qu'il fut donné à Janin par l'épiciier du coin, et lui-même l'insinue dans ses *Contes nouveaux*. Nous préférons la version du marché aux chiens. Elle nous a été racontée par ce pauvre Ladvocat,

donne le nom d'Azor, l'emmène, et vient le présenter à sa tante.

Celle-ci est désolée. Toutefois, à l'aspect de l'affection touchante qui règne entre le barbet et son acheteur, elle passe à l'attendrissement et dit aux voisins :

— J'avais, en vérité, grand tort de me plaindre : Azor et Jules sont deux frères.

Avec un chien, des amis, des grisettes et une bourse pleine, Jules menait une

ce phénix des libraires, sur le cercueil duquel Janin a jeté tant de fleurs. Il eût mieux fait de le secourir pendant sa vie. Ladvocat est mort à l'hôpital, après avoir versé plus d'un million dans la poche de certains gens de lettres. Jules était un de ses auteurs favoris ; ils se tutoyaient. Ladvocat lui avait commandé deux articles pour les CENT ET UN, — *l'Abbé Châtel et le Marchand de chiens*. Vous voyez ? *le Marchand de chiens* : l'histoire de Ladvocat est la bonne.

existence filée d'or et de soie. Mais, l'été venu, ses élèves partirent aux champs avec leur famille.

Plus de leçons, plus de soupers. Notre héros travailla quelque temps dans une étude, puis il s'engagea comme professeur, à cinquante francs par mois, dans la pension Bimar, où quelques Parisiens se rappellent encore d'avoir appris le rudiment sous sa férule.

L'instituteur Bimar était un fort honnête homme, mais qui, aux yeux des dévots outrés de l'époque, avait le défaut capital de ne pas être congréganiste. On décria sa maison, les familles lui retirèrent leurs enfants, la gêne arriva ; bref, le pauvre homme reçut, un jour, certain message sur timbre, dont

le coût était de cinq francs quarante centimes, et qui lui annonçait pour le lendemain la saisie de ses meubles.

Il ne ferme pas l'œil de la nuit.

L'aurore paraît. On frappe à sa porte. Déjà les huissiers, grand Dieu ! Bimar frissonne, il ouvre ; mais, en reconnaissant le visiteur matinal, il respire. C'est un ami, c'est Janin.

Notre héros , nous ne savons trop comment, vient d'apprendre qu'il y a péril en la demeure. Trois mois lui sont dus. Il n'a pas touché un centime depuis son entrée dans cette pauvre maison. Ne rapportant rien à sa tante, celle-ci ne lui prépare que des repas fort maigres.

— C'est bien le diable , pense Janin, si,

de ce désastre, je ne retire pas au moins de quoi faire un déjeuner passable !

Sa gourmandise lui suggère un plan sublime.

— J'ai besoin d'argent, dit-il à Bimar, et vous me devez cinquante écus.

— Ah ! mon cher garçon, murmure l'instituteur, dont les yeux sont mouillés de larmes, il n'y a plus rien en caisse. Hier, nous avons acheté le dîner à crédit, et ce matin les huissiers vont venir.

— Je le sais, dit Jules. Si je me suis levé de bonne heure, c'est pour vous aider à sauver quelque chose de leurs griffes, afin de me payer, bien entendu.

— Hélas ! que pouvons-nous sauver ? Des meubles ? le concierge ne les laissera pas sortir.

— Une idée ! fit Jules, qui se posa le doigt sur le front. Vous avez du vin en cave ?

— Oui.

— Combien de pièces ?

— Une seule ; elle est intacte.

— Bon ! voilà ce que je voulais savoir.

Laissez faire !

Il sort en courant. Vingt minutes après on le voit reparaître, affublé d'une blouse, coiffé d'une casquette, et traînant un haquet, sur lequel se trouve une futaille.

— Courez avertir M. Bimar, dit Jules au concierge de la maison. Il faut changer la dernière pièce de vin qui lui a été fournie. Allons, vite ! et revenez me donner un coup d'épaule.

... Cet homme ne reconnaît pas le professeur sous l'accoutrement dont il a fait choix. On descend la nouvelle futaille à la cave, on remonte l'ancienne, et Janin, s'attelant au haquet, repart au galop.

La pièce laissée en échange est remplie d'eau pure.

A une heure de là, Jules, qui a négocié la futaille et son contenu, rentre avec ses habits ordinaires.

— J'ai mes cent cinquante francs, dit-il à Bimar. En voulez-vous quittance ? venez, je vous signerai cela chez Véfour.

— Chez Véfour ? balbutie le brave homme avec surprise.

— Oui. Au diable la baraque ! foin des huissiers !

Il entraîne l'instituteur, lui paye un déjeuner monstre, et le grise royalement.

Lorsque Jules raconte cette anecdote, il donne le menu du repas, la carte des vins, le chiffre de l'addition et termine en disant : — « Pauvre Bimar ! j'ai réussi tout un jour à le consoler de sa ruine. C'est la plus belle action et le meilleur déjeuner de ma vie ! »

En attendant Janin se trouve sans place. Les leçons au cachet ne sont point revenues ; l'automne est magnifique, personne encore n'a quitté la campagne.

Suivi de son frère Azor, il se promène sous les avenues silencieuses du Luxembourg.

Ne pouvant alimenter son estomac que d'une façon très-médiocre, il cherche à nourrir son âme par des lectures solides. Entre les innombrables merveilles que possèdent les lettres françaises, le recueil des feuilletons de Geoffroy lui semble le premier livre auquel un homme de goût doit accorder la préférence.

O le plaisant esprit d'un poëte ignorant
Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand !

Preuve de vocation, va-t-on nous dire. Jadis les femmes de la cour de Lycomède virent Achille se précipiter sur des armes. A quarante siècles de distance, on voit Janin se précipiter sur des feuilletons de théâtre.

Nous répondrons à ceci tout à l'heure.

Laissons notre héros parcourir ces pages loyales et consciencieuses, où Geoffroy déshabille les talents de son époque et les rapetisse au point d'en faire des nains. Il est émerveillé du sans-façon avec lequel ce critique traite les célébrités les plus reconnues ¹. Voilà donc où peut conduire la plume? Quelle puissance! On n'a pas besoin de créer des chefs-d'œuvre; il suffit d'analyser, de disséquer, de critiquer ceux des autres. C'est beaucoup moins difficile, et l'on acquiert autant de gloire.

— Ah! se dit Janin, si je pouvais être journaliste!

¹ Geoffroy a toujours nié le génie de Talma.

Sur ces entrefaites, Azor, courant dans les avenues, fit la connaissance d'une levrette mignonne, qui parut vouer au barbet un sentiment tendre, car elle vint sauter et gambader avec lui jusqu'aux pieds de Janin.

— Ici, Flora !... Veux-tu t'en aller, vilaine bête ! dit une jeune dame, fort élégante, accourant pour chasser le barbet à coups d'ombrelle.

La seconde apostrophe, et la plus disgracieuse, s'adressait à Azor.

— Madame, dit Jules, permis à vous de trouver mon chien déplaisant, mais je vous supplie de ne point le battre.

Un jeune homme, dont la dame venait de quitter le bras pour empêcher sa levrette de fréquenter Azor, arriva sur

le lieu de la scène et fit au maître du barbet quelques excuses polies sur la vivacité de sa compagne.

Tout à coup ce jeune homme pousse un cri, Jules en pousse un autre. Ils viennent de se reconnaître et s'embrassent avec effusion. Ce sont deux amis de Louis-le-Grand.

Azor et la levrette profitent de la circonstance pour reprendre leurs ébats. La dame n'ose plus se plaindre.

— Je te fais mon compliment, dit le jeune homme, tu te portes comme un charme. Quelle mine fleurie! quelles joues rubicondes!

— Eh! oui..... la misère! répond Jules en souriant.

— Fi! quel mot! doit-on jamais le

prononcer à notre âge ? Si tu n'es pas entré dans une carrière lucrative, imite-moi ; taille une plume et fais des articles pour les journaux.

— Hein !.... qu'entends-je ?.... tu es journaliste ! s'écria Jules pressant avec transport les mains de son ami. C'est merveilleux ! à l'instant même je songeais à le devenir.

— Eh bien , je t'offre ma protection.

— Je l'accepte, avec reconnaissance, avec bonheur !

— C'est dit. Viens ce soir dîner avec moi chez madame (Janin fit un profond salut). Madame est une des artistes les plus distinguées du boulevard (Janin salua jusqu'à terre). Nous irons ensemble à l'Opéra-Comique, où madame t'offre

une place dans sa loge (Janin faillit tomber à genoux).

— Ah ! madame, que de bonté ! murmura-t-il. Je vous jure...

— Ici, Flora ! dit la dame distraite. Pardon, monsieur. Oui, c'est entendu, nous vous attendons à dîner ce soir ; mais ne nous amenez pas votre vilain chien !

Ils se séparèrent.

A partir de ce jour, il y eut entre Azor et Jules une grande froideur. Pourtant le barbet seul avait causé la bienheureuse rencontre. Son maître lui devait tout, la protection du journaliste, un dîner confortable, un fauteuil dans une loge de face, aux côtés d'une jolie femme, et des espérances à n'en plus finir.

Mais ce n'est pas la première fois que les chiens ont à se plaindre de l'ingratitude des hommes.

Le barbet tomba dans le désespoir. Il avala, dit la chronique, une boulette empoisonnée, qui lui fut perfidement offerte par le propriétaire. Janin ne pleura même pas la mort de cet ami fidèle, tant il éprouvait de joie de mettre un pied dans le journalisme.

Son ex-camarade de classe venait de le faire recevoir au nombre des rédacteurs de *la Lorgnette*¹.

Et si l'on nous reproche de raconter un peu trop à la légère ces particularités entièrement véridiques, nous adresse-

¹ Feuille de chou théâtrale, où Janin reçut en partage le compte rendu des pièces de l'Ambigu-Comique.

rons une question fort simple à nos lecteurs, avant d'accepter le blâme ; nous demanderons :

— Vous est-il jamais venu à l'esprit de prendre Janin au sérieux ?

Tous vont me répondre :

— Oh ! non, certes !

Alors de quoi vous scandalisez-vous ? Le ton de cette biographie convient à son sujet.

M. Janin est un fort honnête homme, un citoyen recommandable : à ce point de vue, nous lui accordons toute notre estime, et c'est quelque chose. Mais pourquoi s'est-il avisé d'aborder la littérature ? où était la nécessité qu'il devînt feuilletoniste ? avait-il besoin de se fourrer dans cette galère ? Dites-le-

nous, s'il vous plaît, là, franchement, est-ce que ce gros visage naïf, créé pour la bonhomie, la candeur et le sourire, devait jamais fulminer de l'œil et montrer les dents ? Voyez cette main potelée, fine et ronde ; la destinée d'une pareille main, quoi qu'on dise, était de faire constamment patte de velours, et voilà que notre homme y laisse pousser des griffes.

Ah ! malheureux Jules ! quelle folie !

Pour exercer avec dignité la critique, n'importe en quel genre, il faut être sûr de soi-même ; il faut avoir affermi son jugement par de graves études ; il faut sonder sa conscience, descendre au fond de son âme, et savoir si la raison, la sincérité, la justice y résident.

Avez-vous fait cela ? répondez.

La critique est un sacerdoce, mon pauvre garçon, ne vous y trompez pas ; elle demande une grande force morale, un esprit sain, dégagé des ténèbres de l'ignorance, et qui soit à l'épreuve de la rancune, de la jalousie, du caprice. Pour devenir un bon critique, il ne suffit pas de dépouiller la redingote crasseuse d'un pion de collège, de ramasser une plume n'importe où et de s'embusquer au coin d'un journal pour attendre les auteurs : non, vraiment, Janin, ce n'est point cela, mon ami !

Vous avez beau nous menacer d'un procès, vous entendrez, et le public entendra ce que nous avons à dire.

Il n'y a pas de juges en ce monde qui

voudront étouffer notre voix , lorsqu'il s'agit de la défense des lettres. Et puisque nous parlons des juges, vous n'ignorez pas, mon cher, qu'ils ont appliqué dans tous les siècles la peine du talion. Votre biographie n'est pas autre chose qu'une application de cette peine. Résignez-vous à subir les coups de verge que vous avez infligés si souvent aux autres.

Jules Janin lui-même nous a tendu jusqu'ici le fil biographique.

Nous l'avons suivi pas à pas dans le dédale un peu confus de son propre récit : maintenant nous le retrouvons journaliste, avec le théâtre de l'Ambigu sous sa coupe.

Tous les soirs il traverse la Seine et

suit la rue St-Martin jusqu'au boulevard; il tourne à droite, fait deux cents pas, traverse la chaussée d'un pied leste, et le voilà dans son empire.

Les nymphes de l'endroit le cajolent et le courtisent pour obtenir dans *la Lorgnette* quelques lignes flatteuses; mais en arrière elles se moquent de lui et le baptisent du nom de *Jean-Jean*.

Cette sottise dénomination provient du J. J. que le nouveau rédacteur place comme signature à la fin de ses articles.

Bientôt on ne se gêne plus, et la raillerie prend ses coudées franches.

—Eh! bonjour, monsieur *Jean-Jean*! crient ces dames. — Comment vous portez-vous, monsieur *Jean-Jean*? — Tu

n'as pas lu le dernier article de *Jean-Jean*, ma chère? — On dévore les articles de *Jean-Jean*. — Ce gros *Jean-Jean* devient à la mode. — Payez-vous à souper ce soir, *Jean-Jean*, mon ami?

Notre homme se fâche tout rouge.

Les petites causes engendrent les grands effets, comme l'a victorieusement démontré M. Scribe : toute l'histoire du prince des critiques découle du sobriquet de *Jean-Jean* ¹.

Au lieu de prendre une tenue digne et de repousser par le dédain ces plaisanteries niaises, le rédacteur de *la Lorgnette* avise que sa plume est une arme

¹ En arrière ses amis le nomment *Jeannot*. Quelques-uns poussent l'inconvenance jusqu'à l'appeler Janin, dit *l'Ane mort*.

et qu'il peut s'en servir contre les railleurs.

Jugez alors des comptes rendus !

Ce n'est plus la vérité qui les dicte ; la conscience n'y est pour rien.

Vous m'avez appelé *Jean-Jean*, madame ? cela suffit : je ne reconnais à votre jeu ni mérite, ni délicatesse, ni grâce ; vous n'avez point d'élan, vous manquez de verve. Le public vous trouve détestable, et vos épaules sont maigres.

Quel est, je vous prie, cet individu qui passe d'un air distrait ? C'est l'auteur de la pièce nouvelle. Il ne m'a pas salué, ce me semble ? Attends un peu, attends donc !

Et *la Lorgnette* vous rédige un délicieux article, tout frétilant d'épigrammes. L'auteur est aiguillonné, lardé, percé à jour. Sa pièce est une œuvre sans nom, quelque chose de monstrueux et d'horrible, où l'absurdité donne les mains à la sottise, où le style et le bon goût ne brillent que par leur absence... et cela t'apprendra, maroufle, à cultiver la politesse !

M. Janin se complaît dans ce système. Il réussit, de nos jours, à développer sa tactique sur une échelle immense. Arbitre absolu des destinées théâtrales, il les règle à sa fantaisie et les fait pivoter sur la pointe flexible de son caprice.

On doit, si l'on veut obtenir ses bonnes grâces, être continuellement à

ses genoux. Dorlotez-le, mignotez-le, flattez-le; brûlez-lui sous les naseaux tous les parfums de la louange. Grattez et regrattez la nuque à ce perroquet hebdomadaire qui jase tous les lundis sur le perchoir des *Débats*. N'oubliez pas de lui dire qu'il est mignon, qu'il est beau, qu'il a bon bec et gentil plumage.

Surtout ne lui reprochez pas de répéter tous les lundis la même chanson.

Vos affaires iront pour le mieux, soyez sans crainte. Il vous rendra toutes vos gentillesses au centuple, il vous caressera de son style le plus moelleux, il vous bichonnera de ses phrases les plus douces, il vous étendra sur le lit de fleurs de ses périodes, il vous inondera

de la pommade la plus odorante de ses feuilletons.

Mais, si vous n'avez pour lui ni prévenances délicates, ni procédés flatteurs ; si votre obséquiosité, toujours en éveil, ne se prosterne pas à plat ventre devant ce grand Lama des coulisses, vous êtes perdu.

Faites vos adieux à la gloire dont il tient tous les rayons pour les distribuer à sa guise.

Jamais la célébrité ne couronnera votre front d'une auréole, si vous avez été pour ce bon M. Janin sans respect, sans vénération, sans égards.

Oubliez de vous découvrir quand il passe, et vous resterez dans ces limbes obscurs où il plonge les plus beaux ta-

lents, lorsqu'ils ne s'inclinent pas devant sa ronde et majestueuse personne.

« Ah ! c'est à prendre ou à laisser, vous dira Jules. Ceci est ma profession de foi ; vous avez la mesure de ma conscience littéraire. Je fais de la critique, il faut que cela me rapporte quelque chose. Eh ! de quoi vous plaignez-vous en fin de compte ? Je n'ai jamais eu, Dieu merci, la prétention de fouiller dans vos poches. Me voyez-vous, la plume au poing, la phrase chargée à mitraille, m'embusquer au coin des *Débats*, comme un bandit napolitain, pour dévaliser les directeurs, rançonner les auteurs et demander aux malheureux acteurs la bourse ou la vie ? Gar-

dez votre argent, mais saluez, morbleu ! »

Parfaitement dit, gros père.

Nous savons que vous êtes honnête homme; déjà nous l'avons déclaré plus haut; nous le répétons et nous le répéterons encore.

Ce n'est pas vous qui déshonorez la littérature et qui inventez le vol au feuilleton. Dieu nous préserve de vous soupçonner de ces manœuvres ignobles qui s'exercent en pleine civilisation et en plein soleil.

On ne vous refuse pas la main, à vous. Un directeur de l'Opéra ne vous fera jamais la sanglante injure de vous tendre un billet de mille francs au bout d'une paire de pincettes.

Mais si vous laissez aux bandits napolitains la critique à plume armée ; si derrière le feuilletoniste personne n'a le droit d'aller souffleter l'homme et de lui reprocher la vénalité de sa phrase, le commerce impur de ses articles, l'homme est sauvé, l'écrivain ne l'est pas.

Il est expressément défendu au critique d'être fantasque ; il n'a pas le droit de se montrer capricieux¹. Ses rancunes personnelles, ses susceptibilités ridicules, son amour-propre, son orgueil, ses antipathies ou ses sympathies ne doivent pas franchir le seuil de son cabinet de travail.

¹ « Mademoiselle Rachel, dit *l'Artiste*, a été mauvaise,—dans cent cinquante feuilletons de M. Janin,—pour avoir oublié de lui donner des bonbons le jour de sa fête. »

C'est un sanctuaire où le dieu des arts lui ordonne d'accueillir indistinctement amis ou ennemis.

Le jour où le prêtre manque de justice et d'impartialité, qu'on le chasse de l'autel !

Or, vous êtes ce prêtre-là, messire Janin.

Quelle est, dans notre siècle, la gloire véritable dont votre critique n'ait pas essayé d'obscurcir la splendeur ? Vous avez traité Balzac avec une irrévérence que sa tombe illustre vous reproche aujourd'hui comme un crime. Tout ce qui était grand, tout ce qui était beau, vous avez voulu le rapetisser et l'enlaidir. Pygmée jaloux, vous attaquiez les géants et vous

leur mordiez le talon pour les arrêter dans leur marche. Si quelquefois, après avoir insulté le génie, on vous a vu tout à coup lui rendre hommage, vous n'avez été mû ni par le regret ni par le repentir. On peut être sûr que le vent d'une rancune ou d'une jalousie plus forte soufflait dans les barbes de votre plume, et lui faisait opérer cette brusque volte-face.

Ainsi Victor Hugo, que vous aviez méconnu, contre lequel vous avez écrit des pages si dédaigneuses, Victor Hugo maintenant est *le roi des poètes*; vous l'appellez *écrivain sublime*; il est devenu pour vous *l'aigle aux ailes puissantes*.

Cachez mieux votre ficelle, mon cher!

Il ne vous manquait plus, parbleu, que d'avoir des haines politiques ¹ !

¹ Les tendresses orléanistes de M. Janin sont connues. Il doit à Louis-Philippe ce ruban rouge qu'il était si malheureux de ne pas avoir. Une fois décoré, Jules n'eut plus qu'une préoccupation, celle de se faire pardonner son ruban par des amis jaloux. Il rencontre un jour Théodore Burette, professeur d'histoire, et dit : « Ah çà ! pourquoi ne portes-tu pas ta croix ? Tu la mets dans ta poche sans doute pour faire la cour au *National* ? — Tu m'affliges, répond Burette. Je ne suis pas décoré. — Par exemple ! toi ! le seul homme qui sache l'histoire de France ! Demande une audience au ministre, je t'accompagnerai. Tu auras le ruban, j'en fais mon affaire ! » Huit jours après, ils s'en vont bras dessus bras dessous à l'instruction publique. Jules est admis le premier à l'audience de M. Villemain. Il reste une heure avec le ministre et dit à Burette en sortant : « L'affaire est dans le sac, mais j'ai eu un mal ! Remercie bien le ministre au moins ! » Introduit à son tour, le professeur se confond en actions de grâce, et M. Villemain de répondre avec un ton de glaciale impertinence. « Que signifie tout cela ? M. Janin ne m'a pas dit un mot de vous. Allez, monsieur ! » Burette en fit une maladie. Jules a toujours affirmé qu'il avait eu la parole du ministre. Cela n'a rien d'impossible.

On n'est pas plus maladroit et plus inconséquent que vous l'êtes. Pourquoi souffleter ainsi votre présent avec votre passé? que croyez-vous y gagner pour l'avenir?

Ah! vous n'êtes plus alerte, Janin, mon ami! La corde devient flasque, le balancier vous tombe des mains. Vous n'allez plus ni en avant ni en arrière. On assure que votre esprit prend du ventre et qu'il tourne sur lui-même comme un tonton.

Mais laissons dire les méchantes langues. Il faut achever notre tâche.

La vieille tante de Jules, sa seconde mère, a rendu le dernier soupir, après avoir dépensé son dernier écu¹. Janin

¹ On affirme qu'elle est morte abandonnée, sans

donne congé de l'appartement qu'ils occupaient ensemble et se réfugie dans une mansarde du quartier Saint-Jacques, bien qu'il fût alors très à son aise.

C'était un genre qu'il se donnait.

Pendant huit mois seulement *la Lorgnette* eut les honneurs de sa féconde et spirituelle rédaction. Janin passa tout à coup au *Figaro* avec armes et bagages. Cette feuille, qui venait à peine de naître, avait déjà toutes ses dents.

« C'était, dit Jules, un journal plein d'indignation et de fiel. Chaque matin éclataient

pain et sans feu. C'est impossible. Jules Janin n'a pas été ingrat à ce point pour l'amie dévouée de son enfance, pour la bienfaitrice qui s'est saigné les veines, qui l'a logé, nourri, entretenu pendant toute sa jeunesse et ses longs débuts dans la littérature. Encore une fois, c'est impossible.

de nouveaux sarcasmes, de nouvelles colères. Nous étions tous méchants sans méchanceté et cruels sans le savoir. »

Bon apôtre !

Pourquoi n'ajoutez-vous pas que vous étiez spirituel sans esprit et que vous amusiez le public sans vous en douter ?

Janin contribua puissamment au succès du *Figaro*¹. Il s'y montra tout à

¹ Outre sa collaboration à cette feuille, il a travaillé dans le *Journal des enfants*, dans le *Magasin des familles*, dans la *Revue de Paris* et dans *l'Artiste*. Avant de passer aux *Débats*, il a rédigé le feuilleton de la *Quotidienne* et celui du *Messenger*. Le premier de ces journaux a publié de Janin une nouvelle qui a pour titre *les Cheveux de la reine*. Il était légitimiste alors; mais depuis... « L'homme absurde est l'homme qui ne change jamais. »

A l'époque où notre héros était à la *Quotidienne*, il inventa le *Marchand de canards*, ce type curieux oublié par Balzac dans la *Monographie de la presse parisienne*. Un de ses amis le tourmentait continuel-

la fois jovial et agressif. On cite comme son plus glorieux fait d'armes ce bizarre discours de réception académique, au bas duquel se trouvaient ces mots pour signature : *le Duc de Montmorency*.

lement pour l'insertion de quelques articles. « Impossible, dit Janin, tu écris comme une huître. Si tu veux gagner de l'argent, voici ce que tu as à faire. Invente des bourdes, creuse ton imagination pour trouver des suicides étranges, des assassinats horribles. Dis qu'une femme est accouchée d'un enfant cornu; affirme qu'un serpent de mer de trois cents mètres de longueur a paru sur les côtes du Havre, etc. Onze ou quinze lignes pour chaque article. S'il est de nature à provoquer une réclamation, tant mieux, on te le paiera double. » L'ami suivit le conseil, et l'industrie a pris de nos jours un développement immense. Nous avons vu un marchand de canards dans les bureaux de M. Dumont, de *l'Estafette*. Il entre, salue et tire de sa poche une multitude de petits papiers qu'il fait lire au rédacteur. « Combien celui-ci? — Deux francs. — C'est trop cher; trente sous. » On le paie et il va proposer ses volatiles à d'autres journaux. Ce commerce est lucratif.

Le dernier rejeton de la grande famille venait d'être admis au nombre des Quarante.

Il protesta dans *la Quotidienne* contre la burlesque harangue du *Figaro*. Les autres feuilles monarchiques réclamèrent également en son nom.

Janin tenait sa réponse toute prête :

« — A qui diable en avez-vous, monseigneur? s'écria-t-il. Vous avez donc été reçu à l'Académie française? Par dieu! je l'ignorais, je vous assure, et c'est bien involontairement que j'ai trompé le public. M. le Duc, aubergiste du *Cheval-Blanc* à Montmorency, s'est fait recevoir membre de la société chantante de ladite ville. J'ai donné le compte rendu de la séance et j'ai publié

le discours du récipiendaire. Vous n'êtes pour rien dans la chose... désolé du qui-proquo ! »

Le double sens était fort adroitement maintenu d'un bout de l'article à l'autre.

Victime de cette bouffonnerie singulière, le noble duc vit tous les rieurs se mettre du côté de Janin. Triboulet n'eut jamais succès semblable, même en se moquant de François I^{er}, son maître.

Nous avons vu le collégien de Louis-le-Grand faire acte de libéralisme, dès l'âge le plus tendre : jugez cōme il griffa cette malheureuse Restauration, lorsqu'il eut entre les mains une plume de journaliste ! Le renversement du trône de Charles X est l'ouvrage de Jules, il vous l'affirmera lui-même, et, si vous

le poussez un peu loin, vous l'entendrez professer les doctrines les plus révolutionnaires.

« L'opposition a été ma vie à moi, comme à d'autres la défense du pouvoir est leur vie. Le premier qui a jeté des paroles d'opposition après Juillet et qui les a signées, c'est moi. »

Diab!e d'homme ! c'est vrai pourtant. *Barnave* est là pour le dire. Jamais diatribe plus violente ne fut publiée contre la maison d'Orléans. Le balancier penchait alors à gauche ; il s'est, depuis incliné fortement vers la droite, et Jules a dansé pour la branche cadette.

J'suis né Paillasse, et mon papa,
Pour m'lancer sur la place,
D'un coup d'pied queuqu'part m'attrapa
Et m'dit : saute, Paillasse !
T'as l'jarret dispos,
Quoiq't'aies l'ventre gros

Et la fac' rubiconde.
N'saut' point-z-à demi,
Paillass' mon ami,
Saute pour tout le monde !

O vieux Béranger ! si Jules nous intente un procès, nous te mettrons en cause.

En ce temps-là notre héros fit connaissance de mademoiselle Henriette L....., fille d'une portière de la rue de Tournon, charmante et gracieuse personne qui doublait les ingénues à l'un des principaux théâtres de Paris.

Henriette imitait ses compagnes et cherchait à gagner la bienveillance de Janin.

Mines pleines de gentillesse, provocants sourires, chatteries de femme délicates et mignonnes, rien n'était né-

gligé pour fléchir ce gros garçon, devenu le Croquemitaine des coulisses, et dont les articles faisaient peur.

Quand on est femme, l'embarras est grave, surtout si la critique est exigeante.

Notre jeune artiste osa parfois s'aventurer dans cette mansarde du quartier Saint-Jacques, où le Jupiter théâtral préparait ses foudres.

On obtenait ainsi des articles flatteurs et de bons rôles. Henriette n'avait plus à craindre le froncement de sourcil du feuilletoniste olympien. Jules s'humanisait au regard de la jolie visiteuse ; il consacrait galamment une partie des bénéfices de sa plume à l'achat de cadeaux et de parures, qu'on ne refusait jamais,

pour ne point réveiller les foudres éteintes.

A la fin du spectacle, tous les soirs, Jules reconduisait la belle rue Saint-Dominique-d'Enfer. Henriette frappait à une porte ; cette porte, une fois ouverte, se refermait sur elle et laissait Janin dehors.

— Je demeure avec ma famille, disait l'actrice, et vous ne pouvez pas entrer, mon ami.

— Cher ange ! pensait Janin, repose en paix dans le calme et dans la sagesse ! Puissent tous les rêves paisibles te bercer sur leurs ailes d'or !

Et lui-même s'en allait rêver dans sa mansarde solitaire.

Mais, un soir, au foyer du Vaudeville,

Jules apprend qu'il a un rival, et que ce rival est un jeune peintre de beaucoup de talent, logé rue Saint-Dominique.

Grand scandale, duel imminent. D'officieux amis s'interposent. On en vient à une explication douloureuse, mais amiable.

— Jurons de ne plus revoir cette femme ! s'écrie le peintre.

— Oui, jurons-le ! dit le feuilletoniste.

Ils se frappent solennellement dans la main.

Trois jours après, l'habitant de la rue Saint-Dominique pardonnait à son infidèle, et Jules, de son côté, cherchait sournoisement à revoir Henriette.

— Serment d'amoureux ! pensait-il, serment de jésuite !

Mais apprenant que son rival, plus

leste et plus habile, l'a prévenu dans le parjure, il jette des cris de colère, prend la plume et commence le fameux livre de *l'Ane mort et de la Femme guillotinée*.

Or Jules n'a pas la clairvoyance suprême. Heureusement pour son héroïne, heureusement pour la morale, tous les frais d'horreur de ce livre sont en pure perte. Le *rêve brûlant de sa vingtième année* (c'est ainsi qu'il s'exprime au sujet de son œuvre) lui montre au réveil Henriette devenue la femme du peintre, sage, fidèle, vertueuse, mère de famille respectable, ayant à la fois l'estime de son mari, celle du monde et l'amour de ses enfants ¹.

¹ Une autre héroïne de ce livre existe encore. C'est l'énorme soubrette du théâtre des Arts, à Rouen.

Que ceci, messieurs les critiques, vous serve de leçon.

La peur n'a jamais été de l'amour. Ne vous trompez pas sur la nature de votre influence. Tout s'adresse à vos articles, et votre personne, croyez-le, n'est absolument pour rien dans la chose. Parce qu'une pauvre femme a eu le tort d'être craintive, elle n'est pour cela ni démoralisée ni perdue.

De toutes les prophéties de Jules, il

L'auteur l'a peinte dans *l'Ane mort* sous les traits de la bonne qui met sa maîtresse à la porte. Cette habitude indécente de se venger des femmes dans leurs écrits est commune à beaucoup de littérateurs de notre siècle. Si Jules a divulgué ses peines de cœur, en revanche il a crié sur les toits ses triomphes amoureux. Cela fait compensation ; mais nous ne croyons pas que mademoiselle Georges soit très-flattée de ces forfanteries.

ne reste qu'un méchant livre. Cet Isaïe boiteux a trébuché contre la rancune et s'est cassé le nez contre le mensonge.

Outre ce roman de *l'Ane mort*, notre homme en a commis quelques autres ; mais, si l'oubli du public équivaut au pardon, M. Janin peut dormir sans inquiétude. La *Confession*, cette guenille encyclopédique trouvée dans la garde-robe du vieil Arouet, jointe aux six volumes des *Contes plus ou moins fantastiques* et plus ou moins *nouveaux*, ne constituent pas un bagage d'écrivain très-précieux, même si l'on y ajoute *Un cœur pour deux amours* et le *Chemin de traverse*.

M. Nestor Roqueplan, qui sait son Janin sur le bout du doigt, affirme que

« *les Gaietés de Toulouse et la Religieuse champêtre* sont de petites coquinerie littéraires, dont le souvenir a moins duré que le papier et qui sont allées protester sous le pilon contre l'indifférence publique ¹. »

Assez bon juge, quand il ne s'agit pas de musique, Nestor s'écrie quelque part, en s'adressant à Jules :

[¹ Jules Janin, lorsque la littérature illustrée prit naissance, vendit aux libraires une multitude d'œuvres de pacotille, dont les principales sont : *les Catacombes*, — *un Hiver à Paris*, — *un Été à Paris*, — *Suite de Manon Lescaut*, — *le Gâteau des rois*, — *Voyage en Italie*, — *la Bretagne historique*, — *Voyage de Paris à la mer*, — *Histoire de la littérature dramatique*, etc., etc. Son résumé de *Clarisse Harlowe* est détestable ; il a gâté Richardson, comme Florian a gâté Cervantes. Le texte des *Galleries de Versailles* a eu M. Janin pour rédacteur.

« Vous êtes un écrivain irrésolu, impuissant, et surtout frivole. Vous êtes affublé de dentelles en imitation, vous secouez avec affectation les falbalas pompeux d'une robe fanée, dont le tissu aux couleurs fausses ne se rehausse jamais par un dessin pur et correct. Votre phrase déchiquetée, frangée, éliminée, s'en va par morceaux. Ces incidences dont vous abusez et dont les bons écrivains se servent pour reposer le lecteur, deviennent entre vos mains des poteaux trompeurs pour l'égarer dans sa route. Quelquefois puni par vous-même et enfermé dans cette phrase sans issue, vous bourdonnez à l'aventure pour en sortir, comme une guêpe contre une vitre : alors, vite les tirets, — vite une citation pour dégager M. Janin qui se cogne le front contre les parois de son grand style! »

Pas trop bête ! comme dit Figaro.

Nestor juge à la fois le critique et l'écrivain. Son opinion sur Jules est en tous points conforme à la nôtre et à celle

du plus grand nombre. Nous citons toujours :

« Votre attaque, lui dit-il, n'est jamais franche; le trait, à force d'être barbelé comme une arme chinoise, ne pénètre pas. Lutteur sans poignet, vous recourez au croc en jambe. — Bruit sans coup, — tonnerre sans foudre, — feu d'artifice mouillé, dont les soleils partent à l'aventure. Votre plume crache, étoile le papier et ne sait pas courir droit; votre phrase est incertaine et insoumise, elle marche au hasard et sans ordre, elle semble soustraite à votre volonté comme les membres d'un homme malade de la moelle épinière. Les mots abondent, le mot ne vient jamais. Quand on la dissèque, cette phrase grassouillette, pouparde et vieillotte, on s'aperçoit que l'enveloppe ne recouvre pas un muscle, pas un ligament, pas une veine. »

Tout cela n'est que trop véritable. M. Janin, comme la plupart des critiques,

est une sorte d'eunuque littéraire. Privé de la puissance génératrice, il berce quelquefois les enfants des autres; le plus souvent il les dévore.

Sauvageon sans culture, il pousse à tort et à travers des branches folles et des rameaux gourmands, sur lesquels on n'aperçoit jamais un bouton, jamais une fleur.

Il déteste les arbres fruitiers.

C'est un orfèvre qui n'emploie que le chrysocale, un joaillier qui ne monte que du strass.

Ses œuvres contiennent toutefois une chose excessivement remarquable : c'est l'épisode des *Deux filles de Séjan*, dans *Barnave*.

Par malheur, ce diamant a été ciselé par Félix Pyat¹.

Il est reconnu que Jules Janin, dans le livre, reste au-dessous du médiocre. Jamais il n'a pu jeter le plan d'une scène de drame. Tous les genres lui glissent entre les doigts ; aucun ne se fixe sous sa plume. Il a voulu jadis à l'Athénée monter dans une chaire d'histoire ; mais cette chaire, qui était occupée par La Harpe à la fin du dernier siècle, a influé sur la destinée de ce pauvre Jules.

¹ Très-liés d'abord, Pyat et Janin se brouillèrent pour cause de dissidence politique. Un article du feuilletoniste des *Débats* sur Joseph Chénier provoqua de la part de Félix Pyat une réplique violente. Traduit devant les tribunaux, celui-ci fut condamné à deux ans de prison. La sentence frappait un peu le diffamateur et beaucoup le républicain.

Comme son devancier, nous le verrons,
quelque jour

Tomber de chute en chute au trône académique.

Triste consolation ! Là-bas aussi notre
homme aura le fauteuil de La Harpe.

Janin reconnaît lui-même son impuis-
sance ; il se condamne à la critique à
perpétuité.

O son histoire des *Débats*, si nous
pouvions la dire ici tout entière ! ô les
tours de passe-passe ! ô les subtilités, les
variations, les sauts périlleux, la farine
et l'habit de pierrot ! Quelle agilité !
quelle prestesse ! quel merveilleux jar-
ret pour la danse ! Jamais nuage qui
passe, mouche qui vole, oiseau qui
chante, papillon qui suit le zéphyr et

femme qui babille n'ont eu plus de mobilité, plus de bourdonnements, plus de modulations diverses, plus de caprice et plus de langue. Il parle, il parle encore, il parle toujours. C'est un fleuve de mots, un torrent d'épithètes, un océan de phrases. Tout cela ruisselle au hasard, tout cela se précipite, se heurte, se lève ou s'abaisse comme les flots dans la houle.

Le vent souffle, Jules écrit.

Éole, ce dieu fantasque, est là près du critique, s'évertuant sur le papier même; excitant la légèreté de la plume, gonflant le ballon du paradoxe, appliquant sa lèvre au sophisme pour l'enfler outre mesure, et travaillant l'eau de savon de la période pour y faire naître

des milliers de bulles étincelantes, qui tourbillonnent en l'air et crèvent où elles peuvent.

C'est le spectacle le plus amusant qui soit au monde.

Dans ce tohu-bohu verbeux, dans ce fatras, dans ce tumulte, cherchez l'idée, vous la trouverez absente. Papillotage de style, faux éclat, citations puériles, répétition systématique des mots, phébus ridicules et redondances éternelles, voilà tout Janin. Le quart d'une idée lui suffit pour accoucher d'un feuilleton de douze colonnes.

Et le chapitre des âneries, juste ciel ! oserons-nous l'aborder ?

Ce malheureux critique ne sait rien,

et sa prétention de tout savoir lui dicte les choses les plus désopilantes.

S'il aborde l'histoire, il prétend que Charlemagne et ses hauts barons assistaient à la première croisade ; ou bien il s'élève contre ce tyran de Louis XI qui a eu l'infamie de persécuter l'amant d'Héloïse ; ou mieux encore il arrache du front de Villars une branche de laurier pour la donner à Catinat, soutenant mordicus que celui-ci a gagné la bataille de Denain.

Ailleurs il réforme la carte de France et déclare que Marseille est le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, que Smyrne est une île et que Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, a dé-

barqué sur le champ de bataille de Cannes.

Mais c'est en histoire naturelle surtout que Jules est de première force : il nomme pompeusement le homard le *cardinal des mers*.

Scandalisé de la métaphore, Chevet a prié le critique de vouloir bien passer devant son étalage, afin d'examiner une fois pour toutes un de ces cardinaux avant son entrée dans le court-bouillon.

Vous croyez peut-être que le critique écoute attentivement au théâtre les pièces dont il est chargé de rendre compte ? Ah ! bien oui ! ses yeux ne se tournent même pas vers la scène, et le temps de la représentation se passe en bague-naudes. Janin rit, plaisante, chantonne,

lorgne les dames, se promène dans les couloirs ou dans le foyer. Le lendemain, il dira que Samson joue le principal rôle quand c'est Provost. Il confondra le jeune premier avec le père noble, la soubrette avec l'ingénue, la grande coquette avec la duègne, Grassot avec Hyacinthe, Arnal avec Robert, mademoiselle Page avec madame Guillemin.

Toutes les balourdises qui lui viennent sous la plume, il les écrit intrépidement. Pourvu que la copie soit prête à l'heure, peu lui importe le reste.

En voulez-vous un exemple?

D'après M. Janin, *le Dîner de Madelon*¹ aurait été joué pour la première fois au Palais-Royal, en 1812; *Minette* aurait

¹ Voir le feuilleton des *Débats* du 2 octobre dernier

créé le rôle et donné dans ce vaudeville les preuves d'un prodigieux talent. Quatre colonnes entières sont consacrées à l'éloge du talent de Minette. Or, Minette n'a jamais quitté le théâtre de la rue de Chartres; elle n'a paru à aucune époque ni sur les planches du Palais-Royal ni sur les planches des Variétés, et c'est madame Elomire qui a créé le rôle de *Madelon*. Qu'en dites-vous? Une simple recherche aurait suffi à cet étrange critique pour ne pas commettre des erreurs aussi flagrantes ¹; mais pourquoi

¹ Dans le même feuilleton, Janin prétend que Desaugier était un homme sage, rangé, paisible; c'était un viveur intrépide. Il affirme que Minette, au début de sa carrière, était dans l'indigence; elle a continuellement roulé sur l'or. On l'a vue, dans ces derniers temps, mourir millionnaire.

se déranger? Le robinet coule, les *Débats* attendent, et ce bon public gobe toutes les bourdes.

Voilà le système-Janin.

Le laisser-aller de sa plume lui a causé bien des tracasseries, bien des querelles, bien des déboires. On a plus d'une fois arraché la batte de cet arlequin littéraire pour la lui briser sur les épaules. Mais qu'importe? il danse toujours.

Au mois d'octobre 1841, notre homme se marie, et, le soir de ses noces, au lieu de prendre la direction de la chambre nuptiale, il s'enferme dans son cabinet pour écrire un feuilleton. De quoi va-t-il parler aux lecteurs? De théâtre? Non. De son mariage? Oui.

C'est la pièce nouvelle de la semaine.

« D'abord ce sera comme une stupeur générale. Quoi donc? Il est marié? Lui-même? A son âge? C'est un homme mort. Que va-il devenir, juste ciel! — Et de cette jeune fille, que va-t-il faire? Il en fera une bohémienne, tout comme il est bohémien! »

Ce bel exorde achevé, Jules raconte les obstacles sans nombre qu'il a dû vaincre pour arriver au *conjungo*. Quel métier que celui de prendre femme! que de rebuffades il faut essayer, grand Dieu!

« Avisez-vous de demander en mariage le premier visage pelé et tondu que vous aurez rencontré grognant sourdement dans un coin. Faites une question indirecte sur la dernière fille à marier, rougeaude et mal dégrossie, qui vous aura fait les plus vives agaceries du monde. — Touchez là, vous n'aurez pas ma fille. »

En vérité, les pères sont bien absurdes. Pauvre critique ! le voyez-vous, humble, patient, infatigable, cherchant une femme, comme Diogène cherchait un homme ?

Seulement, le gaillard la cherchait peut-être sans lanterne.

O bonheur ! il la trouve enfin ! tout s'arrange, le contrat va se signer. Chateaubriand écrit à Jules : « Je ne vous bénis pas, parce que tout ce que j'ai béni est tombé. » Mais l'archevêque, qui n'a pas les mêmes raisons que l'auteur des *Martyrs* « envoie à l'heureux futur sa bénédiction et ses prières. »

« Elle alors tremblante, étonnée de tant de suffrages partis de si haut, regardait timidement autour d'elle. Son limpide et chaste re-

gard devenait plus hardi et semblait dire : Vous voyez bien que j'avais raison !—Cependant l'église était prête, l'autel était paré, la foule était grande ; on n'attendait plus que la jeune fiancée. Elle a paru enfin ! On l'a vue telle qu'elle est, jeune, belle, souriante, sincère. On n'est pas plus touchante, on n'est pas plus modeste et plus calme... — Quoi donc, cette petite main blanche et nette, cette grâce accomplie, la sérénité de ce beau visage, cette belle créature, tout cela pour un écrivain, pour...»

Mais taisez-vous donc, indiscret époux ! le *National* prête l'oreille. Pourquoi bavarder ainsi en plein feuilleton ?

Là, voyez, il est trop tard !

On a pris note de vos aveux, on se moque de vos confidences, et M. Rolle taille sa plume. Ah ! Janin ! Janin ! voici que vous n'êtes plus à la noce, mon cher ! Écoutez plutôt :

« Permettez-moi, monsieur, de mêler mes félicitations aux félicitations que vous vous adressez à vous-même et de mettre mon humble grain d'encens dans l'immense cassolette que vous brûlez pour votre propre usage — Enfin vous êtes marié! Il n'y a plus de *oh!* ni de *comment?* ni de *ah!* qui tienne; il faut que l'univers se remette de sa stupeur et en prenne son parti. — Votre feuilleton conjugal, daté de Saint-Sulpice et écrit sur l'autel, vous l'avez charitablement intitulé le *Mariage du critique* et non pas *d'un critique*. Comme un autre a dit : L'État c'est moi! vous vous écriez modestement : Le Critique c'est moi! Grand merci, monsieur! Il résulte de cette incarnation de l'esprit, du talent et du crédit de tous les critiques en un seul que, depuis huit jours, nous sommes tous mariés en votre personne. C'est un charmant cadeau que vous nous faites là, monsieur, si j'en crois le prospectus de la mariée, que vous avez fait tirer à dix mille exemplaires. — Que vous êtes un mari généreux, monsieur! J'en connais, et plus d'un, qui gardent leurs femmes avec le

soin vigilant du dragon des Hespérides. Vous, monsieur, du premier coup, vous faites imprimer, timbrer, mettre sous bande et distribuer votre femme à Paris et dans la banlieue. Cette publication ne peut manquer de vous attirer de nombreux souscripteurs. — P. S. L'Europe attend avec impatience les jappements de la jeune famille que vous lui annoncez. »

Janin ne répondit pas, il était écrasé sous le ridicule.

Peu de temps après, il fut obligé de soutenir une polémique terrible avec l'auteur des *Demoiselles de Saint-Cyr*. Du haut de sa montagne d'orgueil, Alexandre Dumas fit descendre des rochers sur la tête de Janin, pour le punir d'avoir critiqué sa pièce. Il le traita de Fréron, d'ignorant, il osa presque l'appeler vipère.

« Vous mordez tout le monde, lui dit-il. Ne pouvant mordre notre grand poète dans le journal des *Débats* (la chose vous étant interdite par autorité supérieure), vous avez été l'attendre dans quelque feuilleton obscur de quelque journal ignoré, pour le mordillonner lorsqu'il passait, espérant que, s'il ne mourait pas de la blessure, il mourrait du venin ¹. »

Dumas, en outre, prouva victorieusement que Jules n'avait pas été capable, en trois mois, d'écrire un seul acte de la *Tour de Nesle* ².

Notre infortuné critique ne s'est plus relevé depuis ces deux échecs. Roque-

¹ *Presse* du 30 juillet 1843.

² Les plaisanteries et les attaques de Dumas ne sont pas toujours marquées au coin du bon goût. Ainsi, dans ses *Mémoires*, il raconte que Harel élevait un cochon dans l'appartement de mademoiselle Georges, et que l'animal, au bout de six semaines, pesait vingt livres de plus que Janin.

plan lui a donné le dernier coup de massue. Vraiment c'était fort inutile.

Janin se prosterne, il est à terre, il fait son *med culpá*. Le diable arrive au bout de son rouleau, la vieillesse frappe à sa porte ; il endosse un froc d'ermite et devient bon apôtre.

Si vous le coudoyez, il vous ôte son chapeau.

Plus de fierté, plus de manières hautes. Il s'attable tous les soirs au café Véron, pousse le double-six avec le premier venu, et ne sort que pour aller babiller jusqu'à minuit chez la marchande de tabac du boulevard des Italiens.

Il ne veut plus avoir que des amis ; il cherche des affections et des dévouements. Tout ce qu'il a démoli depuis

vingt ou trente années, il s'efforce de le reconstruire.

Cette conversion nous touche.

Nous en sommes presque au regret d'avoir été véridique. Les torts d'autrefois sont rachetés par les vertus présentes.

Néanmoins, de temps à autre, les anciennes habitudes reparaissent, et le vieux loup de la critique montre encore les dents ; mais c'est un simple oubli, une distraction passagère. Il se frappe la poitrine de plus belle, et pleure toutes les brebis qu'il a mangées.

Pourvu que ce ne soient pas les larmes du crocodile !

FIN.

Dear Mr. Yarnall

12. Jan 1854

→

top letter refer Paris.

1870

1

1870

1870

1870

1870

AUX LECTEURS DES CONTEMPORAINS

AVIS IMPORTANT.

Les souscripteurs à la collection complète des *Contemporains* ont, dès aujourd'hui, le choix entre cinq primes diverses, dont les désignations suivent :

PREMIÈRE PRIME. — Une lithographie unique, grand format, d'après Diaz, par J. Laurent : *Vénus pleurant l'Amour mort.*

2^e PRIME. — Deux gravures à l'eau-forte, formant pendants : *l'Appel des dernières Victimes de la Terre*, d'après Ch. Muller, par E. Hédouin ; — *l'Ecole de Petites Or-*

phelines, d'après Bonvin, par A. Masson.

3^e PRIME. — Deux lithographies formant pendants : *Animaux dans la montagne*, d'après Rosa Bonheur, par J. Laurent ; — *Solitude*, d'après Jules Dupré, par J. Laurent.

4^e PRIME. — Deux gravures à l'eau-forte, formant pendants, gravées par A. Masson : *les Lavandières*, d'après Tesson ; — *Paysannes des Pyrénées*, d'après Roqueplan.

5^e PRIME. — Deux charmantes lithographies, formant pendants, d'après Diaz, par J. Laurent.

Les vingt premières biographies parues sont :

MÉRY. — VICTOR HUGO. — ÉMILE DE GIRARDIN. — GEORGE SAND. — LAMENNAIS. — BÉRANGER. — DÉJAZET. — ALFRED DE MUSSET. — GUIZOT. — GÉRARD DE NERVAL. — LAMARTINE. — PIERRE DUPONT. — SCRIBE. — FÉLICIE DAVID. — DUPIN. — LE BARON

TAYLOR. — BALZAC. — THIERS. — LA-CORDAIRE. — RACHEL.

Les biographies à paraître sont indiquées sur toutes nos couvertures. Le nombre des personnages annoncés dépasse CINQUANTE ; mais l'auteur des *Contemporains* se réserve de faire paraître quelquefois deux biographies en un seul volume. Les volumes complexes renfermeront toujours DEUX PORTRAITS.

Quant aux personnages de la politique vivante, placés d'abord sur notre liste, nous avons appris que leur histoire était forcément soumise au timbre. Nous ferons en conséquence pour eux une collection spéciale, séparée de la première et soumise à d'autres conditions, comme vente et comme librairie.

Prix de la souscription aux VINGT PREMIÈRES BIOGRAPHIES : Pour Paris DIX FRANCS ; pour la province DOUZE FRANCS.

112 AUX LECTEURS DES CONTEMPORAINS.

Prix de la souscription à la COLLEC-
TION DES CINQUANTE VOLUMES : Pour
Paris VINGT-CINQ FRANCS ; pour
la province TRENTE FRANCS.

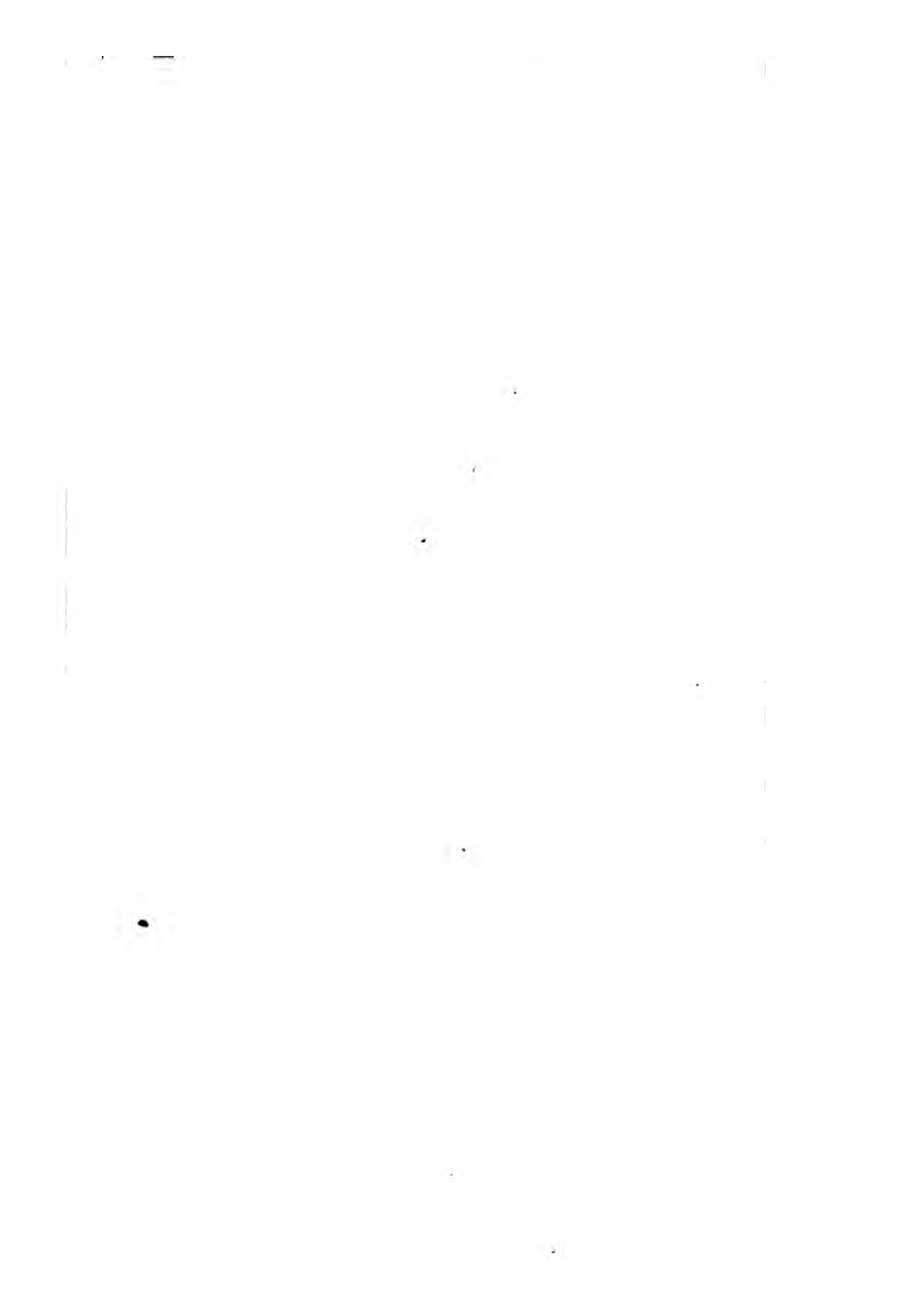
Les volumes et les PRIMES seront
expédiés franco.

Envoyer les mandats sur la poste à
MM. Roret et C^e, 9, rue Mazarine, au
bureau du *Dictionnaire de la conver-
sation*.

RORET ET C^{ie},
Éditeurs DES CONTEMPORAINS.

LACORDAIRE

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.





Carrey del et sc

Hadenque Imp: r. du Parc 26

LACORDAIRE

1973

1973

1973

1973



LES CONTEMPORAINS

LACORDAIRE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

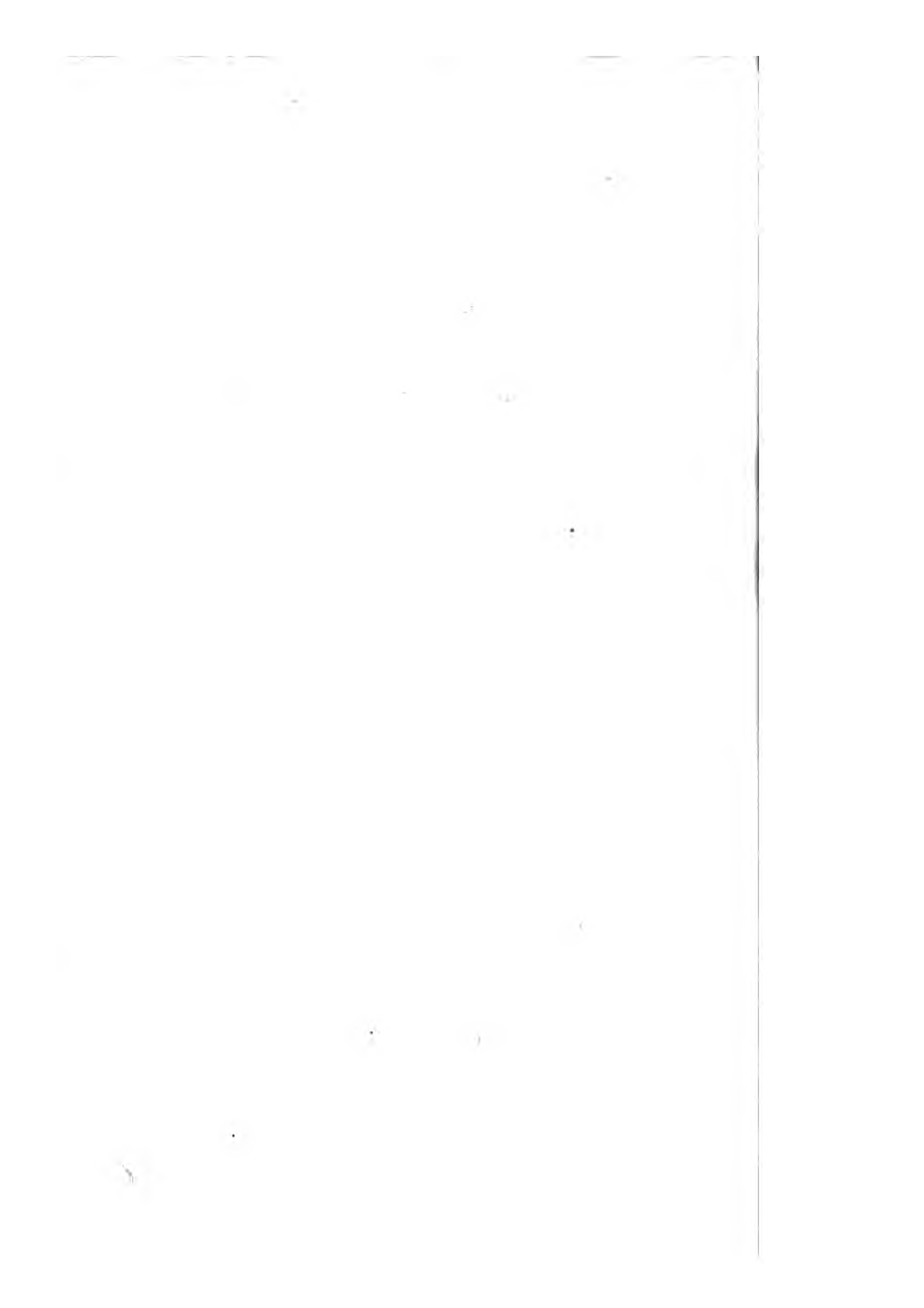
PARIS

J.-P. RORET ET C^{ie}, ÉDITEURS

RUE MAZARINE, 9.

1854

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



LACORDAIRE

Quand nous avons écrit l'histoire de l'abbé de Lamennais, histoire qui nous a suscité tant de haines et valu tant d'injures, nous savions qu'un autre prêtre, un véritable ministre du Christ, nous donnerait un jour raison contre les démocrates irascibles dont nous attaquions l'idole.

Nous connaissions d'avance le rayon qu'il faudrait opposer à l'ombre.

De ces deux notices, consacrées, la première à dire la vie de l'apôtre rebelle, la seconde à raconter les actes du fils soumis de l'Église, devait jaillir une antithèse lumineuse propre à éclairer tous les doutes et à montrer que nos adversaires marchent seuls dans la mauvaise foi et respirent dans le mensonge.

Chez nous, depuis tantôt un siècle, et grâce à M. de Voltaire, il suffit qu'un écrivain touche sans trop d'irrévérence la corde religieuse pour être immédiatement en suspicion.

Les encyclopédistes modernes ont

tout dit, quand ils vous ont jeté à la tête ces deux substantifs ridicules :

Capucin ! Jésuite !

Et le bourgeois d'applaudir ; et M. de Voltaire de se frotter les mains chez le diable, où il réside, sans aucun doute, à l'heure présente.

Il doit y être traité comme l'ami de la maison.

Jésuite et capucin ! grand merci, nos maîtres.

Nous ne sommes ni l'un ni l'autre, et quand les jésuites iront trop loin, quand les capucins se rendront coupables d'envahissement, vous verrez si nous y allons de main morte et si nous ménageons les coups de verge à leurs saintes épaules.

Avant tout logique et loyauté. La passion déraisonne, l'injure ne prouve rien.

Commençons notre biographie.

Jean-Baptiste-Henri Lacordaire est né, le 12 mai 1802, à Recey-sur-Ource, bourg assez considérable du département de la Côte-d'Or.

Là n'avait point été le premier berceau de sa famille.

Ses ancêtres résidaient un peu plus haut vers l'est, du côté de Langres.

En 1743, lorsque Louis XV, revenant des Pays-Bas pour aller former le siège de Metz, traversa le petit village de Bussiè-res-lez-Belmont et s'y arrêta quelques heures en compagnie de la belle duchesse de Châteauroux, le médecin

de l'endroit fut admis à présenter comme rafraîchissement au prince et à la favorite des ananas, qu'il faisait mûrir en serre chaude.

C'était l'aïeul de Lacordaire.

Jadis à Paris, il avait reçu des leçons de botanique du savant Jussieu.

On assure que Louis XV, arrivant à Chaumont le soir même, ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait mettre en péril ses jours.

Peut-être avait-il mangé les ananas avec trop de gourmandise.

Médecin lui-même, le père du célèbre dominicain épousa la fille d'un avocat au parlement de Bourgogne.

Il mourut très-jeune et la laissa veuve avec quatre fils en bas âge.

Madame Lacordaire quitta Recey-sur-Ource, rentra dans sa famille à Dijon, et se consacra sans réserve à l'éducation de ses enfants, qui tous se sont distingués dans quatre carrières différentes¹.

Nous avons eu déjà plus d'une fois à signaler l'heureuse influence exercée par une mère chrétienne sur l'avenir de quelques-uns des hommes dont nous écrivons l'histoire.

Madame Lacordaire éleva ses fils dans les principes les plus sérieux de

¹ Après avoir longtemps voyagé dans l'Amérique du Sud, l'aîné de la famille a obtenu, à l'université de Liège, une chaire de zoologie. Le second est le héros de ce petit livre. Quant au troisième, à qui la ville de Dijon doit de magnifiques travaux d'architecture, on l'a nommé, depuis quelque temps, directeur des Gobelins. Le quatrième est un des officiers les plus remarquables de l'armée française.

l'honneur, dans les croyances les plus saintes de la foi.

« Il semble, dit un biographe bourguignon ¹, que, dès ses plus tendres années, Henri Lacordaire eut comme une sorte de pressentiment de sa destinée d'orateur chrétien. On l'a vu, à l'âge de huit ans, lire à haute voix aux passants les sermons de Bourdaloue, imitant à une fenêtre, qui lui servait de tribune, les gestes et la déclamation des prêtres qu'il avait entendu prêcher. »

Comme l'abbé de Lamennais, il servait des messes à la cathédrale et se faisait remarquer par sa piété d'ange.

¹ M. Lorrain, doyen de la faculté de droit de Dijon. Sa brochure nous a fourni beaucoup de détails précieux sur le grand orateur de Notre-Dame.

Le mari de madame Lacordaire ne lui avait laissé qu'une fortune très-médiocre. Il fallut que la courageuse femme s'imposât des sacrifices inouïs pour arriver à payer la pension de ses fils au collège.

Henri commença ses études classiques à l'âge de dix ans.

C'était un garçon naturellement paisible et porté à la douceur.

Pendant les promenades du jeudi hors des murs de la ville, au lieu de dépenser, comme ses camarades, en gâteaux ou en friandises les deux ou trois sous qu'on lui octroyait pour ses menus plaisirs, il achetait aux pâtres des prairies de l'Ouche ¹ du crin, que

¹ Affluent de la Saône, qui traverse le département de la Côte-d'Or.

ceux-ci arrachaient à la queue des chevaux. Henri s'en servait pour confectonner, pendant les récréations, du cor-donnet, des bagues et mille petites fantaisies d'écolier.

Dans cette nature si calme en apparence, il y avait pourtant des ressorts énergiques, une volonté ferme, une haine profonde de l'injustice et des élans de courage vraiment extraordinaires chez un enfant si jeune.

Au réfectoire, un jour, comme il tournait la tête, son voisin de droite lui escamota sa portion de potage.

L'élève dépouillé réclame.

Une querelle s'ensuit, l'ordre est troublé, le censeur intervient.

— Tous les deux au pain sec et à l'eau !

s'écrie-t-il sans vouloir entendre les explications de Lacordaire, et confondant l'innocent et le coupable dans le même arrêt. — Levez-vous, ajouta-t-il ; allez vous placer contre le mur !

Le voleur de potage obéit ; mais Lacordaire de se croiser les bras sur la table, et de répondre :

— Je n'irai pas !

Nouvelle injonction du censeur. Il menace Henri de l'envoyer au cachot.

— Soit, répond l'intrépide élève. De deux punitions injustes je choisis la plus forte.

Et il se dirigea vers la prison.

Dans tous les collèges il y a des taquineries traditionnelles et une série de méchants tours, que les anciens tiennent

en réserve pour les nouveaux. Ces derniers parfois n'ont pas toute la patience désirable; ils se rebiffent, et de grandes colères s'allument.

En 1814, au commencement de l'année scolaire, le collège de Dijon put voir deux camps ennemis prêts à en venir aux mains.

La surveillance des maîtres d'étude empêcha fort heureusement une mêlée générale.

« Deux champions, dit M. de Loménie, furent chargés de vider la querelle: l'un aujourd'hui officier distingué du génie, et l'autre le révérend père Lacordaire. Ils se battirent avec acharnement, et, sans l'intervention des deux armées, la France compterait un brave militaire

ou un célèbre prédicateur de moins¹. »

Du reste, en ces jours de guerre continentale, une humeur belliqueuse envahissait tous les lycées, comme, trois ou quatre ans plus tard, une fantaisie de lutte voltairienne y prit naissance, lorsque les rois légitimes voulurent catéchiser la jeunesse et donner la religion pour base à leur trône chancelant.

Malgré les saints principes dans lesquels il avait été bercé, Henri céda comme tous les autres à la réaction anti-religieuse.

Dans la bibliothèque de l'ex-conseiller au parlement, son grand-père, où il se glissait parfois en échappant à l'œil ma-

¹ *Galerie des Contemporains illustres*, tome V ; Notice sur Lacordaire, page 3 de la Notice.

ternel, il trouva les œuvres du patriarche de Ferney, celles de Jean-Jacques, de Diderot, du baron d'Holbach, de Grimm, d'Helvétius, et lut avec toute l'imprudente curiosité de son âge ces livres funestes qui savent jeter si habilement sur leurs maximes désolantes les fleurs de l'imagination et du style.

Lorsque madame Lacordaire put deviner quelles étaient les lectures de son fils, elle ferma la bibliothèque.

Il était trop tard.

Déjà le poison s'était infiltré dans ce jeune cœur. Monique eut à pleurer sur le sort d'Augustin, que les doctrines de Manès et de Pélage pouvaient conduire à sa perte.

Mais Dieu donne aux intelligences d'é-

lite ce besoin irrésistible du vrai qui les pousse malgré tout à l'examen et à la recherche. Bientôt la vérité se manifeste; elle écrase le mensonge.

Le reptile se débat en vain sous la serre puissante de l'aigle.

Henri Lacordaire, après d'éclatants succès obtenus en rhétorique et en philosophie¹, sortit du collège pour entrer à l'école de droit.

C'était l'époque où le comte de Maistre, M. de Bonald et l'abbé de Lamén-

¹ L'auteur de la *Galerie des Contemporains illustres* affirme à tort que la grande supériorité du jeune rhétoricien sur ses condisciples lui valut une récompense exceptionnelle. La collection de médailles des rois de France, dont parle M. de Loménie, fut également accordée à tous les élèves des collèges royaux qui avaient, comme Henri Lacordaire, remporté le prix d'honneur.

nais, qui n'avait pas encore brisé sa lance orthodoxe, appelaient en champ clos l'impiété pour la combattre. L'étudiant de la faculté de Dijon regarda la bataille, jugea les coups et salua les vainqueurs.

Tout le vieux levain encyclopédiste qui fermentait dans son cerveau disparut sans retour.

Ici le philosophe chrétien commence, en attendant l'heure où doit se révéler l'apôtre.

Henri entra dans sa dix-neuvième année.

Nous le trouvons au nombre des fondateurs d'une sorte de club semi-politique et semi-littéraire, exclusivement composé d'élèves des écoles, et qui prenait le nom de *Société d'études*.

On s'y exerçait à y discourir sur tous les sujets, sur toutes les thèses.

Dans cette assemblée bouillante de verve et de jeunesse, notre héros se distingua par la solidité de ses conceptions, le nerf de sa logique et par la forme oratoire et remplie d'élégance qu'il savait déjà donner à sa pensée.

Quand il prenait la parole, un silence profond régnait tout à coup dans ce cercle tumultueux.

On l'écoutait avec religion, presque avec extase ; on admirait sa diction si pleine de charme, son organe si pur, son geste si gracieux. Quand il avait terminé sa harangue, ses amis lui pressaient les mains avec enthousiasme et s'écriaient :

« — A Paris ! mon cher, il faut aller à Paris ! Tu y deviendras le roi du barreau ! »

C'était l'avis unanime de toutes les personnes qui avaient pu juger l'étudiant et reconnaître ses qualités brillantes.

Reçu avocat en 1822, il alla passer quelques mois en Suisse, visita le lac de Genève, le Saint-Bernard, Chamouni, les Bossons, la mer de glace, exaltant son âme au milieu des merveilles de cette magnifique nature ; puis, au commencement de l'hiver, il prit le chemin de la capitale, décidé à suivre le conseil de ses compatriotes et à y faire son stage, en attendant qu'on l'inscrivît au tableau des avocats parisiens.

Le jeune homme avait en portefeuille

une lettre chaleureuse d'un vieil ami de sa famille pour le président Riambourg ¹, et son professeur de droit romain l'avait recommandé en outre à l'abbé Gerbet, correspondant de la société d'études de Dijon.

Pressé de se faire entendre, Henri Lacordaire accepta les premières causes qui vinrent s'offrir.

Il plaida cinq ou six fois devant la cour d'assises, au risque d'être cité devant le conseil de discipline, car il n'avait pas l'âge requis par les règlements.

Berryer l'entendit un jour, et s'appro-

¹ Il en reçut bon accueil et put entrer, grâce à son appui, chez M. Guillemin, avocat à la cour de cassation, puis un peu plus tard chez M. Mourre, procureur général.

cha pour le complimenter à la fin de l'audience.

« — Fort bien ! lui dit-il : vous arriverez au premier rang ; mais prenez garde à la trop grande facilité que vous avez pour la parole ! »

Chose étrange, après avoir obtenu tout d'abord des succès capables de le rendre orgueilleux, notre héros n'avait point l'âme satisfaite et tombait dans un découragement inexprimable.

L'air de la salle des pas perdus lui oppressait la poitrine ; il demandait au Palais des horizons qui échappaient à ses regards.

Thémis lui apparaissait sous la forme d'une grosse marchande joufflue, très-

forte en arithmétique, tenant les comptes en partie double et répondant par des chiffres à la veuve et à l'orphelin.

Chez ses confrères, dans le monde, partout, le jeune homme se trouvait isolé.

Son âme délicate cherchait le dévouement, la générosité, la grandeur : il ne rencontrait que l'égoïsme, le calcul, la petitesse.

Paris, la cité reine, dont il s'était fait dans ses rêves une si magnifique image, ne lui parut être qu'une ruche colossale, dont toutes les abeilles travaillent dans la boue, au lieu de prendre leur vol du côté des plaines verdoyantes et de butiner, sous l'azur, parmi les fleurs.

Rien ne le charmait, tous les plaisirs lui semblaient fades.

Aucune des séductions matérielles de la vie ne pouvait atteindre ce cœur placé trop haut dans les régions de la poésie et de l'amour.

Quand la terre nous repousse, le ciel nous attire.

Le 11 mai 1824, après dix-huit mois de lutte et d'incertitude, Henri Lacordaire écrivit la lettre qui va suivre à l'un de ses plus anciens amis de collège :

« Il faut bien peu de paroles pour dire ce que j'ai à dire, et cependant mon cœur a besoin d'être long. J'abandonne le barreau ; nous ne nous y rencontrerons jamais. Nos rêves de cinq ans ne s'accompliront pas. J'entre demain matin au séminaire de Saint-

Sulpice. Hier, les chimères du monde remplissaient encore mon âme, quoique la religion y fût déjà présente : la renommée était encore mon avenir. Aujourd'hui je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé, et je t'assure que je ne sais pas comment cela s'est fait. Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelligence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles, je suis étonné moi-même et j'éprouve un mouvement d'adoration vers Dieu. Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme, et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui suit et le moment qui précède celui-là, entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot *grâce* pour expliquer ce coup magique, cette lumière d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance au hasard, le bandeau sur les yeux ; on le desserre

peu à peu, il entrevoit le jour, et, à l'instant où le mouchoir tombe, il se trouve en face du soleil ¹. »

Les compatriotes du jeune homme, ses amis, madame Lacordaire elle-même n'eurent qu'une voix pour désapprouver une résolution si prompte.

On envoya lettre sur lettre au séminariste.

Il fut inébranlable.

A la douce et constante placidité de ses réponses, on reconnut bientôt qu'il ne se laissait entraîner ni par la fougue d'un enthousiasme irréfléchi ni par les aveugles élans d'un coup de tête.

¹ Notice Lorrain, pages 18 et 19.

« Pardonne-moi, cher enfant, lui dit sa mère, pardonne à mon cœur, à ma faiblesse : j'ai eu tort de prendre contre toi le parti du monde, et je te cède à Dieu ! »

Henri Lacordaire commença donc sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice.

Il avait écrit à monseigneur de Boisville, évêque de Dijon, pour le prier de lui accorder son *exeat*¹, une lettre si laconique et si simple, que celui-ci eut hâte de faire droit à la requête, se disant à part lui :

— Ma foi, la perte n'est pas grande pour mon clergé !

¹ On nomme ainsi la pièce régulière par laquelle un évêque autorise les jeunes gens placés sous sa dépendance spirituelle à prendre les ordres dans un autre diocèse.

Trois ans plus tard, apprenant le succès du premier discours de Lacordaire au collège Stanislas, il dit à M. de Tournefort, son grand vicaire :

— Comprenez-vous cela ? J'ai pris un diamant pour un caillou. Quelle sottise ! Ah ! si je rattrapais l'*exeat* !

Monseigneur de Paris ne se montra que fort peu touché des lamentations du prélat dijonnais. Il garda le diamant pour son écrin archiépiscopal.

L'abbé Lacordaire était chéri de ses condisciples et de ses supérieurs.

Tous les ans il allait passer ses vacances [tantôt à Conflans chez M. de Quélen, tantôt à la Roche-Guyon chez le duc de Rohan-Chabot, cet ancien officier de mousquetaires sous Louis XVIII, qui ve-

nait de jeter l'épaulette pour prendre la soutane et se consoler au pied des autels de la mort d'une femme adorée¹.

Certes, avec de pareils protecteurs, si le germe de l'ambition eût existé dans son âme, Lacordaire aurait gravi rapidement la pente qui mène aux dignités de l'Église; mais au nombre des vertus qu'il puisait à la source de la foi, il comptait l'humilité, la plus divine de toutes, et celle dont la pratique semblera toujours impossible aux gens du monde.

Le 25 décembre 1827, il est ordonné prêtre.

¹ Il fut depuis archevêque de Besançon et cardinal. Henri Lacordaire était aussi très-estimé de M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

Ses études théologiques ont été si brillantes que les premiers vicariats lui sont immédiatement offerts dans les paroisses de la capitale. M. de Quélen veut l'attacher à Saint-Sulpice ou à la Madeleine; le jeune prêtre refuse tout pour n'accepter qu'une place d'aumônier dans un couvent de visitandines ¹.

Madame Lacordaire quitte Dijon et vient partager à Paris le modeste logement de son fils.

On espère dans le clergé que l'ancien avocat va se livrer à la prédication.

Les feuilles religieuses l'encouragent. Elles reproduisent avec de pompeux

¹ L'année suivante (1828), l'archevêque pria M. de Vatisménil de nommer l'abbé Lacordaire aumônier-adjoint du collège Henri IV.

éloges quelques fragments du sermon prononcé par Lacordaire au collège Stanislas et qui devait donner de si vifs regrets à l'évêque de son diocèse.

Mais l'humble abbé se trouve trop faible encore ; il hésite à monter dans la chaire chrétienne et à lutter contre l'impiété sans être sûr de la vaincre.

Trois années durant, il prépare ses armes et visite l'arsenal gigantesque des Pères de l'Église.

Il étudie en même temps, du fond de sa retraite, la marche du siècle. Le voyant de plus en plus chaque jour descendre vers les abîmes du matérialisme et du doute, il se demande sérieusement si la gangrène sociale peut se guérir.

« Dieu, pense-t-il, enlève parfois sa lu-

mière aux nations impies, et la transporte chez d'autres peuples qui ne ferment pas obstinément les yeux à l'éclat du flambeau. Si la France est condamnée, je ne la sauverai pas. Allons prêcher l'Évangile ailleurs. »

Ces idées de découragement lui sont suggérées surtout par la lecture du premier volume de *l'Essai sur l'indifférence*.

Au mois de mai 1830, M. de Lamennais invite l'abbé Lacordaire à venir passer quelques jours au petit domaine de la Chênaie en Bretagne.

Lacordaire se rend à cette invitation.

Déjà plus d'une fois il s'est trouvé en compagnie du prêtre tribun. Les doctrines évangélico-libérales professées par

celui-ci ne lui sont point antipathiques; mais il tremble en voyant la hardiesse d'allure dont M. de Lamennais fait preuve dans ses débats avec l'autorité ecclésiastique.

« — Vous avez tort, lui dit l'obstiné Breton. Le pape est dans l'ornière, il faut l'en tirer malgré lui. »

A l'époque où nous sommes, M. de Lamennais est âgé de cinquante ans et celui dont il cherche à faire son disciple en a vingt-huit à peine : il le domine, comme un vieux lutteur domine un jeune athlète, par la science des coups et par la ruse plutôt que par la force réelle.

Battu dans les discussions, Lacordaire ne se rend pas encore. On dirait qu'il

présentent la véritable cause de sa défaite.

Un prélat catholique de New - York se trouve au nombre des hôtes de la Chênaie.

— Si vous voulez me suivre aux États-Unis, dit-il au jeune prêtre, je vous nomme mon vicaire général.

— J'accepte, monseigneur, répond Lacordaire, presque heureux d'échapper à une influence dont il entrevoit le péril. C'est du côté de l'Amérique, ou je me trompe fort, que doivent émigrer la civilisation et la foi.

Mais il était écrit que le futur dominicain ne partirait pas.

La révolution de juillet éclate comme un coup de foudre, et Lamennais triomphant s'écrie :

« — Regardez ! mes prédictions se réalisent. Le signal de la liberté des peuples est en même temps celui de la renaissance du christianisme ! Quitter la France en ce moment serait un crime. »

Tout semble, en effet, lui donner raison.

Lacordaire cède, moitié convaincu, moitié séduit.

Deux hommes, pour lesquels il a beaucoup d'estime, marchent déjà dans la route tracée par l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence*. Ces deux hommes sont l'abbé Gerbet et le jeune comte de Montalembert, tout frais émoulu du collège Henri IV.

A leur exemple, Lacordaire se range sous le drapeau de M. de Lamennais.

L'Avenir se fonde le 18 octobre, trois mois après les barricades.

Dieu et liberté! cette devise résume l'esprit du nouveau journal.

Il s'agit d'une alliance entre la démocratie et l'Évangile. Nos intrépides champions entrent dans la lice avec une épée ultramontaine ; ils proclament très-haut qu'ils veulent abattre toutes les souverainetés, à l'exception de celle du peuple.

Seulement, le peuple doit administrer et régner sous la tutelle religieuse de la cour de Rome.

Convaincu décidément par les assertions réitérées de M. de Lamennais que le pape sanctionnera des doctrines dont l'unique but est de porter au

comble sa puissance, en assurant le triomphe universel du catholicisme, Lacordaire, aussi fort de la plume¹ que de la parole, se pose dans l'*Avenir* comme un polémiste ardent et infatigable.

Il signe la fameuse protestation du 7 décembre, où tous les rédacteurs du journal osaient dire au pouvoir :

« Nous ne souffrirons pas qu'on nous abuse plus longtemps par de vaines pro-

¹ Ses œuvres imprimées jusqu'à ce jour, outre les *Conférences*, ont pour titres : *Considérations sur le système politique de l'abbé de Lamennais* (1834); *Lettre sur le Saint-Siège* (1838); *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères prêcheurs* (1840), et *la Vie de saint Dominique* (1841). Il prépare depuis dix ans un livre sur *l'Église catholique*, à propos duquel on lui prête ce langage : « J'ignore ce qui se présentera à faire sur le chemin. Peut-être serai-je interrompu. Mais je reviendrai toujours là comme au point central, comme au foyer de ma vie. »

messes, et nous sommes prêts à combattre et à mourir pour vous arracher la liberté entière pour tous. »

Bientôt *l'Avenir* agite ces questions brûlantes, que les vieux évêques épouvantés combattent et foudroient de tous les points du royaume. Les articles sur la *suppression du budget du clergé*, sur la *liberté de l'enseignement*, sur la *liberté de la presse* sont l'œuvre de l'abbé Lacordaire.

Aux mandements diocésains s'unissent bientôt les réquisitoires du parquet.

La lutte devient terrible ; il s'agit de se défendre, et de se défendre éloquemment.

M. de Lamennais et ses collègues ne se déconcertent en aucune façon. Mauguin,

bâtonnier de l'ordre des avocats, reçoit un jour la lettre suivante :

« Paris, 24 décembre 1830.

« Monsieur le Bâtonnier.

« Il y a huit ans, je commençai mon stage au barreau de Paris ; je l'interrompis au bout de dix-huit mois, pour me consacrer à des études religieuses qui me permirent plus tard d'entrer dans la hiérarchie catholique, et je suis prêtre aujourd'hui. Les devoirs que ce nom m'impose m'ont d'abord éloigné du barreau. Mais des événements immenses ont changé la position de l'Église dans le monde ; elle a besoin de rompre tous les liens qui l'enchaînent à l'État, et d'en contracter avec les peuples. C'est pourquoi, dévoué plus que jamais à son service, à ses lois, à son culte, je crois utile de me rapprocher de mes concitoyens *en poursuivant ma carrière dans le barreau*. J'ai l'honneur de vous en prévenir, monsieur le Bâtonnier, quoique je ne puisse prévoir aucun obstacle de la part des règle-

ments de l'ordre. S'il en existait, j'userais de toutes les voies légitimes pour les aplanir.

« Je suis, avec respect, etc.

« H. LACORDAIRE. »

Tous les journaux de l'époque reproduisirent cette lettre, publiée d'abord par le *Globe*, et la rumeur fut grande, lorsque M. Mauguin en fit à ses collègues la communication officielle.

— Allons donc ! crièrent ces messieurs, la place d'un prêtre est à l'église, et non au Palais-de-Justice.

— Quelle folie !

— Deux robes et deux rabats ! On ne cumule pas de la sorte.

— Permettez-moi de vous faire observer, dit M. Mauguin, que le cas n'a jamais été prévu par les règles de l'ordre. M. Lacordaire a le droit.....

— De prêcher! interrompirent les opposants (c'était le plus grand nombre); mais de plaider, grand merci! Nous ferons une règle tout exprès pour lui interdire ce droit. Un avocat devenu prêtre cesse d'être avocat.

Ils votèrent d'un commun accord dans ce sens.

Comme les décisions du conseil ont force de loi, l'abbé Lacordaire ne fut pas inscrit au tableau.

Restait un moyen de tourner l'obstacle. Ce moyen consistait, pour l'avocat dépouillé de son titre, à assumer sur lui la responsabilité des articles, afin d'user de la permission que, de tout temps, les accusés ont eue de plaider leur propre cause.

A la fin de janvier 1831, Lacordaire et M. de Lamennais viennent s'asseoir l'un à côté de l'autre sur les bancs de la cour d'assises.

Ils ont à rendre compte d'une philippique acerbe adressée par eux aux évêques de France.

L'abbé Lacordaire, en présence d'une foule inouïe de curieux accourus pour l'entendre, développe les doctrines de *l'Avenir* avec un enthousiasme et une éloquence qui lui gagnent non - seulement l'auditoire, mais encore les juges.

Le maître et le disciple sont renvoyés absous.

Ce premier triomphe double l'énergie de nos prêtres-journalistes. Ils se déci-

dent audacieusement à mettre en application le principe qu'ils prêchent.

Le nombre de leurs prosélytes augmente.

De toutes parts arrivent des souscriptions encourageantes; la caisse de *l'Avenir* est pleine, et le journal, un beau matin, déclare que, la charte de 1830 ayant promis la liberté d'enseignement, il ne reconnaît à qui que ce soit le pouvoir de fermer l'école que ses rédacteurs vont ouvrir.

Effectivement, une salle est louée rue des Beaux-Arts.

Trente écoliers arrivent pour entendre les cours de MM. Lacordaire, de Montalembert et de Coux, professeurs de par

leur volonté propre, sans brevet de l'Université.

Celle-ci réclame ; elle invoque ses privilèges.

Bientôt un commissaire de police entre, l'écharpe au flanc, dans l'école de la rue des Beaux-Arts. Il enjoint aux maîtres de se taire et aux élèves de se disperser.

L'auteur des *Contemporains illustres*, témoin de cette scène, qui se passait dans son voisinage, nous permettra d'emprunter une partie de sa narration :

« — Au nom de la loi, cria le commissaire, je somme les enfants ici présents de se retirer! »

« Il (Lacordaire) se tourna vers les enfants et dit :

« — Au nom de vos parents, dont j'ai l'autorité, je vous ordonne de rester! »

« Les deux sommations contradictoires se

renouvelèrent trois fois ; les enfants ne bougeaient pas. Enfin le commissaire fut obligé d'aller chercher des sergents de ville, qui firent évacuer la salle par la force.

« On mit les scellés sur la porte, et les trois maîtres d'école furent traduits devant les tribunaux.

« Dans l'intervalle, M. de Montalembert, appelé à la pairie par la mort de son père, réclama la juridiction de la chambre où il venait d'entrer, et y conduisit avec lui ses coaccusés.

« Ils furent condamnés, — ajoute M. de Loménie ; — mais ils eurent la satisfaction de prononcer chacun, devant la plus haute cour du royaume, un très-beau discours contre Bossuet, les maximes gallicanes, les concordats et la tyrannie du gouvernement. »

Ce biographe que nous nous plaisons parfois à citer, parce que, d'ordinaire, il est consciencieux et juste, a écrit l'histoire du grand prédicateur avec une acrimonie bizarre, et qui a dû blesser

le sentiment public, à l'époque où son œuvre fut publiée, c'est-à-dire en 1840.

Si Lacordaire a suivi quelques instants le chemin de Perreur, on ne peut disconvenir que la bonne foi lui servait de guide.

M. de Loménie est coupable de ne point lui en tenir compte.

Il met assez perfidement en opposition les articles de *l'Avenir* avec certains passages des discours prononcés plus tard sous les voûtes solennelles de Notre-Dame, et il ne s'aperçoit pas que la critique de l'homme devient la plus éclatante apologie du prêtre.

Chez M. de Loménie se trouve un léger grain de voltairianisme qui fait tort à son jugement.

Le moyen le plus sûr de justifier Lacordaire est de continuer sa biographie.

Tous les jours la situation de l'*Avenir* devenait plus grave. Un cri général du clergé de France avait ému la cour de Rome. On suppliait le pape de trancher ces questions dangereuses qui divisaient les pasteurs au plus grand péril du troupeau. Les publicistes incriminés appelaient eux-mêmes l'intervention du saint-siège, et, le 15 novembre, après une profession de foi très-catégorique, ils suspendirent le journal, cause de toutes les querelles, et s'acheminèrent du côté de l'Italie, afin de soumettre leurs doctrines à l'autorité suprême.

Nos lecteurs connaissent le résultat de ce voyage.

L'Avenir fut condamné par une lettre encyclique du pape.

Des deux prêtres que nous mettons en parallèle, il y en eut un qui se prosterna sur le tombeau des apôtres, immolant son orgueil et se courbant sous le joug de la foi.

Or, c'est précisément de cette humble soumission que vous le blâmez, nos maîtres !

Il eût fallu, n'est-il pas vrai, que Lacordaire maintînt son programme, accusât le saint-siège d'obscurantisme, et fit avec vous cause commune, en foulant aux pieds ses devoirs de prêtre et de chrétien ?

Nous l'avouons, il a eu tort aux yeux

des démocrates ainsi qu'au point de vue de M. de Voltaire.

Mais peut-être a-t-il eu raison, si l'on daigne tenir compte et du catholicisme et de la sainte obéissance.

Pour vous c'est peu de chose, nous le savons.

Que vous importent le pape, l'orthodoxie, les serments, la religion et ses lois, le Christ et l'autel ? Niaiseries que tout cela, balivernes pures !

Vous avez des convictions infiniment plus éclairées, plus loyales et plus sages.

Si le pays, que vous essayez d'endocliner depuis soixante ans, avait eu le bon esprit de vous croire, il aurait dépouillé cette défroque catholique, apos-

tolique et romaine que dix-neuf siècles obstinés clouent à ses épaules.

Vous vous efforcez en vain de la remplacer par un costume de sans-culotte.

Ah ! c'est un malheur, un grand malheur que cette obstination de la France à s'agenouiller devant la vieille croix de nos pères !

Certes, elle a tort, car vos maximes sont rassurantes au dernier point.

Les disciples du Christ avaient la sottise de se faire trancher la tête pour soutenir les leurs. Beaucoup plus logiques et plus prudents, vous coupez le cou net à ceux qui n'acceptent pas les vôtres.

Il est incroyable qu'un si doux système de propagande n'ait pas eu de meilleurs résultats.

Vraiment l'église de Rome est insensée de ne pas permettre à ses ministres de rester dans vos rangs et de combattre pour vous.

Est-il possible qu'elle vous craigne ? comprend-on qu'elle se défende ? N'est-ce pas vous montrer une défiance incompréhensible que d'attendre, pour vous donner la main, le jour où vous aurez dans votre histoire d'autres épisodes que le renversement des autels et le massacre des prêtres ?

Le christianisme est le père de la liberté, mais il ne veut pas que sa fille soit parricide.

Appelez-nous encore jésuite, riez, haussez les épaules : vous ne serez libres que le jour où vous serez fran-

chement chrétiens. La vérité est là. C'est un rayon de soleil dont les aveugles seuls n'aperçoivent pas la lumière.

Jusqu'ici vous n'avez eu pour vous que les ambitions effrénées, les instincts matériels, les passions avides.

Religion, vertu, morale, tout cela vous renie; et vous espérez vaincre? Allons donc!

Ne chevauchez plus sur le dada de Voltaire. C'est une rosse poussive et fourbue qui trébuche au bord des abîmes, et qui vous y a déjà précipités plus d'une fois.

Dans un cercle où cinquante hommes du monde se trouvaient réunis, M. de Chateaubriand disait un jour :

« — Veuillez me répondre, la main sur le cœur, avec conscience, avec loyauté. Seriez-vous religieux, si vous aviez le courage d'être chastes? »

Tous répondirent affirmativement.

Eh bien ! nos maîtres, qu'en pensez-vous ? n'est-ce pas toujours le rayon de soleil ?

Ayons, de grâce, un peu de franchise. Parce que nous sommes faibles, sommes-nous en droit de nier la force ? M. de Voltaire et tous les incrédules n'ont jamais eu d'autre motif que leur incontinence pour attaquer le christianisme.

Or, ceci n'est point une digression ; car, aux yeux de la jeunesse française, assemblée dans la vaste enceinte de

Notre-Dame, Lacordaire a fait plus d'une fois éclater cette vérité tromphante.

Le disciple de M. de Lamennais avait adhéré sans restriction et sans réserve à la lettre encyclique de Grégoire XVI.

Épouvanté de l'esprit de révolte du vieil écrivain, dont l'orgueil s'exhalait en menaces et en anathèmes, il se jeta suppliant à ses genoux et le conjura de se soumettre.

Mais Lamennais le repoussa violemment et l'appela traître.

Ils se séparèrent pour ne plus se revoir ¹.

Entre l'auteur des *Paroles d'un croyant* et l'auteur de la *Lettre sur le*

¹ L'abbé Lacordaire voulut alors partir pour les missions. M. de Quélen le décida à rester en France.

Saint-Siège il y eut désormais tout un monde ¹.

Le premier, de chute en chute, d'apostasie en apostasie, en est venu à la fin déplorable que vous savez ; le second est debout, sous la robe blanche du dominicain, prêchant l'Évangile aux peuples et donnant l'exemple des plus éminentes vertus.

Sa soumission faite, Lacordaire fut invité par M. de Quélen à reprendre son ancien et paisible emploi d'aumônier chez les visitandines.

Il se remit à ses chères études et se disposa sérieusement à suivre le conseil

¹ « M. de Lamennais, disait Lacordaire, retourne notre devise. Nous avions écrit : *Dieu et liberté* ; maintenant il écrit : *Liberté et Dieu*. »

de ses supérieurs ecclésiastiques, qui tous le poussaient à la prédication.

Le collège Stanislas, témoin de son premier succès oratoire, lui ouvrit de nouveau sa chapelle.

Ceux qui assistèrent aux conférences de l'ancien rédacteur de *l'Avenir* furent transportés d'admiration. Son éloge retentit d'un bout de Paris à l'autre. Bientôt la chapelle du collège ne fut plus assez grande ; elle ne pouvait contenir la foule immense qui accourait aux sermons de Lacordaire.

Le pouvoir soupçonneux manifesta des craintes.

Il envoya des hommes à lui pour entendre les discours du prédicateur, et les chargea d'en faire l'analyse. Nous ne

savons quel esprit de malveillance dicta les rapports ; mais le ministre défendit tout à coup les conférences, sous prétexte qu'elles étaient entachées de libéralisme.

En vain M. de Quélen essaya de justifier Lacordaire. On lui répondit assez brutalement.

— Faites-le prêcher, si bon vous semble, à Notre-Dame ; mais il ne faut pas qu'on nous gâte la jeunesse des collèges.

Prenant le ministre au mot, l'archevêque engagea l'abbé Lacordaire à prêcher le carême de 1835 dans l'église métropolitaine.

Cédant tout à la fois au charme de la parole de l'orateur et à l'esprit d'opposition toujours si-vivace en France, la mul-

titude se porta beaucoup plus encore à la cathédrale qu'elle ne s'était portée au collège Stanislas.

Les écoles descendaient en masse de la montagne Sainte-Genève.

Tout ce qu'il y avait à Paris d'hommes distingués, d'artistes éminents, se joignit à cette jeunesse enthousiaste.

Lacordaire eut la gloire de faire naître la réaction religieuse, qui succède aujourd'hui à l'indifférence, gagne peu à peu toutes les classes et pénètre jusqu'au cœur de la bourgeoisie pour y tuer le chauvinisme voltairien.

C'est un orateur providentiel.

Il s'inspire du siècle même ; il en étudie tous les goûts, toutes les impressions, tous les sentiments, et, disons-le, tous les

défauts, pour mieux le subjuguier ensuite par l'idée chrétienne.

Lacordaire tient son auditoire entre ses mains et le pétrit comme une cire molle.

Jamais improvisateur plus puissant n'a su rendre l'attention captive. Sa phrase éclate à l'improviste, et le trait pétille, vif, hardi, sans cesser d'être grave et solennel. Il semble que de l'âme de ceux qui l'écoutent à son âme monte une aspiration sympathique, une sorte de fluide lumineux dont les rayons l'éclairent, et lui montrent les fibres à émouvoir; les élans à exciter, les doutes à détruire.

Sa voix onctueuse et tendre passe tout à coup aux accents énergiques.

Il sait au besoin faire vibrer les cordes de l'ironie.

Parole, geste, regard ont chez Lacordaire cette affinité merveilleuse qui triple l'effet de l'éloquence et lui donne son plus triomphant prestige.

On a dit qu'il était un prédicateur romantique. Effectivement, comme Victor Hugo notre grand poète, il possède au plus haut point le génie de l'antithèse. Il a le tour original, la phrase pittoresque, le mot imprévu. Son imagination est brillante et pompeuse ; il sait colorer la période et lui donner de l'éclat sans rien lui enlever de sa force.

En un mot, c'est l'orateur qu'il fallait pour séduire d'abord et convaincre en-

suite une jeunesse excitée par nos luttes littéraires, et que la forme méthodique et froide de l'ancienne éloquence religieuse eût laissée probablement inattentive.

Le gouvernement n'osa plus persécuter les conférences.

Elles se renouvelèrent avec un succès plus grand encore au carême de 1836.

« On sait, dit le biographe compatriote du prédicateur, qu'à la fin de ces conférences qui allaient s'interrompre, la paternelle émotion de M. de Quélen répandit ses adieux et ses bénédictions sur le départ de l'abbé Lacordaire, en le nommant un *prophète nouveau*.

« L'abbé Lacordaire allait une seconde fois à Rome, non plus comme

suppliant et accusé, mais comme un enfant de grâce et de bénédiction ¹. »

Nos lecteurs doivent se rappeler que nous avons donné l'ambition pour cause à la révolte de M. de Lamennais contre le saint-siège. Il voulait le chapeau de cardinal, ce n'est plus aujourd'hui un mystère. Ne pouvant obtenir la pourpre romaine, il se coiffa du bonnet rouge.

Des sentiments plus nobles et plus délicats guidaient l'abbé Lacordaire.

La porte qui mène aux dignités ecclésiastiques s'ouvrait devant lui toute grande. M. de Quélen le comblait d'éloges ; l'estime et l'affection de la cour papale lui étaient acquises. On lui pro-

¹ Notice, M. P. Lorrain, page 46.

posa de se fixer à Rome et d'accepter à *Saint-Louis-des-Français* des fonctions qui pouvaient ensuite le mener à tout.

Mais l'humble prêtre, au lieu de monter, voulut descendre.

Les cardinaux lui offraient un logement dans leur palais, il déclina cet honneur et choisit pour retraite le couvent dominicain de la Minerve.

Son voyage à Rome n'avait pas eu d'autre but que celui d'approfondir la règle de cet ordre, destiné, comme chacun le sait, à l'exercice de la prédication.

Il repassa les Alpes, invité par l'évêque de Metz à venir prêcher dans sa cathédrale.

Cinq mois durant, il électrisa la jeu-

nesse ardente des écoles militaires. Ce fut un triomphe impossible à peindre.

En Lorraine, le nom de Lacordaire est synonyme de saint et d'apôtre

M. de Quélen obtint du grand prédicateur qu'il se montrerait encore une fois à Notre-Dame, avant de retourner en Italie s'enfermer dans le couvent de la Minerve, où il devait prendre l'habit de novice.

Un jeune saint-simonien, nommé Requédât, touché par les conférences, pria Lacordaire de lui permettre de le suivre à Rome.

Ils prononcèrent ensemble leurs vœux, le 6 avril 1840, après trois années de noviciat.

Ce premier disciple de l'apôtre, ce

cher noyau de son ordre, qui devait l'aider à vaincre les obstacles suscités de nos jours contre les fondations monastiques, mourut à dix lieues de Rome, au moment où il le ramenait en France avec lui.

Lacordaire pleura longtemps ce frère bien-aimé.

Six mois après, lorsqu'il disait la messe pour le repos de l'âme du défunt, des larmes ruisselaient encore le long de ses joues et tombaient dans le calice.

Chacun peut se rappeler quel effet de saisissement et d'admiration remua l'auditoire de la métropole, quand on vit le dominicain paraître en chaire avec sa large tonsure et sa robe de laine blanche.

L'avez-vous entendu, nos maîtres?

Étiez-vous là, quand ce moine sublime nous parlait du christianisme et de la patrie ?

« Au XVIII^e siècle, disait Lacordaire, on attaqua la religion par le rire. Le rire passa des philosophes aux gens de cour, des académies dans les salons. Il atteignit les marches du trône. On le vit sur les lèvres du prêtre; il prit place au sanctuaire du foyer domestique, entre la mère et les enfants. Et de quoi donc, grand Dieu ! de quoi riaient-ils tous ? Ils riaient de Jésus-Christ et de l'Évangile ! »

Maintenant, écoutez; voici comme il parle de la patrie et de la France :

« La France avait trahi son histoire et sa mission ; Dieu pouvait la laisser périr comme tant d'autres peuples déchus de leur prédestination, il ne le voulut point. Il résolut de la sauver par une expiation aussi magnifique que

son crime avait été grand. La royauté était avilie : Dieu lui rendit sa majesté, il la releva sur l'échafaud. La noblesse était avilie : Dieu lui rendit sa dignité, il la releva dans l'exil. Le clergé était avili : Dieu lui rendit le respect et l'admiration des peuples, il le releva dans la spoliation, la misère et la mort. La fortune de la France était avilie : Dieu lui rendit la gloire, il la releva sur les champs de bataille. La papauté avait été abaissée aux yeux des peuples : Dieu lui rendit sa divine auréole, il la releva par la France. Un jour, les portes de cette basilique s'ouvrirent ; un soldat parut sur le seuil, entouré de généraux et suivi de vingt victoires. Où va-t-il ? Il entre, il traverse lentement cette nef, il monte vers le sanctuaire, le voilà devant l'autel. Qu'y vient-il faire, lui, l'enfant d'une génération qui a ri du Christ ? Il vient se prosterner devant le vicaire du Christ, et lui demander de bénir ses mains, afin que le sceptre n'y soit pas trop pesant à côté de l'épée ; il vient courber sa tête militaire devant le vieillard du Vatican, et confesser à tous que la gloire ne suf-

fit pas, sans la religion, pour sacrer un empereur. »

A partir de cette époque, le révérend père Lacordaire se montre infatigable.

Son zèle et son ardeur enfantent des prodiges.

Douze prosélytes sont envoyés à Rome à la maison de noviciat ; l'apôtre franchit une quatrième fois les Alpes pour leur porter des consolations et du courage. Puis, sans reculer devant une route de quatre cents lieues, il accourt à Bordeaux afin d'y prêcher pendant la période quadragésimale.

De Bordeaux il vole à Nancy, où il prononce une magnifique oraison funèbre du général Drouot.

Notre-Dame le revoit en 1843; il y retrouve la même foule, le même enthousiasme.

Appelé à Grenoble, à Lyon, à Strasbourg, à Liège, il laisse partout la semence divine. Jamais il ne se fatigue, jamais l'improvisation ne lui fait défaut.

Dieu l'éclaire et l'inspire.

Un jour, M. Villiaumé, auteur d'une *Histoire de la Révolution*, passablement rouge, mais remarquable comme exactitude, arrive de Lorraine et fait lire à M. de Lamennais quelques chapitres de cette histoire.

C'était un des auditeurs les plus assidus de Lacordaire à la cathédrale de Nancy.

Encore sous l'impression de cette parole éloquente, il dit à Lamennais :

— Que pensez-vous de votre ancien collaborateur ?

— Je pense, répond Lamennais, que c'est un ambitieux.

— Par exemple ! y songez-vous ? murmure le jeune écrivain scandalisé.

— C'est un ambitieux, vous dis-je ! Quand on se fait moine, on s'enterre sous les voûtes d'un cloître, et tout est dit.

Voilà où M. de Lamennais en était venu dans ses jugements sur l'apostolat et sur le zèle chrétien. *Armscharpands et Darvands* n'avaient pas le suc-

cès des *Conférences*; le public se montrait, en vérité, bien injuste.

A Nancy, le célèbre dominicain jeta les fondements de sa pauvre communauté.

Un noble de la ville, M. de Saint-Beaussand, prit l'habit de novice. Il fit donation de son hôtel au révérend père Lacordaire. Cet hôtel fut à l'instant même divisé en cellules et devint le premier monastère de l'ordre en France.

M. de Saint-Beaussand est mort, il y a quelques années, sous l'habit de Saint-Dominique.

A Nancy, Lacordaire eut des admirateurs passionnés et d'impitoyables détracteurs. Un journal radical, le *Pa-*

triotte, prenait à tâche de l'insulter chaque jour et de le calomnier dans sa feuille.

Les frères dominicains se plaignirent aux tribunaux, en l'absence de leur supérieur; mais Lacordaire, prévenu du fait, leur commanda de retirer la plainte, appuyant son injonction de ces paroles remarquables :

« N'attaquons personne, défendons-nous par nos œuvres. »

Le *Patriote*¹ échappa, grâce à lui, à une condamnation judiciaire certaine.

¹ Ce journal fut rédigé plus tard par le mari de madame Clémence Lalire, bas-bleu connu. L'ancien rédacteur, ennemi de Lacordaire, est tombé dans l'indigence la plus profonde. Il gagne à peine deux francs par jour comme ouvrier typographe.

En 1830, les habitants de Nancy avaient chassé honteusement leur évêque. Depuis, il fut impossible d'obtenir d'eux que le prélat fût réinstallé sur son trône épiscopal.

M. de Forbin-Janson mourut loin de son diocèse.

Or, au milieu des passions et des rancunes mal éteintes, à Nancy même, dans cette cathédrale d'où l'évêque avait été expulsé. Lacordaire prononça le panégyrique de l'évêque.

Il osa dire aux ouailles rebelles quelles étaient les vertus du pasteur.

On n'entendit aucun murmure, aucune plainte. Nancy courba la tête et pleura ses torts.

Le révérend père Lacordaire avait

conquis en Lorraine toute la jeunesse intelligente.

Nous avons connu un poëte nancéien, qui, chaque jour, servait la messe de l'apôtre, bravant avec une intrépidité rare les épigrammes du *Patriote*, et mettant le respect humain sous ses pieds.

Ce poëte, ce chrétien courageux se nommait Désiré Carrière.

Lamartine et Alfred de Musset l'ont connu comme nous. Ils peuvent dire si le talent ne grandit pas au pied de la croix ¹.

¹ M. Désiré Carrière est mort, voici bientôt un an. Nous sommes heureux de rendre hommage à sa mémoire. Marié dans notre ville natale même, à Mirecourt, il y donna l'exemple des plus héroïques vertus chrétiennes. Huit mille personnes, accourues de toutes les

A Nancy, le couvent des dominicains est situé rue Sainte-Anne, derrière la cathédrale. On raconte que le père Lacordaire habitait la cellule la plus noire et la plus humide. Il aimait cette pauvre retraite; il la soignait avec une attention extrême.

Chez lui jamais de poussière, jamais de papier brûlé.

Ses livres sont classés avec une symétrie parfaite. Le canif, l'écrivoire, la règle se trouvent toujours disposés sur la table de la même façon. Quelquefois il s'interrompt dans l'entretien le plus sé-

communes environnantes, assistèrent à son convoi. Les œuvres du poète vont être publiées par sa veuve; celles du chrétien restent dans tous les souvenirs et dans tous les cœurs.

rieux pour aller ranger un objet quelconque.

Tout ce qui n'est pas à sa place le chagrine.

Dans la cour du couvent de Nancy, où il se promenait, un quart d'heure avant de parler à la distribution de prix du collège, méditant et préparant sa harangue, on l'a vu ramasser de petits morceaux de bois et les mettre dans le pan relevé de son scapulaire, pour aller ensuite les déposer au bûcher.

C'est l'ami de l'ordre par excellence.

L'esprit de méthode est un des traits les plus saillants de sa nature ; il le porte partout, dans les choses physiques et dans les choses morales.

Il est loin d'être sévère, et pourtant il n'y a pas d'exemple qu'un de ses moines lui ait refusé obéissance.

Constamment il leur donne des exemples de modestie, d'humilité, d'abnégation. Qu'un étranger vienne loger au monastère, il s'occupera lui-même de balayer la chambre de son hôte et de lui dresser un lit.

Sa conversation a beaucoup de grâce. Il s'exprime en termes de choix, avec une incomparable douceur. Tout ce qu'il y avait de pétulance et de vivacité dans son caractère a été vaincu par la volonté chrétienne.

Ce calme, néanmoins, et cette douceur ne nuisent en rien à son esprit.

Ses répliques ont parfois une originalité charmante.

— Eh ! s'écriait-il , en réponse à un tableau très-sombre qu'on lui faisait de notre société moderne, pourquoi se récrier ainsi contre le monde ? Il a du bon, je vous assure : c'est une caverne d'honnêtes gens.

Une autre fois, après une longue dissertation sur l'éloquence, il se résuma par ces mots :

— Ne donnez pas de la pioche ici et là ; creusez toujours à la même place, approfondissez, et vous serez orateur. Qu'est-ce qu'un orateur ? C'est un homme qui fait un trou.

Le révérend père Lacordaire a écrit quelques articles dans *l'Ère nouvelle*; mais, depuis dix ans, il s'occupe surtout de prédication, et voyage d'une extrémité de la France à l'autre pour y établir des maisons de son ordre.

Outre le couvent de Lorraine, il en a fondé un dans la Charente et un troisième à Paris, sans parler de la maison de noviciat, transportée à Flavigny, petite ville du département de la Côte-d'Or.

En 1850, il fut nommé par le saint-père provincial des dominicains en France.

Au bout de trois ans d'exercice de cette charge, on voulut l'élever à la di-

gnité de général de l'ordre, et le fixer à tout jamais en Italie ; mais Lacordaire supplia le pape de le laisser fonder un tiers-ordre, destiné à l'enseignement, et le père Jandel, un des moines de Nancy, fut promu au généralat.

Deux maisons du tiers-ordre sont aujourd'hui créées par le célèbre dominicain, l'une à Oullins, près de Lyon, l'autre à Sorèze, dans la Garonne. -

Il faut ici revenir sur nos pas et raconter quelques détails de l'histoire du révérend père Lacordaire en 1848.

Comme tous les esprits sages, comme tous les cœurs droits, il pensa qu'on devait accepter le nouvel état de choses

franchement, loyalement, sans détour, étudier les allures des gouvernants et les voir à l'œuvre.

Or, ces messieurs de la république frémirent en voyant porter le dominicain aux élections de la Seine.

Ils craignaient qu'un autre abbé Maury ne régnât sur la nouvelle Constituante.

Sans plus de retard, une notice biographique, très-économe de louanges, mais très-riche en insinuations perfides, est distribuée aux électeurs¹. On invite Lacordaire à se rendre au club;

¹ Cette biographie était anonyme. L'auteur signait hardiment : *Un vieux montagnard*.

on l'interpelle, on veut l'intimider, on lui crie :

— Vous êtes monarchique !

— Expliquez un peu votre *Lettre au Saint-Siège* !

— Tirez-vous de là, révérend père !

— C'est facile, messieurs, répond le candidat. Je ne suis point un républicain de la veille, je suis un républicain d'aujourd'hui.

Tous les rieurs se mirent du côté du moine. On ne put réussir à lui enlever un seul vote.

Paris le nomma trois jours après ¹.

¹ Lacordaire ne parut qu'une seule fois à la Cham-

Le dernier discours de Lacordaire est le discours sur la *Grandeur de l'homme*; il le prononça dans la chaire de Saint-Roch, en 1852, et toucha la question des écoles libres, ce qui occasionna quelques plaintes du ministère, adressées à monseigneur Sibour.

Beaucoup de journalistes avaient arrangé la conférence du dominicain, de manière à la rendre méconnaissable et à la métamorphoser en pamphlet.

L'archevêque n'eut aucune peine à justifier l'orateur.

Il envoya tout simplement au ministre

bre. Forcé par la règle de son ordre de conserver toujours son costume, il craignit de l'exposer dans les luttes parlementaires et donna sa démission.

le discours sténographié dans l'église même, au moment où Lacordaire le prononçait.

Néanmoins le bruit courut que l'illustre moine était en prison.

Deux cents lettres lui arrivèrent de tous les coins de la France : il fut obligé de prendre la presse pour secrétaire intime et de la charger de répondre à toutes ces correspondances inquiètes.

« Ma tête est sur mes épaules, écrivit-il en plaisantant ; je suis libre, et je prêche quand bon me semble. »

Lacordaire, depuis ses anciennes luttes de journaliste, éprouve une ré-

pugnance visible, lorsqu'il s'agit de soutenir une p $\text{ol}\grave{\text{e}}\text{m}\text{i}\text{q}\text{u}\text{e}$ et d'occuper de lui l'opinion.

Tout r $\acute{\text{e}}\text{c}\text{e}\text{m}\text{m}\text{e}\text{n}\text{t}$, M. Louis Veuillot, cet intr $\acute{\text{e}}\text{p}\text{i}\text{d}\text{e}$ pourfendeur de *l'Univers*, qui a des id $\acute{\text{e}}\text{e}\text{s}$ diam $\acute{\text{e}}\text{t}\text{r}\text{a}\text{l}\text{e}\text{m}\text{e}\text{n}\text{t}$ oppos $\acute{\text{e}}\text{e}\text{s}$ $\grave{\text{a}}$ celles du dominicain, le for $\acute{\text{c}}\text{a}$ de descendre dans la lice au sujet de l'inquisition.

Il lui jeta M. Jules Morel entre les jambes.

Aux yeux du grand inquisiteur Veuillot, Lacordaire n'a pas l'*auto-da-f $\acute{\text{e}}$* en suffisante estime, et professe pour le *san-b $\acute{\text{e}}\text{n}\text{i}\text{t}\text{o}$* une admiration beaucoup trop restreinte.

Cette question du saint-office, renou-

velée si judicieusement de nos jours, prouve qu'il y a chez M. Louis Veillot un esprit d'à-propos tout à fait recommandable, un tact exquis, une finesse d'aperçus vraiment digne d'éloges.

Nous retrouverons bientôt M. Veillot sur le champ de bataille biographique.

Au moment de clore cette courte et trop imparfaite histoire de l'éloquent prédicateur, nous demandons pour notre plume profane indulgence et pardon.

Peut-être n'appartenait-il pas à un homme du monde, à un écrivain que bien des gens accusent d'être superficiel et léger, de peindre cette vie si pure. Nous sommes resté nécessaire-

ment au-dessous de notre sujet. Mais si l'admiration la plus profonde et le respect le plus absolu peuvent racheter l'impuissance, nous déposons aux pieds du fils de saint Dominique notre respect et notre admiration.

Si vous traversez quelque jour la rue de Vaugirard, frappez à la porte de l'ancien couvent des carmes; entrez et faites-vous conduire à la cellule du révérend père Lacordaire.

Vous trouverez ce courageux champion de l'Église militante entre quatre murailles nues et froides.

Il porte, comme le dernier de ses moines, la chemise et la tunique de laine.

Une chaise, une table en bois blanc, voilà tout son mobilier.

Cherchez son lit, vous apercevrez une planche.

A trois heures du matin, chaque jour, il se lève au son de la cloche, pour aller à la chapelle psalmodier matines.

La règle ne l'a jamais trouvé en défaut dans l'observance de ses points les plus austères. D'un bout de l'année à l'autre il fait maigre ; il jeûne depuis le 14 septembre, jour de l'exaltation de la sainte Croix, jusqu'à Pâques.

Sur son beau visage règne une paix inaltérable. Il y a dans son sourire quelque chose de céleste et dans ses

yeux un rayonnement de bonheur. C'est la nature angélique et chaste dans toute son essence radieuse. Ses discours, son geste, sa démarche respirent la simplicité évangélique la plus naïve et la plus sincère.

Comparez ce noble front d'apôtre à la figure sinistre de M. de Lamennais, et dites où est le calme, où est la sérénité, où est la conscience.

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

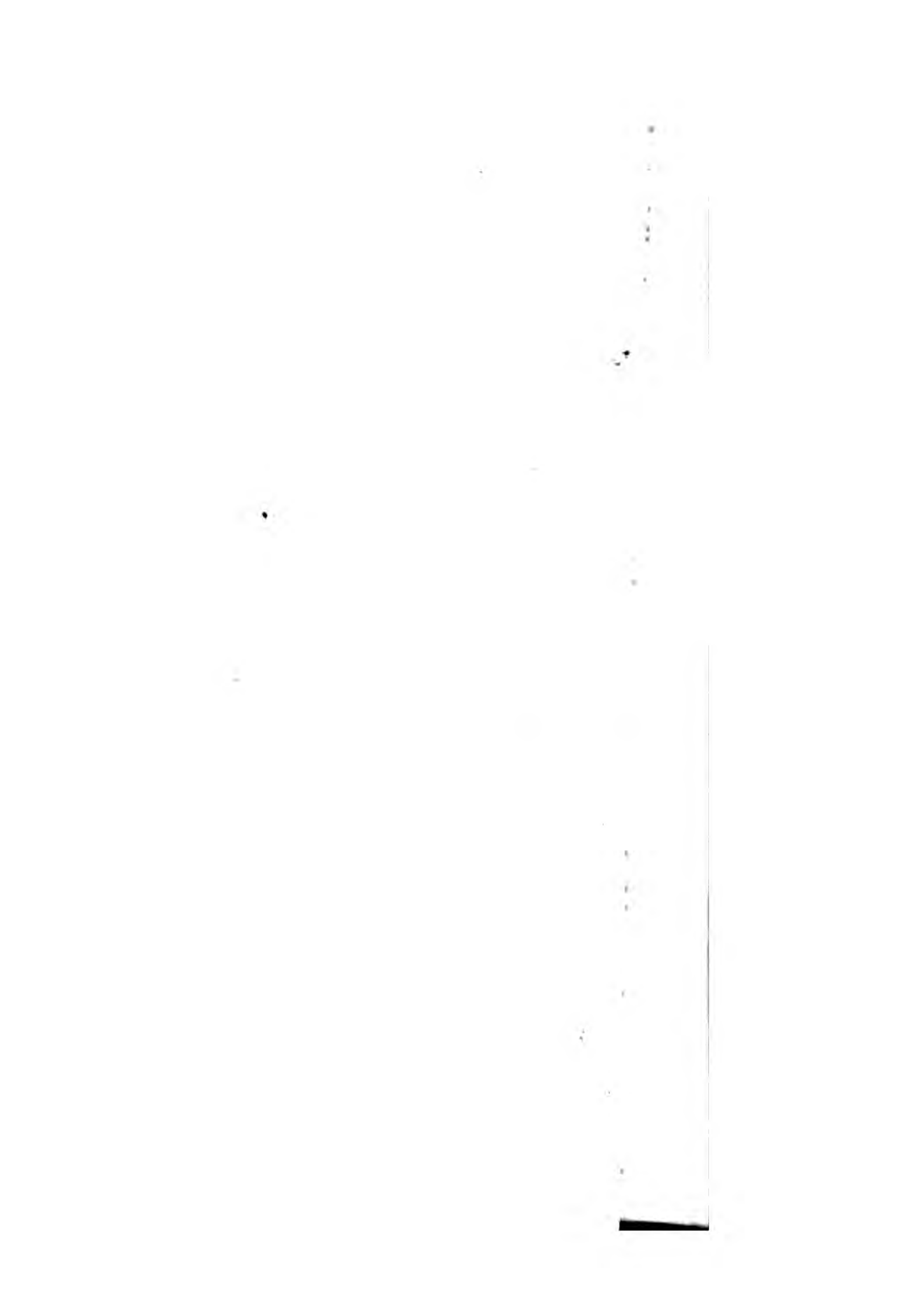
Un jeune confrère en littérature, M. Delaage, a bien voulu permettre à nos éditeurs de reproduire en fac-simile la lettre ci-contre, qui lui a été adressée, au sujet de l'envoi d'un de ses livres. M. Delaage est un écrivain religieux très-estimé du révérend père Lacordaire.



Monsieur,

Je vous remercie de
ne pas avoir voulu le ; j'en
sais pas que vous n'y avez
pas encore réfléchi comme la vie

vous l'avez écrit, et
sentiment, les distingués.



LES
CONTEMPORAINS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PROSPECTUS

quelque chose, en France, excite la curiosité de toute masse de lecteurs qui dévorent nos publications modernes, c'est évidemment l'histoire privée, l'intime des écrivains illustres.

Assister à leurs débuts, les suivre dans leur parcours, savoir comment ils ont obtenu les faveurs de la faveur inconstante qu'on nomme la Gloire, les surprendre en déshabillé comme de simples mortels : sans contredit, un aiguillon puissant, irrésistible, un attrait auquel nous cédon's tous.

Dans la publication nouvelle, que déjà le public accueille avec le plus vif empressement, et qui se distingue de toutes les publications du même genre par l'originalité des anecdotes et des détails recueillis sur un homme célèbre à son volume (1), chaque portrait a son cadre.

Ont paru ou doivent paraître successivement :
Chateaubriand, Victor Hugo, Émile de Girardin,

(1) Cent pages, édition diamant, grand in-32.

**George Sand, Béranger, Lamennais,
Déjazet, etc., etc.**

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

PARIS. — Le prix de chaque petit volume (impression de luxe, avec un magnifique portrait sur acier et un autographe) est de CINQUANTE CENTIMES.

Pour CINQ FRANCS on recevra franco à domicile les *dix premiers volumes*.

Pour VINGT-CINQ FRANCS une fois payés, on recevra la collection tout entière (*cinquante volumes*).

DÉPARTEMENTS. — En envoyant un mandat de SIX FRANCS sur la poste, on recevra franco les *dix premiers volumes*.

En envoyant un mandat de TRENTE FRANCS, on recevra franco la collection tout entière (*cinquante volumes*).

PRIME GRATUITE

Les souscripteurs à la collection entière recevront immédiatement une magnifique lithographie de Diaz, *Vénus pleurant la mort de l'Amour*, dont le prix est de 5 francs. Cette œuvre d'art sera délivrée au bureau sur la présentation de la quittance.

Adresser les envois à MM. RORET et comp., éditeurs des **CONTEMPORAINS**, rue Mazarine, 9, au bureau du *Dictionnaire de la Conversation*. (Affranchir.)

On souscrit chez tous les libraires et à tous les bureaux de messageries, sans aucune espèce de frais pour le transport de l'argent, une remise étant faite, par les éditeurs, à qui de droit.

15 centimes la Livraison.

OEUVRES

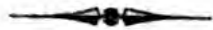
DE

CHATEAUBRIAND

ÉDITION

ILLUSTRÉE DE GRAVURES SUR ACIER

PAR LES MEILLEURS ARTISTES



PROSPECTUS

Faire l'éloge de Chateaubriand comme écrivain, ce serait répéter ce que l'on a dit cent fois. — La place de cet homme est marquée au premier rang dans notre littérature, et aujourd'hui que la justice, cette fille du temps, a parlé, toute haine, toute animosité a disparu pour jamais.

La reproduction des écrits de Chateaubriand, écrits hors ligne, ne peut donc recevoir que l'accueil le plus empressé, le plus vif du public.

Restait à choisir un format commode, portatif, et en même temps rempli d'élégance. Le format Charpentier, qui n'est plus une affaire de mode, mais bien une affaire de goût, est celui dont nous avon

fait choix, certain d'avance de l'approbation du public. Du reste, la quantité innumérable d'ouvrages publiés dans ce format nous est un sûr garant du succès de notre publication. Et, pour ne parler que de quelques-uns, nous citerons l'*Histoire de la Révolution* par M. THIERS, les *Girondins*, par LAMARTINE, les *Œuvres de Walter Scott*, celles du savant AUGUSTIN THIERRY, etc.

De charmantes gravures sur acier illustreront cette jolie édition des œuvres du grand écrivain ; la modicité du prix en permet l'acquisition à toutes les fortunes.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les *Œuvres de Chateaubriand* seront publiées par livraisons de 15 centimes, format in-18 anglais. Chaque livraison contiendra 24 pages de texte. Les gravures sur acier, au nombre de 60 à 70, seront données en plus des 24 pages de texte. L'ouvrage formera 30 volumes (330 à 340 livraisons). Il ne paraîtra jamais plus de deux livraisons sous la même couverture.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

Martinon

14, RUE DE GRENELLE, 14.

Dutertre

20, PASSAGE BOURG-L'ABBÉ

BALLAY ET CONCHON, LIBRAIRES A LYON

Paris. — Impt. WALDER, rue Bonaparte, 44.

177

178

179

180

181

